



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Vet. Fr. II B. 694







500







1



RICHARDET,

POÈME.

---

---

PREMIERE PARTIE.

---

---



A LA HAYE,

*Et se vend à PARIS,*

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti,

---

M. DCC. LXVI.







---

A MONSIEUR  
DE VOLTAIRE.

**O** vous, Apollon de notre âge,  
Qui tour à tour, badin, sublime, sage,  
Vous soumettant tous les genres divers  
Par vos accords ravissez l'Univers;  
J'ose vous offrir mon Ouvrage.

En recevant ce médiocre don,  
Songez qu'au grand Virgile, au sommet d'Hélicon;  
Jadis, de son Moineau, \* Catulle fit hommage.

\* Catulle, Amant de Lesbie, fit l'éloge d'un Moineau qu'elle aimoit passionnément, & envoya ce petit Ouvrage au célèbre Virgile.

---

R É P O N S E  
DE M. DE VOLTAIRE.

**V**ous ne parlez que d'un Moineau  
Et vous avez une Voliere.  
Il est chez vous plus d'un Oiseau  
Dont la voix tendre & printaniere  
Plâit par un ramage nouveau.

Celui qui n'a plume qu'aux aîles  
Et qui fait son nid dans les cœurs  
Répandit sur vous ses faveurs ;  
Il vous fait trouver des Lecteurs  
Comme il vous a fournis des Belles \*.

\* C'est uniquement à la politesse de M. de Voltaire qu'on doit attribuer ce qu'on vient de lire d'honnête, & de trop flatteur, dans sa réponse. Mais les bagatelles même qui lui échappent, portent l'empreinte d'un coin si gracieux, si léger, si séduisant, qu'on croiroit faire un véritable larcin au Lecteur, en le privant des moindres productions de cet Enchanteur aimable.





J'E donnai l'année dernière un essai d'imitation libre de la moitié du *Ricciardetto*, Poëme Italien qui fut accueilli à sa naissance, avec beaucoup d'applaudissemens, & qui jouit encore en Italie de la plus grande célébrité. Quoique j'eusse réduit en six Chants, quinze Chants de mon modèle, & que j'eusse élagué, changé, ajouté dans cet Essai, pour donner à mon Sujet le ton convenable à la langue dans laquelle je voulois le présenter, je me suis sù bon gré de n'avoir risqué qu'un enfant perdu.

On a reçu favorablement cette ébauche; on en a même désiré la continuation. Les Gens de Lettres, que je ne puis trop remercier de la solidité & de la po-

lité de leurs observations , auront sans doute regret de m'avoir traité avec trop d'indulgence , en voyant avec combien d'empressement & de docilité j'ai profité des lumières qu'ils m'ont données. J'ai senti toute la justesse de leurs réflexions , & j'y ai sacrifié tout mon premier travail. Je me suis abstenu , par leur conseil , des vieux mots de notre ancien langage , quoique quelquefois à regretter par leur énergie & leur naïveté. J'ai ajouté à leur critique trop réservée ; j'ai dessiné mon sujet & mes caractères avec plus de soin ; je n'ai pas plus ménagé l'Auteur Italien que je ne m'épargnois moi-même.

Je me suis trouvé dans le cas où seroit un Peintre , entre les mains duquel tomberoit une suite de Dessesins produits par



un génie abondant & facile , mais peu correct. J'ai réformé des figures qui grimacoient , j'ai achevé des parties ébauchées , étendu les idées du Compositeur , effacé des groupes entiers , substitué d'autres à leur place. La vérité d'une image ne l'a pas garantie lorsqu'elle m'a semblé être de mauvais goût. J'ai fait disparaître les *caricatures* trop difformes , j'ai gazé les objets trop nûs , & rétabli le *costume* ; enfin pour achever l'ensemble de l'ouvrage , j'ai placé mes propres tableaux à côté de ceux de mon original ; mais après avoir entièrement repeint tous les siens.

J'ai été forcé à en user ainsi , ou à abandonner tout-à-fait le dessein de faire connoître en France ce qui se trouve d'agréable dans le Poëme Italien. Il n'au-

roit pas été suffisant de n'en donner que des extraits. Des détails que rien n'auroit amenés , auroient perdu beaucoup de leurs graces , & il étoit absolument impossible de suivre assidûment l'original dans une imitation , quelque liberté qu'on s'y fût donnée.

Les plaisanteries Ultramontaines sont si différentes des nôtres ; le *Costume* dans les deux Langues a si peu de rapport ; les entraves de la décence que le goût François exige , s'accordent si peu avec l'extrême licence qui semble moins indécente aux Italiens par l'usage continué parmi eux de suivre dans leur libre naïveté les traces des Latins leurs prédécesseurs , qu'il eut été téméraire & condamnable de faire reparoître en France un style proscriit depuis long-temps.



C'est aux mœurs adoucies par plusieurs siècles d'érudition & d'urbanité que la Langue Françoisse est redevable de la délicatesse qui proscriit des termes & des images qu'on suppose encore dans d'autres Langues fixées depuis long-temps. Ce n'est pas un malheur pour la nôtre de ne l'avoir été que dans l'heureux siècle qui nous a apporté le goût & la politesse. Si les Jodelles & les Hardis faisoient encore autorité de Langue , ce qui auroit pû arriver chez nous comme chez nos voisins au-delà de la Mer & des Alpes , si le génie de ces Auteurs eut été vaste & sublime , & leur diction plus sonore , plus coulante , & plus abondante , nous serions encore familiarisés par la lecture de leurs ouvrages avec ces mêmes idées & ces mêmes expressions qui nous

paroissent aujourd'hui si choquantes. Notre inimitable Moliere nous en fournit la preuve. Nous souffrons encore ( & nous avons tort à la vérité ) sur le Théâtre François, devenu le sanctuaire de la décence & du beau langage, des mots qu'on ne laisseroit pas prononcer en Public aux Farceurs les plus cyniques.

Nous verrions avec autant de répugnance que d'étonnement, dans un Poëme où la pudeur, la délicatesse & la Religion sont tour-à-tour également blessées, les éloges très-circonstanciés des Dames les plus illustres & les plus vertueuses, Compatriotes & Contemporaines de l'Auteur, & leurs noms & alliances exprimés sans aucun voile. Non-seulement nos Françaises seroient peu

flattées de figurer au milieu de pareils tableaux, mais elles se feroient unies pour faire punir l'Auteur & supprimer l'Ouvrage.

Pour prouver encore mieux la différence de goût dont je parle, je citerai ici une plaisanterie de mon texte, dont la traduction eut assurément révolté ma Nation entiere. C'est à l'occasion de Montauban courtisé par un Ours.

L'Auteur dit,

*Che gli convenne*

*L'estro soffrir della lussuria Orsina.*

Il est vrai que trouvant lui-même l'image un peu forte, il ajoute cette singuliere modification:

*Ma questi sono scherzi delle Penne*

*Che scribon ciò che in lor testa camina.*



Ce sont, dit-il, les jeux d'une plume qui écrit tout ce qui passe dans une cervelle.

L'Auteur Italien, entraîné par des situations qui lui semblent amener quelques plaisanteries, perd souvent de vue le caractère distinctif de ses Héros. Il jette sur Despine un soupçon outrageant au sujet de sa tendresse pour son frère. Le pauvre Renaud est souvent la victime de sa gaité dans le cours du Poëme. Il est effrayé d'une tempeste ; il tremble dans un orage d'été ; il succombe dans une aventure qu'Astolfe acheve. Ferragus est battu par ce même Astolfe qui est annoncé ailleurs beaucoup moins puissant champion que lui.

J'ai cru pouvoir rendre mon nouvel Ouvrage plus supportable, en détruisant

les octaves qui rendoient en effet la narration moins coulante , & trop monotone.

J'ai fondé en vraisemblance des situations que rien ne préparoit ; telle que celle de Lucine liée à un arbre , & exposée à des monstres , sans que l'Auteur en donne nulle raison , même en lui faisant conter son histoire , &c.

Plusieurs épisodes n'étoient qu'ébauchés & tous sont découpus de manière à détruire l'intérêt au lieu de le suspendre & de l'accroître. J'en ai réuni toutes les parties , & elles ne nuisent plus à la marche du Poëme dont elles interrompoient le fil à chaque instant.

Les principaux Personnages , chez le Poëte Italien , sont peints des mêmes traits , & susceptibles du même comique.

Leurs noms seuls les différentient. On verra ici Roland toujours brusque & pesant ; Renaud curieux & babillard ; Astolfe étourdi & amoureux de toutes les belles ; Ferragus hypocrite & débordé ; Richardet , tel que doit être un Heros de Roman , noble & gracieux ; & ses jeunes Cousins , gais & volages.

J'ai créé d'autres caractères , ou pour jetter plus de variété dans mon Ouvrage , ou pour fonder la catastrophe , & conduire l'intérêt à sa fin. Tels sont , Alme-rine , Corine & sa fille , Origile , Lirine , Alzor , Maugis , &c.

On ne trouvera point ici le Conte rebattu de la Matrone d'Ephèse , ni une autre Histoire tirée du Roman de Leucipe & Clitophon , aussi souvent retournée que le sujet de Pétrone ; on n'y verra



point Richardet Monarque des François après Charlemagne, changé en petit oiseau par une Magicienne; je n'employerai point l'invention de la poudre à canon, à faire sauter à Roncevaux ce bon Empereur avec les Paladins; je ne le ferai point descendre du Ciel après sa mort, avec Saint Pierre, Roland & Renaud, pour baptiser le Scric.

On n'y rencontrera point une disparate bachique, digne de Panurge ivre, qui n'a pour but que d'amener le Conte du Faiseur d'oreilles, qu'on abandonne même sans le finir; on se passera des amours grossiers & des chansons niaises plus que naïves de quelques payfans; & les deux Héros du Poëme, après avoir débuté avec noblesse, & excité de l'intérêt, ne seront pas entraînés de Chant en Chant

dans des situations qui n'ont rien de touchant , & qui ne sont qu'extravagantes & puériles. Je leur ai conservé leurs premiers traits chaque fois que je les ai mis en scène ; & pour soutenir ces caractères jusqu'à la fin , j'ai inventé les aventures qu'ils éprouvent dans le dernier Chant , qui m'ont semblé terminer convenablement leur Roman.

J'ai tiré de mon propre fonds toute l'histoire d'Agenor & de Zirphile ; les situations de Zéys & de Zima ; tous les détails galants de la forêt d'Origile ; le tableau moral & les événemens du Palais de la Fortune ; & une infinité d'autres circonstances que reconnoîtront facilement les personnes instruites dans les deux Langues, qui auront la patience de lire l'un & l'autre Ouvrage.

Je ne puis juger moi-même si j'ai bien ou mal fait de mêler dans un Poëme plus badin que solide , un assez grand nombre de moralités. Si elles sont assorties au ton du Roman , & liées aux situations des personnages, elles n'y paroîtront pas absolument étrangères. Elles le sont à l'Auteur Italien , duquel je n'ai emprunté que deux ou trois ébauches en ce genre.

Enfin, à force de limer, changer, ajouter & détruire, je suis parvenu à terminer un ouvrage auquel je ne puis plus donner le nom d'imitation. Je ne prétens pas en le supprimant cacher la source où j'ai puisé. J'ai employé avec soin tous les matériaux dont j'ai pû faire usage, & c'est du fonds même de mon Auteur que j'ai tiré les circonstances qui produisent



la conclusion du Roman qu'il a négligée au dernier point ; car après avoir mis les Héros dans des embarras assez médiocres, & toujours les mêmes que les précédents, il se contente d'annoncer brusquement qu'ils en ont été délivrés, & que leur histoire se termine heureusement.

Il avoit abandonné dans la caverne de l'Isle Enflammée le Coffret précieux qu'un Sage avoit donné à Despine. Delà, l'abord de cette Princesse dans l'Isle qu'habitoit ce Vieillard, où elle avoit été conduite par des moyens surnaturels ; ces dons si rares ; ce Sage même ; n'étoient plus que des accidents jettés au hasard, sans objet & sans suite. J'en ai fait le fondement de ma catastrophe. Pour en faire usage, je me suis aidé de plusieurs Personnages du

Poëme qui y étoient assez inutiles. Cet Alzor , que j'ai rendu à dessein si savant dans la Magie , n'est dans l'Italien qu'un vieux Sorcier très-subalterne , obéissant tantôt à Armodie , tantôt à Lirine. Cette Fée n'est elle-même qu'une Magicienne à brûler , comme celle du premier Chant. Maugis n'est qu'un Charlatan très-médiocre. J'ai annobli ces deux Personnages. Je me suis attaché sur-tout à peindre un tableau neuf & singulier des aventures de Lirine. J'ai inventé pour elle l'histoire d'Origile & du génie Ermasis. Je lui ai donné des passions , de la noblesse & de l'élévation , du pouvoir , enfin , de la sagesse.

Sa liaison avec Maugis , & la protection que leur amitié réunie en faveur des Amants rendoit trop puissante , ne per-

mettoient pas qu'ils pussent tomber dans des malheurs aussi tragiques que ceux qui les menacent, après la destruction de presque tous leurs ennemis. C'est ce qui m'a fait imaginer de faire renoncer ces Sages à leur art trop supérieur aux efforts magiques de Méléne. Mais en ôtant à mes Héros cette puissante ressource, il ne m'en restoit plus pour les délivrer des pièges & des malheurs où les fait tomber leur cruelle ennemie.

Pour les sauver de ces funestes accidents, je me suis ménagé la supériorité que j'ai donnée à Alzor dans les hautes Sciences. J'ai mis en opposition Oromase, que je nomme Ermasis, & Arimane; & de toutes ces circonstances préparées de loin, résulte enfin l'heureux dénouement qu'on avoit lieu d'attendre d'un Poème  
qui

qui ne devoit pas finir lugubrement.

Il n'est pas étonnant que le Poëte ait rempli un Roman de Paladins, de combats gigantesques, de détails magiques, & de prodiges sans nombre. Il est si abondant sur cette matiere, qu'à quelques répétitions près, il ne s'épuise qu'au bout de trente Chants. J'ai glissé avec beaucoup de rapidité sur la plupart de ces détails, dont souvent je ne fais qu'indiquer l'événement, & j'espère que le Lecteur voudra bien m'en savoir quelque gré.

Je crois avoir rendu justice à mon Original, en avoir extrait, & peut-être avoir quelquefois orné tout ce qu'on peut y trouver d'agréable & de propre à être présenté dans notre Langue, & n'y avoir enfin laissé rien à regretter. J'ai prodigieusement raccourci son ouvrage. Peut-



être le mien auroit-il encor besoin d'être traité de même.

*Adhuc sub iudice lis est.*

Je terminerai ce long discours par la rétractation d'une erreur de fait que j'ai commise dans celui qui précède mon ancien Essai , à l'occasion de l'origine de ce Poëme. On a répandu à son sujet en Italie une leçon que j'avois suivie. Mais on m'a fait connoître depuis l'impression de cette ébauche une lettre de l'Auteur lui-même , adressée à un célèbre Arcade son Confrere & son Ami , qui contient une leçon toute opposée.

Il paroît par celle-ci , que loin de regarder avec mépris le Poëme brillant de l'Arioste , il en étoit le plus zélé Partisan , & directement contraire au Parti

qui se propofoit d'établir , que l'ordre , la fageffe , la correction du deffein & du fujet , & enfin la plus fcrupuleufe attention à l'obfervation des Régles , font des parties indifpenfables pour arriver à la perfection d'un Poëme Epique.

L'Auteur conte plaifamment à cette occafion ce qui lui arriva avec un Perfonnage férieux très-paffionné pour le Poëme auffi régulier que peu intéreffant du *Triffino* , & s'élevant avec enthoufiafme contre le Pulci , le Berni & l'Ariofte.

Après avoir épuifé dans leur entretien qu'il rapporte , les raifons qu'on peut alléguer pour & contre , fur la préférence en litige , à adjuger , ou à la fage conduite & à l'exacte diction , ou à l'abondance & la richeffe de l'imagination dont la Magie entraîne le Lecteur , même en

franchissant toutes les bornes de la vraisemblance; il termine la conversation par une Fable, & tranche par une plaisanterie ce que son Adversaire avoit pû débiter de plus sérieux & de mieux fondé.

Le Rossignol, dit-il, & le Coucou, eurent un jour dispute sur la beauté de leur chant. Il fallut convenir d'un Juge, & l'Âne qui païssoit tranquillement dans le pré voisin, fut unanimement choisi. Il secoua deux ou trois fois ses longues oreilles pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas ce jour-là d'humeur à donner audience, & qu'il préféroit ses Chardons aux honneurs de la Judicature. Mais enfin cédant à l'importunité de leurs Requêtes, il leva la tête, dressa les oreilles, & leur dit: Hé bien, chantez donc, & expédiez, je vous aurai bientôt jugés.

Le Coucou débuta par prier l'Asne de faire une sérieuse attention à la force & à l'égalité de ses sons, à l'artifice avec lequel il les articuloit, & à la perfection qui devoit en résulter. Après cet Exorde, il répéta huit ou dix fois très distinctement, Cou Cou, & se trouvant au bout de sa science, il se tût, se panada, & parut tout glorieux de sa savante exécution.

Dès qu'il eut fini, le Rossignol, sans chercher à prévenir son Juge, commença son agréable ramage. Il le poursuivit avec tant de variété, de beauté, d'harmonie, des inflexions si inattendues, si douces, si touchantes, qu'il attiroit tous les animaux d'alentour qui accouroient pour jouir du plaisir de l'entendre. Dans l'abondance des chants que lui fournissoient



son génie & la facilité de son gosier , il ne finissoit point : lorsque l'Asne ennuyé le fit taire en se mettant à braire épouvantablement.

Il se peut faire , dit-il au Rossignol , que ton chant soit le plus amusant ; mais vive celui du Coucou pour la méthode !

Cet apologue ingénieux prouve sans doute qu'il ne faut pas tout donner aux règles auxquelles il attribue autant de pesanteur que de solidité ; mais il ne prouve pas qu'on fasse bien de les exclure.

Le Poème du Trissino , cité par l'antagoniste de l'Auteur , n'étoit pas l'arme la plus redoutable qu'il pût employer. Le grand point qui divise les Savants d'Italie , est de savoir si la palme est dûe au Tasse , ou à l'Arioste ; & la Fable ne décide pas la question. Ces Poètes ont il-

lustré deux genres différens dont chacun a son mérite & ses Partisans ; & en matiere de goûts opposés , on ne peut prononcer auquel la préférence est dûe , parce qu'il ne peut y avoir de Juge compétent.



**RICHARDET**



RICHARDET.

POÈME.

CHANT PREMIER.

ON ne peut pas toujours être au Printems.  
Les arts divers, les jeux, les exercices  
Du tendre amour les peines, les délices,  
De la jeunesse occupent les moments.

D'un tems plus mûr elle est bientôt suivie.  
Les soins qu'on doit aux siens, à sa Patrie,  
A sa fortune, à la société,  
Font succéder avec rapidité  
Tous les aspects d'une pénible vie.

Il vient enfin un âge périlleux ;

*Part. I.*

A



Dirai-je hélas , heureux , ou malheureux !  
Des passions les fougues refroidies ;  
Moins de vigueur , mais plus de fermeté ;  
Plus d'accidents , & moins de maladies ;  
Moins de succès , plus de tranquillité ;  
De quel côté penchez-vous la balance ?

L'instant prochain d'un terme limité ,  
Moment fatal du foible redouté ,  
Et que le sage admet sans répugnance ,  
Parmi vos maux seroit-il donc compté ?  
L'homme de paix , de bonne volonté ,  
Met son espoir , sa juste confiance ,  
Dans un bonheur qu'assure l'équité  
Où l'introduit ce moment souhaité.

Quel préjugé nous fait avec tristesse  
Envisager le déclin de nos ans ?  
Loin d'alléger le poids qui nous oppresse ,  
Rendre nos fers , nos ennuis plus pendants ,  
C'est abuser du don de la vieillesse.  
N'en doutez point , cet âge a ses plaisirs ;  
Vous ignorez le prix des doux loisirs.

Quelle douceur, direz-vous, peut séduire  
Le cœur flétri qui n'a plus de desirs ?  
Quelle douceur ? voir, jouir, plaire, & rire,  
Prévoir, juger, & quelquefois instruire.  
Causar gaiment, c'est instruire à demi.  
De la leçon on ne prend point d'ombrage,  
De la morale on n'est point ennemi  
Lorsqu'on y joint le ton du badinage.

Que l'Oranger soit par nous imité.  
Malgré l'hiver, dont il brave l'outrage,  
Ses vieux rameaux s'ornent d'un beau feuillage,  
Les fleurs, les fruits, verds, en maturité,  
Sont en tout temps son heureux apanage,  
Il plaît encor dans sa caducité.  
Un tel succès m'anime, & m'encourage ;  
Car, en voyant mes cheveux grisonnants,  
Quelqu'un diroit que je ne suis pas sage  
De crayonner dans l'hiver de mes ans  
Ces doux objets dont la riante image  
Suppose encor des feux adolescents ;  
Qu'à m'approuver ce bel arbre l'engage.

Voici mon mot que je crois de bon sens.  
Tout ce qui vit ensemble , est du même âge.  
Heureux qui fait être de tous les temps !  
Mais quelle est donc , dites-moi , la sagesse ,  
Si pour la suivre il faut de mon espèce  
Me détacher , me plaire à la douleur ,  
Et travestir , malgré toute évidence ,  
Le bien en mal , & le mal en bonheur ?  
Pourrois-je donc trahir ma conscience ?  
Je prétens être homme de bonne foi ,  
Et rien d'humain n'est étranger pour moi.  
A tous mes sens je dois créance entière ,  
Ainsi le veut celui qui m'a formé.  
Il n'a point dit quand il m'a conformé :  
» J'ai fait tes yeux , j'ai créé la lumière ,  
» Renonce à voir , & sois sage à ce prix.

Ivres d'orgueil , ces stoïques esprits  
Qui prétendoient surpasser la nature ,  
A son auteur tentoient de faire injure.  
Pour m'éclairer je reçus un flambeau ;  
A sa lueur je marche sans rien craindre.

Mériterois-je un présent aussi beau  
Si pour mieux voir je consens à l'éteindre !  
Non. Tant de biens prêts à s'évanouir ,  
Ainsi que moi , n'auront qu'un court passage ,  
L'Être suprême en a fait mon partage.  
» Mortel sensé , jouis , & fais jouir , «  
Dit la raison : jouir , c'est être sage.  
Sans s'écarter de l'ordre , & de la paix ,  
Dons précieux , & surcroît de bienfaits ,  
Des doux plaisirs faire un modeste usage ,  
Sans défiance en goûter l'avantage ,  
C'est honorer celui qui les a faits ;  
Notre bonheur est le plus pur hommage  
Dont sa bonté nous impose les loix.

Donc ; si Vénus qui me plût autrefois  
Est aussi douce , aussi tendre , aussi belle ,  
A plaire encor elle a les mêmes droits.  
De la raison c'est la loi naturelle.  
La Rose enfin , que j'aimois à vingt ans ,  
Toujours nouvelle après trente Printems ,  
Du même éclat constamment embellie ,



N'a rien perdu de ses vives couleurs.  
Si son parfum à ma tête affoiblie  
Porte aujourd'hui de trop fortes vapeurs,  
En m'abstenant de ses douces odeurs,  
Je n'en dirai pas moins toute ma vie,  
L'aimable Rose est la reine des fleurs.

J'écrirai donc une histoire nouvelle  
Qu'un jour j'ai lûe en certain Manuscrit.  
Que l'Auteur soit ou menteur, ou fidèle,  
J'ai sur ce point peu gêné mon esprit ;  
Donner croyance aux contes qu'il nous dit,  
Seroit prouver qu'on a peu de cervelle.  
Il se nommoit Messire Garbolin,  
Gai, babillard, & plus fou que malin.  
Je n'entens point l'imiter en esclave,  
Je choisirai ce qui me conviendra,  
Et mon génie, ennemi de l'entrave,  
Dans ses écarts très-peu se contraindra.  
Pour mettre au jour ses fables mensongeres,  
La Poësie a des aîles légères.  
En un clin d'œil elle passe les Mers,

Franchit les Monts , parcourt tout l'Univers ,  
Et du Lecteur , témoin de ces merveilles ,  
Fixe les yeux , & charme les oreilles.  
Aussi , voit-on au récit des combats ,  
Des morts , des feux , des carnages horribles ,  
Du tendre amour succéder les ébats ;  
De-là , passant à des objets paisibles ,  
On trace un Temple , & de tristes Tombeaux ;  
Puis , sur la Mer , voguant au gré des eaux ,  
D'un trait rapide on peint à votre vûe ,  
Sur un rocher Ariane éperdue.

Mais , pour traiter des sujets plus nouveaux  
Allons en France , où , contre Charlemagne  
Des Rois d'Asie , & d'Afrique , & d'Espagne ,  
De Négritie , & du Pays Lapon ,  
D'autres encor , dont vous saurez le nom ,  
S'étoient unis dans un dessein coupable.  
Ce sage Prince , à peine terminoit  
L'horrible guerre à tous si mémorable ,  
Que de nouveau l'Enfer se déchaînoit.  
Je vais conter quelle raison nouvelle

Revint entre eux rallumer la querelle.  
Scric , Roi de Caffre , avoit un certain fils ,  
Taille d'Hercule , air brun , mâle encolure ,  
Et tel enfin qu'il eut par sa figure  
Tourné la tête à la belle Cypris ,  
Mais , respirant le sang & le carnage.  
Or , Richardet eut sur lui l'avantage  
Dans un Tournoi qui se fit à Paris ;  
Le malheureux y trouva sa ruine.  
Il eut pour sœur la charmante Despine.  
De ce combat le douloureux avis  
La fit entrer dans des accès de rage ,  
Ses belles mains meurtrirent son visage.  
Son triste pere , excité par ses cris ,  
De son fils mort résolut la vengeance.  
Dans cette Cour , signaloient leur vaillance  
Vingt Rois puissants de la Princesse épris.  
Elle jura d'être un jour la conquête  
Du glorieux & fortuné vainqueur ,  
Qui , teint du sang qu'exigeoit sa fureur ,  
De Richardet lui porteroit la tête.  
De ce beau prix tous les cœurs sont tentés ,

Et de ces Rois que flatte l'espérance  
 Tous les sujets s'arment de tous côtés,  
 Et sans délai marchent contre la France.

Comme l'on voit après un rude hyver  
 Les Villageois parés de Violettes  
 Au son joyeux de leurs douces Musettes  
 Sur le gazon danser d'un pied léger ;  
 De même, après une guerre inhumaine,  
 Ayant quitté leur homicide acier,  
 Les Paladins qu'un doux loisir enchaîne  
 Dans les plaisirs passent le jour entier.  
 Les uns chantoient sur les bords de la Seine,  
 De divers jeux d'autres gagnoient le prix,  
 D'autres enfin verfoient à raffe pleine  
 Le diamant, & l'ambre, & le rubis.  
 Dans les transports d'une vive allégresse  
 Chaque guerrier auprès de sa maîtresse  
 Poussoit sa pointe, & bénissoit le jour  
 Qui de la Paix éclairoit le retour.

Charle étoit seul plein de mélancolie.

De son neveu la soudaine folie  
Dont il venoit de recevoir l'avis,  
Et son absence, affligeoient ses esprits.  
Les Paladins, touchés de ses disgraces,  
Du bon Roland suivoient déjà les traces  
Pour l'amener au plutôt à Paris ;  
Trente guerriers étoient restés à peine  
Au bon vieux Roi dans ses larmes noyé,  
Quand un Hérault, par le Scric envoyé,  
Vint lui causer une nouvelle peine.  
Ce Roi Payen prétendoit hautement  
Que Richardet fût mis en sa puissance,  
Et menaçoit de ravager la France  
Si Charle osoit balancer un moment.  
De tant d'orgueil le Monarque s'offense ;  
Avec mépris le Hérault est chassé :  
Et dans Paris, de Siège menacé,  
On tient Conseil pour le mettre en défense.  
Tous les Barons partagent le travail.  
L'un, fait amas de grains, & de bétail,  
L'autre, des murs fait réparer les brèches,  
Les vieux ramparts sont soudain rebâti,



Un autre enfin , fait porter des dépêches  
Qui rappelloient les Paladins partis.

Pour consoler le triste Charlemagne ,  
Le Duc Astolfe , Alard , & Richardet  
Suivoient Roland , l'esprit fort inquiet ,  
Et sur ses pas cheminoient vers l'Espagne.

Déjà les monts cessoient d'être éclairés ,  
Déjà le jour avoit fait place aux ombres ,  
Et les oiseaux , par la crainte attirés ,  
Cherchoient l'abri des forêts les plus sombres ,  
Quand à leurs yeux paroît un joli Nain ,  
Leste , & portant trois bouquets dans sa main.  
Il les salue avec humble souplesse :  
Guerriers , dit-il , mon aimable Maîtresse  
M'a commandé de vous offrir ces fleurs.  
Les Chevaliers , acceptant ces faveurs ,  
Au messager font questions galantes.  
Ils s'avançoient vers cent torches brillantes  
Dont la clarté ramenoit un beau jour.  
Lors , au milieu de vingt filles charmantes ,

Dont les beaux yeux ne respirent qu'amour,  
Stelle paroît, plus ravissante encore.  
( C'étoit le nom de la Nympe du bois. )  
Elle chantoit au pied d'un Sicomore.  
On eut pû croire en écoutant sa voix  
Entendre encor la divine le More.  
D'un vif éclat son beau teint se colore ;  
Elle se lève avec un doux souris.  
Le Duc Anglois en est soudain épris.  
( C'est son usage ; il voit, soupire, adore,  
Demande, & prend ; si l'on tarde, il a pris. )  
O Mahomet ! Sont-ce là tes houris ?  
S'écria-t'il ; en ce cas, je t'implore,  
Et je prens place en ton saint Paradis.

La Dame alors leur dit de bonne grace,  
Aprenez-moi, Seigneurs, par quel hazard  
Dans mes forêts vous vous trouvez si tard.  
Si vous cherchez le plaisir de la Chasse,  
J'ai des Faucons & des Chiens bien dressés ;  
J'ose penser qu'ils vous plairont assez ;  
Dans ce moment, ici je me délasse

De ces travaux pour moi délicieux.  
Astolfe alors répond, Ange des Cieux,  
Pour d'autres vœux ayez quelque indulgence,  
Et ne parlons ni de chiens, ni d'oiseaux.  
Quand on vous voit, peut-on en conscience  
Vouloir tirer sa poudre à des moineaux ?

Dans son Palais Stelle leur offre asyle.  
Les Paladins de sa grace enchantés,  
Avec respect marchent à ses côtés.  
Astolfe seul, qu'amour rend imbécile,  
Le corps panché sur son cou de satin,  
Conte tout bas son martyre inutile :  
Sans lui répondre elle avance chemin ;  
Mais, on voyoit les pucelles moqueuses  
Rire sous cape avec un air malin.  
On préparoit des tables somptueuses  
Dont le bon goût frapa les deux François.  
Notre amoureux, grillant dans son harnois,  
Reste debout, & ne voit que sa belle.  
Alard se fâche, & Richardet en rit.  
Stelle le voit ; calmez-vous, leur dit-elle ;

De votre ami la blessure est nouvelle,  
Et j'ai de quoi lui remettre l'esprit.  
Dans le Brésil cette noix est cueillie ;  
Contre l'Amour l'antidote est divin.  
On la fait prendre en poudre dans du vin.  
Mon pere avoit une femme accomplie,  
Jamais époux ne fut aussi chéri ;  
Un coup fatal lui ravit son mari.  
La veuve en pleurs perdit bientôt ses charmes.  
Ses yeux éteints , son visage fané ,  
Et deux fillons qu'avoient creusé ses larmes ,  
Ne laissoient voir qu'un spectre décharné.  
Elle touchoit au terme de la vie ,  
Lorsqu'un vieillard que sa peine attendrit  
De cette noix employa la magie.  
Jamais effet ne fut aussi subit.  
Sa voix revient , & ses yeux s'éclaircissent  
En moins d'un mois , avec plus de beauté  
Elle reprend sa première santé.

Là, le récit, & le soupé finissent,  
On tient encor quelques galants propos ,

Puis , on se lève , & Stelle se retire.  
Vous emportez ma joye & mon repos,  
S'écrie alors Astolfe qui soupire.  
Par le secret qu'à table ils ont appris,  
Les Paladins appaisant son délire,  
Rendent bientôt le calme à ses esprits.

Le lendemain ils reprennent leur route.  
Mais, laissons les poursuivre leur projet,  
Et cependant, voyons ce qu'aura fait  
Un Chevalier que connoissez sans doute,  
Car de Roland c'est le vaillant cousin,  
Le fier Renaud ; qui sachant sa disgrâce,  
Part, & s'embarque au Port le plus voisin.

Ayant pris terre au Bosphore de Thrace,  
Sur son Courfier il poursuit son chemin ;  
Il s'informoit par-tout du Paladin,  
Sans parvenir à découvrir sa trace.  
Il en ressent un violent chagrin ;  
Mais il s'attend à le trouver enfin  
Dans les Etats de la belle Angélique



Qui de Roland possède les amours ;  
Et dans l'Asie il s'enfonce toujours.  
Marchant un soir, quelques sons de Musique  
Semblent sortir d'un logis fort modique.  
Pour une auberge il prit cette maison ,  
C'en étoit une. Un hôte sans raison ,  
Mari jaloux d'une femme coquette  
Lui fredonnoit sa vieille chansonnette.  
Il y descend , & demande à manger ,  
Et veut paroître un simple Passager.  
L'Hôte rusé , fait à ce badinage ,  
A son cheval richement harnaché  
Juge qu'il est guerrier de haut parage  
Qui peut avoir dans ce réduit sauvage  
Quelque raison de se tenir caché.  
Il va lui faire une humble révérence :  
Brave Seigneur , dit-il avec respect ,  
Si démentant une vaine apparence ,  
Votre valeur répond à votre aspect ,  
Vous pourriez rendre , en leur faisant justice ,  
A deux Amants un signalé service.  
Renaud répond ; je suis sans soin ici ,

Oisiveté

Oisiveté ne fut jamais mon vice.  
Çà, conte moi quelle est cette injustice,  
Quels sont les gens dont tu parles ainsi ?  
De bout en bout apprens-moi cette histoire.  
Assez me plaît, quand je prens mon repas,  
D'ouïr conter quelque singulier cas,  
Cela me fait d'autant manger & boire.  
Sachez, Seigneur, que du prochain Château,  
Dit l'Hôte alors, un Chevalier très-beau  
Etoit le maître. Une Fée effrontée,  
En le voyant, d'amour fut transportée.  
Mais il avoit déjà donné son cœur  
A Cidalis, dame de noble race.  
La Fée, en vain pour troubler leur ardeur,  
Sut employer & priere & menace.  
De leur Hymen elle attend le moment,  
Et quand tous deux, d'une égale tendresse  
Vont prononcer le mutuel serment,  
Subtilement, la noire Enchanteresse  
Jette sur eux de l'eau du Flégéon  
Que lui présente un suppôt de Pluton,  
Et de cette eau l'influence secrete

Le change en Cerf, & la belle en Levrette.  
Dans l'instant même il se met à courir,  
Elle, à le suivre; & depuis deux années  
Qu'ils ont subi ces dures destinées  
Aucun Mortel n'a pû les secourir.  
Il faut franchir un Mont inaccessible,  
Et sans voler, la chose est impossible;  
Puis, au sommet, est une grosse Tour  
Où la Megere a fixé son séjour.  
Là, nuit & jour, on voit en sentinelle  
Deux fiers Géants que la fausse femelle  
D'Ostrogotie a fait venir exprès,  
Qui du Château vous défendent l'accès.

Il ne faudra qu'assommer la cruelle,  
Forcer ce roc, tuer ces animaux,  
Et des amants vous finirez les maux.

Comme tu dis, c'est une bagatelle,  
Répond Renaud. Le projet est badin.  
Tu me crois donc de France un Paladin  
A dire vrai l'histoire m'épouvante;

Le plus souvent mon ombre me fait peur ;  
Je crains sur-tout cette race géante,  
Et cette nuit je mourrai de frayeur.  
Mon bon ami , pour rassurer mon ame  
Il me faudra coucher avec ta femme.  
Plutôt cent fois , dit l'Hôte avec fureur ,  
A belles dents j'arracherois ton cœur ;  
Et le croyant poltron comme il s'annonce ,  
D'un coup brutal assortit sa réponse.  
Le Paladin , qui de rage pâlit ,  
D'un bras nerveux par un pied le saisit ,  
Et vous lui fait en l'air faire une ronde ,  
Comme un Berger qui balance sa fronde.  
Toute sa vie il en resta poussif.  
L'Hôtesse en pleurs , crie , & demande grace ,  
Le bon Renaud s'en tient à la menace ,  
Et devant elle il jette le chétif ,  
Ne sachant plus s'il étoit mort ou vif.

Mais , de la nuit le Héros ne sommeille  
Tant ces Amants occupent son esprit.  
Le lendemain , dès l'aurore vermeille

Légerement il saute de son lit.  
Le Chevalier, par heureuse aventure  
Conquit jadis un précieux livret  
Qui des démons contient tout le secret.  
Mal-aisément il en lut l'écriture,  
Car il étoit ignorant très-complet.  
Il trouve enfin, en tournant un feuillet,  
De l'accident la naissance & la cure.

Tout bien compris, il s'arme & part foudain.  
Le Paladin, comme l'écrit lui montre,  
Gagne le mont. Un Géant qu'il rencontre  
Lève la masse, & dit avec dédain,  
Ce Mirmidon vient me faire la guerre!  
Renaud répond d'un coup de cimenterre,  
Et chacun d'eux en ce péril urgent  
Presse, recule, attaque, & se défend.  
Bientôt le monstre est couché sur la terre,  
Poussant des cris, jurant & blasphémant.  
Vous eussiez vû tomber l'horrible bête  
Roulant les yeux dans son énorme tête.  
A la rumeur, accourt l'autre Géant,



C'est à la fois éclair, tonnerre, & foudre.  
De sa massue il porte un coup pesant  
Dont un rocher eut été mis en poudre,  
Mais le Héros à l'écart se jettant,  
Rend du Payen tout l'effort inutile,  
Et, d'un revers, des deux bras le mutile.  
Un second coup du fer étincelant  
En deux tronçons partage le Géant ;  
Moitié succombe, & moitié se relève,  
D'un coup de pied le Paladin l'achève,  
Puis il passe outre, & voit dans un jardin  
Une beauté qui se plaint & soupire.  
Lui, qui toujours fut au beau Sexe enclin,  
D'un air touché, la contemple & l'admire.  
Ses vêtements, négligés à dessein,  
Laissent plus voir qu'ils ne cachent son sein.  
Renaud s'embrase, & déjà l'idolâtre ;  
Dans ses cheveux sur sa gorge d'albâtre  
Flottant sans art, se joue un tendre amour ;  
Et le Soleil dissipant tout nuage,  
Prête bien moins d'éclat au plus beau jour,  
Que n'en donnoient ses yeux à son visage.

Il s'en approche , & la perfide feint  
De s'effrayer ; il l'en trouve plus belle.  
Son cœur se fond aux feux de sa prunelle ,  
Et par degrés sa colère s'éteint.  
Un doux soupir s'exhale de la bouche  
Du bel objet , qui , s'adressant à lui ,  
Des malheureux , dit-elle , aimable appui ,  
Héros charmant , que mon malheur vous touche.  
Le Chevalier , ému de ces accents ,  
Extasié , laisse tomber ses armes ,  
Elle conçoit tout l'effet de ses charmes ,  
Et montre encor plus d'appas ravissants.  
Mais le livret rappelle son bon sens.  
Il la saisit , & sourd à ses tendresses ,  
De ses cheveux coupe les blondes tresses.  
Dans ce moment , au lieu de la beauté  
Dont les attraits l'avoient si fort tenté ,  
Il ne voit plus qu'une vieille édentée ,  
Sale , hideuse , & l'haleine infectée.  
Renaud frémit pour la première fois ;  
Au tronc d'un Frêne il attache l'infâme ,  
Et , sans pitié , l'environnant de bois ,

Y met le feu. La Sorciere aux abois  
S'élance encor dès qu'elle sent la flamme ;  
Mais , c'est en vain. Dans de noirs tourbillons  
Elle vomit enfin sa vilaine ame.  
En un instant , d'elle , de ses haillons  
Rien ne paroît ; en cendre elle est réduite ,  
Et sa demeure avec elle est détruite.

Pour obéir au décret infernal ,  
Le Chevalier rassemble cette cendre.  
Dans ce jardin doivent bientôt se rendre  
Les deux Amants atteints du même mal.  
Il examine , & de chaque animal  
Ayant connu distinctement la trace ,  
Il prend la poudre , en couvre cet espace ,  
Et de la course attend l'instant fatal.  
De tous côtés déjà la renommée  
A publié la mort des deux Géants ,  
L'espoir flatteur du salut des Amants ,  
Et la Sorciere au bûcher consumée.  
Au haut du mont , jusqu'alors redouté ,  
Chacun aborde avec facilité.

On monte en foule , on parvient fans obstacle ;  
Déjà le nom du Héros glorieux  
Par mille voix est porté jusqu'aux Cieux,  
Tout applaudit à ce rare spectacle ,  
Et l'on aspire aux précieux instans .  
Où l'on doit voir , par un plus doux miracle ,  
Renaître enfin deux fidèles Amants.  
Bientôt entrant dans l'heureuse carrière ,  
Du pied à peine ils touchent la pouffiere ,  
Que , secondant tant de justes fouhairs ,  
Du talisman la vertu singuliere  
Leur rend soudain leur figure & leurs traits.  
D'étonnement ils restent immobiles ,  
Mais à l'instant devenus plus tranquilles ,  
Les deux Epoux , à leurs embrassements ,  
Donnent d'abord ces fortunés moments.  
Bientôt instruits de la rare vaillance  
Qui les arrache au prestige enchanteur ,  
Pleins de tendresse & de reconnoissance  
Ils sont aux pieds de leur Libérateur.  
Il les relève , & tous deux les embrasse ,  
Et se rendant à leurs vœux empressés ,

Vers leur Palais ses pas sont adressés.  
Un Messager près d'eux à l'instant passe,  
Il voit Renaud, & s'arrête surpris.  
Seigneur, dit-il, je vous cherchois vous-même ;  
Charle se trouve en un péril extrême,  
Les Sarrafins l'assiégent dans Paris.

Déconcerté de ce triste message,  
Mais du séjour prompt à se départir,  
A l'heure même il consent à partir,  
Et de la Mer il gagne le rivage.  
Par aventure un Navire Marchand  
Se trouve au Port, & fait voile au Couchant.  
En s'embarquant il proteste avec rage  
Que les Payens païront cher son voyage.  
D'abord le vent fut bon, & le temps beau,  
Mais tout-à-coup l'infortuné Vaisseau  
Est menacé d'une affreuse tempête.  
Les Mariniers perdent bientôt la tête ;  
L'Onde en fureur, & la foudre, & les vents  
Grondant par-tout, annoncent le naufrage.  
L'un, demi-mort, voue un pèlerinage,



---

L'autre, ivre-mort, blasphème entre ses dents.  
Enfin la Mer appaise sa furie,  
Mais le Vaisseau, de mâts désemparé,  
Ne peut voguer sans être réparé,  
Et l'on relâche enfin en Barbarie.

Le jour baïssoit, quand dans une prairie  
Qui confinoit à l'humide élément,  
On mit la fleur de la Chevalerie,  
Et son Courfier plus léger que le vent.  
La Lune est claire; on entend le ramage  
Du Rossignol tapi sous un feuillage,  
Et la Fauvette à son tour lui répond;  
Quand le Héros, vers un sentier profond,  
Tourne ses pas, & pousse à l'aventure  
Son bon cheval qui ne broncha jamais,  
Vers un réduit délicieux & frais  
Qu'embellissoient cent sources d'onde pure.  
Dans ce bocage il trouve, en frémissant,  
Au tronc d'un arbre une femme enchaînée;  
Elle étoit nue, & d'un ton gémissant,  
Amèrement pleuroit sa destinée.

---

C H A N T P R E M I E R.

---

Le Paladin sent croître son horreur,  
Voyant de loin deux monstres effroyables  
Remplir les airs de cris épouvantables,  
Et vers la belle accourir en fureur.  
Tous deux étoient de taille tant énorme,  
Qu'il ne pouvoit en discerner la forme ;  
Mais de plus près ces cruels s'approchant,  
Il les connut pour des Ogres géants.  
Leur corps infect fait souvent sa pâture  
De Sangliers, de Lions, de Serpens ;  
Et l'Eléphant, d'un seul coup de leurs dents,  
Trouve à la fois trépas & sépulture.  
Le jour naissoit ; à sa foible clarté,  
La belle en pleurs paroît éblouissante,  
Comme du Lys la blancheur éclatante  
Qui de la nuit perce l'obscurité.  
Le Paladin saisit soudain sa lance :  
Certes, dit-il, ce morceau délicat,  
Pour ces Messieurs, me semble un trop bon plat.  
Au-devant d'eux hardiment il s'avance,  
Et le premier éprouve sa puissance ;  
D'un second coup l'autre monstre est à bas.

Renaud alors , ardent , & plein de gloire  
Court à la belle , & cherche dans ses bras  
Une seconde & plus douce victoire.  
Malgré les pleurs qui coulent de ses yeux ,  
Il croit pouvoir tenter cette conquête ;  
Mais à l'instant deux Géants furieux  
Viennent troubler un si doux tête à tête.

Ce sont Cagnasque , & Basuf son mari.  
Les Ogrelets étoient le fruit chéri  
De leur Hymen , & les voyant sans vie ,  
On peut juger quelle fut leur furie.  
Tout retentit de leurs gémissements.  
Après avoir passé quelques moments  
A regretter leur infernale engeance ,  
Le couple affreux s'arme pour la vengeance.  
Le Chevalier les voit avec dédain ,  
D'un air riant embrasse la pucelle ,  
D'un saut léger s'affermit dans la selle ,  
Court aux Géants , & dans un tour de main  
Atteint Basuf , & lui crève le ventre ;  
Sans intestins dès qu'il voit l'animal ,

Il joint Cagnasque , & la fend jusqu'au centre ,  
Et tout est dit ; il descend de cheval.  
Il se rapproche aussitôt de la belle ,  
Qu'on croiroit mieux Déesse que mortelle ;  
Son air timide encor , & languissant  
N'en paroïssoit que plus intéressant.  
Lui, de ce ton touchant, plein de tendresse ,  
Dont l'amour fait embellir ceux qu'il blesse ;  
Votre malheur , dit il , est affligeant ,  
Mais qu'il m'est doux , & qu'il m'est favorable !  
Aurois-je pû , sans cela , présumer  
Que j'eusse un jour le bien de vous aimer ,  
Peut-être encor de vous paroître aimable !  
Regrettez moins un mal cher à mon cœur ;  
Si le destin vous eut moins desservie ,  
Il m'eut privé du service flateur  
Qui va causer le bonheur de ma vie.  
Quel teint ! quels yeux ! quel visage enchanteur !  
Quel sein charmant ! Quels contours admirables !  
L'amour jamais n'en forma de semblables.  
A ces détails , une vive rougeur  
Vient éclater sur le front de la belle ,

Comme en du lait une rose nouvelle.  
Je dois mes jours à ta seule valeur,  
Mais jusqu'au bout sois Héros, lui dit-elle,  
Digne Guerrier, respecte mon honneur.  
Il le promet, s'approche, & la délie,  
Mais en voyant les séduifants trésors  
Dont la nature avoit orné son corps,  
J'ai fait, dit-il, une grande folie,  
Et si je manque à ce que j'ai promis,  
Accusez-en vos attraits infinis.  
De ses liens la Dame dégagée,  
Se met à fuir avec rapidité.  
Par les remords & l'amour agité,  
Il se repent de l'avoir affligée ;  
Il la rappelle, & la va poursuivant,  
Tantôt soumis, & tantôt menaçant.

Et cependant un grand bruit dans la plaine  
Se fait entendre, & l'on voit par centaine  
Gens & chevaux d'un aspect singulier.  
Renaud, à qui la peur est inconnue,  
Marche vers eux, s'enquiert, d'un ton altier,



Quel Peuple ils sont ? qui cause leur venue ?  
L'un d'eux répond : magnanime guerrier,  
D'une cruelle & dure tyrannie ,  
Votre valeur délivre un Peuple entier.  
Un grand Royaume, appelé Griphanie ,  
Etoit soumis aux Géants scélérats ,  
Qu'en ce moment a détruits votre bras.  
Je passe ici la peinture odieuse  
Des feux impurs, & des excès d'horreurs  
Dont chaque sexe éprouva les fureurs.  
Mais pour combler notre misere affreuse ,  
De leur hymen nâquirent deux enfants  
Dès le berceau de taille d'Eléphants.  
Avec effroi, dans leurs bouches difformes ;  
On découvroit six rangs de dents énormes.  
Pour allaiter ces Nourrissons nouveaux ,  
On rassembla vaches en abondance ;  
Tout en naissant, la redoutable engeance  
Mit chaque jour sa nourrice en lambeaux.  
Tous leurs penchants furent aussi rapides ,  
Mais les objets de leur lubricité  
En subissoient les carresses perfides,

Sans s'exempter de leur voracité.  
Ces inhumains, fléaux de nos familles,  
Nous outrageoient, & détruisoient nos filles.  
Pour les sauver de leur brutalité,  
Trop allarmés pour des têtes si chères,  
Avec regret, usant de cruauté,  
Nous achetons des beautés étrangères;  
Et cette Dame échappée à leurs dents,  
Qu'en ce bosquet nous voyons avec joye,  
Sacrifiée à leurs desirs ardents,  
Du plus dispos devoit être la proie.  
Tous nos Tyrans sont tombés sous vos coups.  
Pour vous prouver notre reconnoissance,  
Venez, Guerrier, daignez regner sur nous;  
Vous nous avez conquis par la vaillance,  
Et de bon cœur nous nous donnons à vous.

Du contre-temps le Héros en courroux,  
Lance sur eux un regard effroyable;  
Et de bon cœur, moi, je vous donne au diable;  
Partez, dit il, foyez chez vous ce soir,  
Je me serois bien passé de vous voir.

Epouvanté

Epouvanté de l'accueil malhonnête ,  
Chacun d'eux fuit sans détourner la tête.  
Et cependant la Dame au chignon noir  
Avoit passé derrière une feuillée ,  
Et s'étant là promptement r'habillée ,  
Voit le Héros avec bien moins d'effroi.  
Belle , dit-il , mais cruelle ennemie ,  
En ma faveur êtes-vous radoucie ?  
Pour en juger , dit-elle , écoutez moi.  
De quelque orgueil , Seigneur , si je me pique ,  
J'en ai sujet , puisque dans ses Etats  
Mon pere compte & l'Asie & l'Afrique ;  
Et si le sort m'a réduite si bas ,  
Avec fierté j'en méprise l'outrage ,  
Aucun revers n'abattra mon courage ;  
Et comme au mal insensible à la peur ,  
Je porte & Trône & Sceptre dans mon cœur.  
Tel que l'on voit au milieu d'une plaine  
Un fier Chasseur courre à perte d'haleine  
Un Cerf dix cors qu'il a fû détourner ,  
Et de sa mort grande fête mener ;  
S'il apperçoit , à son grand rabat-joie ,

Un collier d'or qui défend cette proye,  
Il rompt ses chiens interdits, étonnés,  
Et s'en retourne avec un pied de nés;  
Tel le Héros renferme aussi sa flamme  
En apprenant le haut rang de la Dame.  
Reine, dit-il, à votre intention,  
Si j'ai senti certaine émotion,  
Je convoitois votre mine gentille,  
Sans soupçonner en vous de Majesté,  
Et pour vous dire enfin la vérité,  
Je vous prenois, ma foi, pour une fille.  
Or, contez moi, si vous le trouvez bon,  
De point en point votre mésaventure,  
Et sur ma lance, & sur mon espadon,  
Je fais serment de venger votre injure.

La belle alors, en versant quelques pleurs,  
Seigneur, dit-elle, il est bien raisonnable  
Qu'après m'avoir été si secourable,  
Vous appreniez du moins tous mes malheurs.

L'Amour causa les tourmens de ma vie.

Sachez, Seigneur, que dans toute l'Asie  
 Mon triste sèxe est reclus à tel point,  
 Que le Soleil même ne nous voit point,  
 ( De cette loi nul rang ne nous exemte )  
 Hors un jour seul, qu'au Temple de l'Amour  
 Nous nous rendons ; de ce bien-heureux jour  
 Jugez combien on est impatiente.  
 Un jour, ( trois ans depuis sont écoulés !  
 Que ne fut-il le dernier de ma vie ! )  
 La fête étoit d'Etrangers embellie,  
 Dans leurs atours ils étoient étalés.  
 Mais par le fils du Roi de l'Isle Heureuse,  
 Dès qu'il parut, tout se vit éclipsé,  
 Et sans mentir, sa beauté merveilleuse  
 Eut Ganimède & Narcisse effacé.  
 Nos yeux, hélas, bientôt se rencontrèrent ;  
 Je me sentis brûler au même instant,  
 Je connus bien qu'il en souffroit autant,  
 Et tout le jour nos regards se parlerent.  
 Nul autre objet ne put les attirer ;  
 Par cet attrait nos ames se lièrent,  
 Quand de la nuit les ombres approcherent

En soupirant , je l'ouis soupirer.  
Dès qu'en ma chambre à moi-même rendue ,  
Je me vis seule , ô cruel désespoir !  
Je gémissois , accablée , éperdue ,  
Sans espérer de jamais le revoir.  
Tout est aisé quand l'amour est extrême.  
Mon jeune Amant , ardent comme un tison ,  
Mit en usage un adroit stratagème ,  
Et sçut percer enfin dans ma prison.  
Il se présente à Galafron mon pere  
Sous les habits d'une Dame étrangere ,  
Lui dit qu'elle a l'unique ambition  
De me servir avec affection.  
Son teint , ses traits , son air , sa modestie ,  
Soit qu'elle parle , ou se taise , ou sourie ,  
Tout semble fait pour bannir le soupçon ;  
Bref , pour suivante on me donne un garçon.  
Le reste ici n'est pas honnête à dire ,  
Car je perdis , dans mon claustral réduit ,  
Le nom de fille , & tout ce qui s'ensuit.  
Il y parut ; jugez de mon martyre ;  
Mes habits même alloient tout publier.



A ce malheur il faut remédier ;  
N'attendons pas ici notre ruine ,  
Dit mon Amant ; fuyons , belle Lucine ,  
( Tel est mon nom ) venez dans mes Etats.  
Oui , cher époux , j'y veux suivre vos pas ,  
Lui dis-je alors ; sans nulle répugnance  
Je quitterai le lieu de ma naissance ,  
Je trouverai Pere , Trône , Trésor ,  
Dans tous les lieux où je verrai Lindor.  
Nous choisissons une nuit ténébreuse ,  
Et nous entrons dans des chemins affreux ,  
Par le tonnerre , & la pluie , & les feux ,  
( Que ne fait point une femme amoureuse ! )  
Au fond d'un bois nous nous cachons deux jours ,  
A la merci des Lions & des Ours ;  
Et vers le soir nous rendant sur la plage ,  
Pas un Esquif ne se trouve au rivage !  
Pendant la nuit , des Pirates cruels  
Vinrent à terre , & leurs mains inhumaines  
Perçant Lindor de mille coups mortels ,  
Sans nul égard me chargerent de chaînes.  
Je fus vendue à ces infortunés

Qui vous offroient un tribut légitime ,  
Et qu'un refus a si fort étonnés ;  
De leur rigueur peut-on leur faire un crime ?  
Par ces tyrans , des peres défolés  
Voyoient leurs fils à toute heure immolés !  
Pour échapper au joug qui les opprime  
Après six mois dans les pleurs écoulés  
Mon heure arrive , & je suis leur victime.  
A peine offerte à ces dénaturés ,  
De tout mon sang les Ogres altérés  
Se dispuoient ma déplorable vie ;  
Et si l'on n'eut calmé leur noire envie ,  
Ils se feroient l'un l'autre dévorés.  
Pour accorder ces Monstres abhorrés ,  
Sur un cheval on me traîne épuisée ,  
Et dans ce bois on me laisse exposée.  
L'extrémité de m'y voir égorger ,  
N'étoit , hélas , que mon moindre danger.

De mes malheurs voilà toute l'histoire.  
Mais , dites-moi , Chevalier plein de gloire ,  
A qui je dois un secours si soudain ?

Autre que vous en vain voudroit l'apprendre,  
Je suis Renaud, lui dit-il d'un air tendre,  
De Montauban mon pere est Souverain,  
Et de Roland je suis cousin-germain.  
Dans vos Etats je veux à votre pere  
Vous remener, & calmer sa colere,  
Quand Apollon n'y consentiroit pas,  
Ni Mahomet, dont je fais peu de cas.  
Mais comme enfin vous voilà libre encore,  
Puisque Lindor de ce monde est passé,  
Par votre Hymen, un cœur qui vous adore  
Pourra-t'il voir son feu récompensé ?  
Baissant les yeux, rétrécissant la bouche,  
Non, je ne puis croire que je vous touche ;  
Dit-elle alors, dans l'état où je suis,  
Le teint plombé, le front chargé d'ennuis.  
Dans mes habits & dans ma chevelure,  
D'un doux Hymen trouvez-vous la parure ?  
Oh ! c'est de quoi je suis très-peu tenté,  
Je ne fais cas de l'appareil frivole,  
Lui repart-il, d'un éclat emprunté.  
De ce que l'Art ajoute à la beauté,

Je ne voudrois donner pas une obole.  
Si vous n'avez fourures , ni fatin ,  
Cheveux frisés , diamans , ni dentelle ,  
Nous n'aurons point pour cela de querelle ,  
Et n'en irai que plus droit mon chemin.  
Abandonnez vos préjugés étranges.  
Sans mépriser les atours que voilà ,  
Vous étiez mieux mille fois sans cela ;  
Les vêtemens parent fort mal les anges.

De la forêt ils sortent à ces mots.  
Sur Veillantín , notre amoureux Héros  
Marche à côté de Lucine la belle ,  
Montant aussi sa jument telle quelle.  
Mais tout-à-coup l'air devient ténébreux ,  
Et les éclairs , la grêle & le tonnerre  
Semblent confondre & le ciel & la terre.  
En ce moment , par un hasard heureux ,  
Ils étoient près d'une grotte profonde.  
Sans balancer ils s'y jettent tous deux ,  
Et cependant il semble que le monde  
Va s'écrouler avec un bruit affreux ,

La foudre tombe , & l'orage redouble.  
La dame alors , qui de frayeur se trouble ,  
Prend au collet son cher Libérateur ,  
Qui fait des vœux pour voir croître sa peur.  
Mais , dira-t-on , c'est à tort qu'on abuse  
De ces moments par la foiblesse offerts :  
Ce procédé dénote un cœur pervers.  
Mais le tonnerre est une belle excuse !  
De la frayeur les effets sont divers ;  
Ainsi que Mars , l'Amour admet la ruse  
Pour réussir tant à tort qu'à travers.  
Quoiqu'il en soit , de la sage Héroïne  
Quelque scrupule eut pû passer le pas ,  
Si plus long-temps eut duré ce fracas.  
Mais le bruit cesse , & la nuit vient. Lucine ,  
Dans le péril dévote par accès ,  
Veut de Renaud sçavoir sur quels sujets  
La Loi Chrétienne & la Loi Sarrafine  
Sont en débats depuis un siècle entier.  
J'ai là-dessus , dit-il , peu de lumière ,  
S'il m'en souvient , il ne m'en souvient guère ,  
Je ne suis pas grand Clerc en ce métier.

J'ai, comme on dit, la foi du Charbonnier.  
De l'alphabet j'entens tout le grimoire,  
Du Catéchisme un gros Pédant maudit  
Voulut un jour m'embarbouiller l'esprit,  
Du Livre saint je cassai sa mâchoire.  
Depuis ce temps, de ce harnois couvert,  
J'ai bien sué, bieu couru, bien souffert ;  
Je fais pourtant, & tiens pour véritable,  
Que Sarrafins iront un jour au diable.

Autre récit il alloit commençant,  
Mais il sentit remuer une pierre,  
Et vit paroître une pâle lumière.  
La Dame & lui se taisant à l'instant,  
Virent venir une triste figure,  
Qui, pour savoir si l'orage encor dure,  
(Il vous souvient qu'il faisoit nuit alors)  
De tems en tems mettoit le nés dehors.  
Par pur hasard éternua la belle.  
Le pauvre diable en eut une peur telle,  
Que la lumière échappa de sa main.  
Renaud lui parle, & d'un ton tout humain,



Chasse, dit-il, une terreur panique,  
Et conte-nous, homme mélancolique,  
Le triste cas qui te fait fondre en eau,  
Et t'enterrer tout vif comme un bléreau.  
A ce discours, l'habitant de la terre  
Pousse un soupir de telle profondeur,  
Qu'il auroit fait voguer une Galère ;  
Puis, sanglotant, il parle ainsi : Seigneur,  
Quoique je vive ici comme un sauvage,  
Buvant de l'eau, broutant quelque feuillage,  
Je suis né Prince, & si je veux encor,  
Je puis changer cet antre en trône d'or.  
Mais quel attrait peut trouver sur le Trône  
Celui pour qui tout plaisir est poison !  
Hélas ! l'Amour me fit jadis un don  
Qui valoit mieux cent fois qu'une Couronne.  
Tout ce qui plaît, les graces, la beauté,  
Et des vertus le plus rare assemblage,  
Tout s'unissoit dans l'objet enchanté,  
Dont en mon cœur je conserve l'image.  
Elle sentoit pour moi les mêmes feux  
Dont je brûlois jusqu'au fond de mon ame,

Et le bonheur d'une si belle flamme  
Auroit pû même être envié des Dieux.  
Mais la fortune inconstante & jalouse  
Vint m'enlever mon unique trésor,  
Et je ne fais comment je vis encor,  
Etant privé d'une si chere épouse.  
Lucine alors sentit son cœur touché  
D'un accident en tout au sien semblable.  
Quoi ! votre nom nous fera-t'il caché ?  
Dit-elle ; hélas , je suis un misérable ,  
Dit l'inconnu , qui du sort en courroux  
Me vois en butte aux plus sensibles coups.  
Souffrez qu'en proie à ma mélancolie,  
Dans le secret j'acheve ici ma vie.  
Mais , comme on fait , la curiosité ,  
Le plus souvent , loge avec la beauté.  
Plus il refuse , & plus elle s'obstine  
A tout savoir , son nom , son origine.  
Il faut , dit-il , révéler qui je suis !  
Que ne peut point la pitié généreuse !  
Par vos bontés tous mes sens sont séduits.  
Je veux cacher ma race glorieuse ,

Et je ne fais pourquoi je ne le puis !  
 Prenez donc part à mes tristes ennuis ,  
 Je suis le Fils du Roi de l'Isle Heureuse.  
 Mon cher époux ! Mon aimable Lindor !  
 S'écrie alors Lucine toute en larmes ,  
 O mon amant ! mon unique trésor !  
 Heureux instant ! Grotte pleine de charmes !  
 Je te pleurois , & je t'ai retrouvé !  
 Ah , je succombe au bonheur qui m'accable ;  
 Comment vis tu ? Dans cet asyle aimable  
 Qui t'a conduit ? Quel Dieu t'a donc sauvé ?  
 Il conte alors comment sur le rivage  
 Un Voyageur survint à son secours ,  
 Guérit sa playe , & conserva ses jours  
 Par la vertu d'une plante sauvage ;  
 Qu'à la trouver il s'étoit obstiné ,  
 Sans nul repos courant de Ville en Ville ;  
 Mais que voyant sa recherche inutile ,  
 Dans ce Désert il s'étoit confiné.  
 Renaud qui fait leur histoire , & fait vivre ;  
 Juge qu'il est prudent de déloger ;

Car, avoir faim, & voir gibier manger  
Dont le fumet feroit un mort revivre,  
Ne semble pas un rôle fort brillant.  
Tout doucement de l'ancre il se retire,  
Sur Veillantín remonte sans rien dire,  
Et laisse en paix le couple semillant.  
Il partit donc, rêvant, mordant ses lèvres,  
Et le matin se vit entre deux monts  
Où n'auroient pû grimper Renards, ni Chèvres.  
Il les trouva tout couverts de Griffons.  
Il ne lui vint jamais dans la pensée  
Que pour lui nuire ils fussent-là postés.  
Il cheminoit sur la foi des traités,  
Le casque en tête, & visière baissée.  
Laissons-le aller, nous le rejoindrons bien;  
Moralisons sur Lindor & Lucine.

Comptons sur tout, & ne comptons sur rien.  
Voyez comment, au bord de leur ruine,  
Un grand malheur produit un très-grand bien.  
D'où ce hasard tient-il son origine?  
D'un coup de vent; d'une vague mutine

Qui, se moquant des projets des humains ,  
Jette Renaud sur les bords Africains.

Aussi, ce bien, digne jouet d'Eole ,  
Comme sa cause, est changeant & frivole.

Quoi ! dites-vous ; faire si peu de cas  
De ce bonheur ? quand la mort les menace !  
Oui ; ce bonheur. Qui ne l'a point s'en passe.

Ils seroient morts ! hé, ne mourront-ils pas ?

Apicius fit cent mille repas ,

Le pauvre Irus n'en fit que trente mille ;

Ils ne sont plus ? le compte est inutile ,

D'autres calculs les suivent au tombeau.

Des Voyageurs voguant sur un Vaisseau

Le long d'un fleuve , admirent ses rivages.

De tous côtés de riants paysages

Offrent aux yeux un ravissant tableau.

Chargés des dons de Pomone & de Flore ,

Les arbres même , à leurs avides vœux

Loin d'opposer des obstacles fâcheux ,

Semblent plutôt les prévenir encore

En avançant leurs rameaux précieux.

Chacun poursuit ce qui lui plaît le mieux,  
Mais du succès l'événement décidé.  
Le moindre choc, un coup de gouvernail,  
Un mouvement trop lent, ou trop rapide,  
Vont rendre vain le plus constant travail.  
Adroit, puissant, foible, sage, ou stupide,  
Tout est égal ; le bonheur seul décide.  
Aucun n'obtient le fruit qu'il veut manger.  
L'un trouve un chêne au lieu d'un oranger,  
A bien choisir, c'est en vain qu'on s'obstine.  
L'un veut la rose, & se pique à l'épine.  
Heureux qui peut rencontrer une fleur !  
Tel du noyer dédaignoit la valeur,  
Qui n'a cueilli qu'un stérile feuillage ;  
Un autre enfin n'emporte, par malheur,  
Qu'un peu de mousse, ou quelque mince herbage.  
Qu'arrive-t'il ? Au bout de quelques jours  
Vers l'Océan précipitant son cours,  
Un beau matin le Vaisseau fait naufrage,  
Et de niveau, voilà tout l'équipage.

Joignons



Joignons Renaud qui n'est pas encor loin.  
Le casque en tête il poursuit son voyage,  
Et ce jour-là, certe, il en eut besoin,  
Car sur lui fond toute la griffonaille,  
Et de la ferre & du bec le travaille,  
Sans lui donner le tems de respirer.  
Heureusement ses armes étoient Fées,  
Que nul effort ne pouvoit perforer ;  
Car les Griffons les ayant dépecées,  
Comme un enfant l'eussent pû dévorer.  
Mais Veillantín, pour qui nulle Sorciere  
Ne fit jamais le moindre enchantement,  
Déchiré, laisse en fermant la paupiere,  
Son maître à pied dans ce péril urgent.  
Le Paladin en ressent tant de rage,  
Que redoublant de force & de courage,  
Tous les Griffons meurent jusqu'au dernier.  
Peu consolé par ce sanglant carnage,  
Si j'ai perdu, dit-il, mon cher courfier,  
De quoi me sert ma frivole victoire ?  
Et le trépas d'un million d'oiseaux

*Part. I.*

D

Vaut-il celui du soutien de ma gloire,  
Du compagnon de mes nobles travaux ?  
En soupirant, ses membres il rassemble,  
Et de son mieux les réunit ensemble,  
Creuse une fosse en répandant des pleurs,  
Y met le corps, jette sur lui des fleurs ;  
Il le recouvre, y fait une clôture  
Entre-mêlant l'épine & les cailloux.  
Puis, pour adieu, Renaud à deux genoux  
Dévotement baise la sépulture.  
Craignant encor que, malgré ce cercueil,  
On n'oubliât mémoire si chérie,  
Il fit dessein de se couvrir de deuil,  
Allant à pied le reste de sa vie,  
Et d'en conter à chacun le sujet.  
Mais il suivit un plus noble projet.  
Ayant taillé proprement quelques pierres,  
Il y grava ces tristes caractères :

*Ci gît le noble & puissant Veillantín,  
En son vivant vaillant Cheval d'Espagne,*

*Mouton en paix ; en guerre un vrai Lutin.  
Avec Renaud, en France, en Allemagne,  
Il signala sa force & sa valeur.  
Il fut vif, prompt, adroit, plein de courage,  
Mourut en brave au milieu du carnage ;  
Soyez touché, Passant, de son malheur.*

Il l'écrivit avec sa bonne épée,  
Dans le noir sang des fiers Griffons trempée ;  
Puis, son chemin reprend tout doucement,  
Mais sans savoir ni par où ni comment.  
Il voit de loin, au pied d'une colline,  
Un bon Hermite en contemplation ;  
Il porte un sac avec la discipline,  
Et l'attirail de la dévotion.  
Mais j'apperçois d'ici quelqu'un qui bâille ;  
Je juge assez d'où cela peut venir.  
Un long récit me peine & me travaille,  
Et de bon cœur je le verrois finir,

D ij

Et la raison , je pense , est qu'il m'ennuye.  
L'homme sensé se tait en cas pareil ,  
De son prochain n'afflige point l'ouïe ,  
Et là dessus n'attend pas de conseil.

*Fin du premier Chant.*





R I C H A R D E T .

P O È M E .

---

C H A N T S E C O N D .

---

**B**E A U résultat de deux êtres contraires ,  
 Inconcevable & frêle humanité ,  
 Fatal écueil de tant d'esprits vulgaires ,  
 Qui fais unir avec sublimité  
 Tant de misère à tant de vanité !  
 Que de leçons claires , sages , certaines ,  
 Nous donneroient tes contrariétés ,  
 Si , plus sensés , à des recherches vaines  
 Nous préférions d'utiles vérités !

D iij

Sur quelque point interrogeons un sage,  
Et sur le même écoutons les Docteurs.  
De la raison l'homme a reçu l'usage,  
Mais il la perd par différens malheurs.  
Il devient fou si quelque mal le presse.  
L'âge caduc, les passions, l'ivresse,  
Font un stupide, un foible, un furieux.  
Son ame enfin, riche présent des Cieux,  
Assujettie à mille servitudes,  
Du corps grossier fuit les vicissitudes.  
Expliquez-moi ces contradictions,  
Gens éclairés, dont les doctes études  
Vous ont conduit sans doute aux certitudes...  
On me répond par des objections,  
On définit mon ame & sa nature,  
Elle est un nombre; un souffle; un mouvement;  
Un feu; des sens; un cinquième élément;  
Chaque parti soutient sa conjecture,  
Mon embarras augmente à tout moment...  
Vous mentez tous, dit d'un ton véhément  
Un grand Docteur que l'Ecole révere,  
Pour définir si mécaniquement.



Ce pur rayon de divine lumière,  
Présomptueux ! savez-vous seulement  
S'il fut jamais des corps, une matière ?  
Puis on dispute, & chacun aisément,  
De son voisin, détruit le sentiment.  
Tout aboutit enfin à ne rien croire ;  
De nos erreurs c'est la naïve histoire.  
Fions nous-en à ses augustes soins,  
L'Être Eternel prodigue à nos besoins  
Les notions qui nous sont nécessaires.  
Mais il résiste aux efforts téméraires  
De ces esprits indiscrets, curieux,  
Sur des objets interdits à nos yeux.  
Laissons ces foux, & revenons au sage.  
Il voit l'effet des passions, de l'âge,  
Il réfléchit sur tous les accidents  
D'où suit toujours la perte du bon sens.  
Les définir, passe sa compétence ;  
Les éviter, est toute sa science.  
Quand un nuage offusque la raison,  
Il n'ira point dire avec impudence,  
L'ame voit croître & périr son essence.

N'en jugeât-il que par comparaison,  
Du fait contraire il voit l'expérience.  
L'astre du jour éclaire une maison.  
Si l'habitant ferme avec imprudence,  
D'un voile épais, d'un volet, d'un rideau,  
Le libre accès au céleste flambeau,  
En tâtonnant dans sa noire tanière,  
Vous trouveriez ridicule & nouveau,  
Qu'il allât dire à la nature entière  
Que du Soleil s'affoiblit la lumière.  
Quand nous fermons nos yeux à la clarté,  
Pourquoi crier contre l'obscurité?  
Si le neveu du bon Roi Charlemagne,  
D'une Coquette eut été moins tenté,  
Pour raffermir son esprit éventé,  
Tant de guerriers feroient-ils en campagne?  
Son cher Cousin, de très-peu plus sensé,  
Pour le chercher chemine de plus belle.

Il vous souvient que nous l'avons laissé  
Marchant à pied, bien las, bien harrassé,  
Le cœur navré de tristesse mortelle,

D'avoir perdu son Cheval & sa Belle ;  
Mourant de faim par-dessus le marché,  
S'acheminant vers un dévot Hermite,  
Couvert d'un sac, qui prie & qui médite,  
L'esprit au Ciel sans relâche attaché.

Au bruit qu'il fait le Saint tourne la tête.  
Le Paladin s'approche, & le salue.  
Pere, dit-il, foyez le bien trouvé.  
D'un ton contrit, l'autre répond, *Ave.*  
D'un vil Pécheur que voulez-vous, mon frere ?  
Je voudrois bien passer ici la nuit...  
Très-volontiers, lui repartit le Pere ;  
Le bon homme entre, & le Héros le suit.  
Il lui raconte, en quittant son armure,  
Des noirs Griffons la terrible aventure.  
C'est, dit l'Hermite, un insigne bonheur ;  
A Dieu, mon frere, il faut en rendre honneur.  
L'autre y consent, & tous deux psalmodient  
Un *Te Deum*, & tant ils l'estropient,  
Que Veillantín, pillé, déchiqueté  
Par les Griffons, fut bien moins maltraité.

Aux chants sacrés , ni même aux chants profanes ,  
Renaud jamais n'eut disposition ;  
Toujours l'Hermite en eut aversion.  
On n'auroit pû trouver deux plus grands ânes.  
Le chant fini , non sans distraction ,  
Car ils cherchoient dans leur réminiscence  
A rappeler des traits de connoissance ; )  
On se regarde avec attention ;  
Puis , tout-à-coup , les lorgneurs , sans rien dire ,  
Partent tous deux d'un grand éclat de rire.  
Quoi ! dit Renaud en redoublant ses ris ,  
Le diable aussi veut gagner Paradis !  
Ferragus Moine ! Explique , je te prie ,  
Ce trait bisarre ; est-ce une momerie ?  
Toi , qui Chrétiens as toujours mis à sac ,  
Toi , Sarrasin , cœur sans miséricorde ,  
Toi , t'affubler d'une corde & d'un sac !  
Toujours seras homme de sac & corde.  
Si , par malheur , les filles d'alentour  
Venant cueillir des fleurs en ce séjour ,  
Vont rencontrer ta chaste Révérence ,  
Il leur faudra perdre leur innocence

Pour assouvir un Moine désœuvré.  
Bien le diroient de France les Donzelles ,  
Où ta luxure a tant & tant ouvré  
Qu'on ne peut plus y trouver de Pucelles.  
Mon bon ami, répond d'un ton amer  
Le Pénitent, je suis mort à ce monde,  
Et j'ai quitté ce passe-tems immonde  
Qui semble doux, mais qui mene en enfer  
Où se verront bêtes plus déloyales  
Que les Griffons par vous anéantis.  
Renoncez donc à ces images fales  
Si vous voulez aller en Paradis.  
Je le fais bien, frere; dans ma jeunesse,  
De petit Saint on me donnoit le nom,  
Reprit Renaud; quoique bon compagnon  
J'eus quelquefois des retours de sagesse.  
Mais toi, Payen, qui veux catéchiser,  
Quand & comment t'es-tu fait baptiser?  
L'Hermite dit, un peu longue est l'histoire;  
Je l'entendrai, frere, mais, après boire;  
Mangeons d'abord, nous causerons après,  
Je meurs de faim, & la soif m'assassine.

L'autre repart ; bien froide est ma cuisine ,  
Et mon repas est mince & sans apprêts ;  
D'un Cuisinier j'épargne la dépense ,  
Je fais de vin & de chair abstinence ,  
Et veux par jeûne effacer mes péchés ;  
Je puis t'offrir figue & raisin séchés.  
Figue & raisin , soit , si c'est ta pitance ,  
Répond Renaud. D'un air de gravité  
L'Hermite dit le *Benedicite*.

Tant bien grugea le Paladin de France ,  
Que du Caffart en méditation ,  
Il vint à bout de la provision ,  
Puis il se lève , & completant la chère ,  
Dans le ruisseau prochain se défaltere.  
A la Cellule ensuite revenu ,  
L'Abbé , dit-il , j'attens de ton histoire  
Tout le détail , sur-tout fois ingénu.  
L'Hermite alors rappelle sa mémoire  
Grattant son chef. Dans son saint Paradis ,  
A Dieu , dit-il , que gloire soit rendue  
Si ne suis plus tel que je fus jadis ,  
Car à lui seul il est vrai qu'elle est dûe.



Tu dois favoir qu'autrefois à Paris  
Je devins fou de l'amour d'Angélique,  
Dont en ce temps tu fus toi même épris,  
Et dont Roland est encor frénétique.  
Je fis pour elle, il peut t'en souvenir,  
Contre vous deux, & d'autres, vingt batailles,  
Fatal sujet de tant de funérailles  
Qu'à les compter je ne pourrois finir.  
Elle me fut toujours dure & cruelle,  
Sans nul égard en négre me traita,  
Avec Médor dans l'Inde enfin trotta ;  
Quand je l'appris j'en perdis la cervelle,  
Et j'en conçus un si grand désespoir,  
Que pour finir une si rude peine  
Je résolus d'aller encor la voir,  
Et de fléchir enfin cette inhumaine,  
Ou, sous ses yeux, de me donner la mort ;  
Et par hasard je trouve au prochain port  
Pour le Cataï une nef destinée,  
Et de tout point approvisionnée ;  
Le maître & moi fumes bientôt d'accord ;  
Et dans l'instant j'entreprends ce voyage.

Nous faisons voile, & cinglons au Levant,  
Contrariés quelquefois par l'orage,  
Et quelquefois favorisés du vent.  
Les ouragans, les foudres, les tempêtes,  
Tous les périls qui menaçoient nos têtes  
N'étoient pour moi que de menus plaisirs,  
Puisque la mort faisoit tous mes desirs.  
Un seul regret eut pû toucher mon ame,  
Et ç'eut été de descendre au tombeau  
Sans voir encor les attraits de ma Dame,  
Ne connoissant nul Paradis plus beau.  
Mais cependant au Cataï on arrive,  
Et du Navire à peine descendu,  
Je cours chercher l'objet qui me captive,  
Pour qui l'on vit tant de sang répandu,  
Et dont les yeux tant de desirs allument,  
Que mille Amants, attachés à ses pas,  
Brulent d'un feu qu'elle ne connoît pas,  
Et sans espoir pour elle se consomment.  
J'entre à Baldaque, & trouve tout en deuil  
Pour le trépas du mari de la Reine,  
Le beau Médor qui gissoit au cercueil.

De cette veuve on me conte la peine.  
Ses deux beaux yeux sont deux sources de pleurs,  
Elle sanglotte, & ses cheveux arrache,  
A tous mortels sans cesse elle se cache,  
Et veut finir ses jours dans les douleurs.  
J'apprens encor que Galafron son pere  
Parle déjà de la remarier,  
Et qu'il lui veut choisir un Chevalier  
Qui soit sur-tout vaillant homme de guerre,  
Parce qu'il craint, son Etat étant grand,  
Qu'un Ennemi puissant ne le ravage,  
Et qu'il dépêche un Courier à Roland  
Pour proposer ce second mariage.  
Au Narrateur, d'un ton brusque & sauvage,  
Je dis alors, vas dire à Galafron  
Que son Courier peut rester à Baldaque,  
Que son Roland n'étoit qu'un fanfaron,  
Et qu'à présent il est fou comme un braque;  
Mais, qu'à sa Cour arrive un inconnu,  
Guerrier insigne, & vaillant reconnu,  
Qui contre tous, sans cuirasse & sans heaume,  
Pourroit tout seul défendre son Royaume.

Mon homme éclate, entendant ce propos,  
Tant que je crus qu'il pâmeroit de rire,  
Puis me répond, je consens à redire  
A Galafron la chose mots pour mots,  
Mais ( quoique j'aye en toi créance entiere,  
Car tu m'as l'air d'un fameux Paladin, )  
Je veux laisser pourtant cuver ton vin  
Avant d'entrer sur ce point en matiere.  
Je n'aime point à passer pour un fou,  
Et je n'ai pas l'ame fort endurante ;  
Piqué de voir sa mine ricanante,  
Je le saisis brusquement par le cou,  
Et le ferrai trop fort, car sur la place  
Il en mourut, ou d'angoisse ou de peur.  
Cet accident causa grande rumeur,  
Je vis sur moi fondre la Populace.  
Comme j'avois le pauvre diable en main,  
J'en espadonne, & me fais faire place,  
Puis vers le Ciel je le lance soudain.  
Le Roi, qui lors étoit sur sa terrasse,  
Voyant en l'air voler cette carcasse,  
Et près de lui retomber tout à plat,

Envoye

Envoje en hâte un vieux Duc à rabat,  
 Lui commandant d'appaifer le tumulte,  
 De s'informer du sujet du combat,  
 Et de punir l'auteur de cette insulte.  
 Tandis qu'il vient, faisant le moulinet  
 Je charpentois sur cette multitude  
 Qu'éclaircissoit chaque tour de poignet.  
 Ce Duc voyant un escrimeur si rude,  
 Et pour le moins mille têtes à bas,  
 Défait sa toque, & s'arrête à cent pas.  
 Avec sa peur, sa surprise s'augmente,  
 Il me salue, & de loin parlemente :  
 Vaillant Guerrier, me dit-il d'un ton doux,  
 Contre un vil Peuple indigne de tes coups,  
 N'avilis plus ton bras & ton courage.  
 Imprudemment s'il t'a fait quelque outrage,  
 Le Roi m'envoje ici le réparer ;  
 Je viens exprès pour te le déclarer,  
 Pour honorer ta valeur qu'il admire,  
 Et de sa part t'inviter à sa Cour.  
 A ce propos qui flatte mon amour,  
 Je me conforme à tout ce qu'il desire.

*Part. I.*

**E**

A Galafron aussi-tôt on va dire  
Que pour le voir je me mets en chemin.  
A ma rencontre il vient plein de détresse,  
Et cependant il feint de l'allégresse,  
Et me reçoit avec un air humain,  
Vante ma force, & me loue, & m'embrasse,  
Et sous son dais me place à son côté.  
Les courtisans, du Roi suivant la trace,  
Ne me parloient qu'avec honnêteté.  
Il veut connoître & ma secte & ma race.  
Je lui dis tout, mon nom & mon pays,  
Et je me mets à conter qu'à Paris  
Contre Roland & toi j'ai fû combattre,  
Sans que jamais vous ayez pû m'abattre,  
Et même avec ce forcier de Maugis,  
Quoique l'enfer s'arme pour sa querelle.  
J'ajoute alors que c'est là que je vis  
Son Angélique, & que j'en fus épris,  
Et que je brûle encor pour cette belle;  
Que dans sa Cour je ne viens que mourir  
Dès que mes yeux auront revû ses charmes.  
Sur ce propos je jettai quelques larmes



Dont le vieillard se sentit attendrir  
 Tant, qu'il me dit : Chevalier, de ton ame  
 Chasse le deuil qui te trouble si fort,  
 Il est remede à tout, hors à la mort ;  
 Je te promets Angélique pour femme,  
 Je te la donne, & mes Etats aussi ;  
 Car aussi bien, Lucine, ma cadette,  
 Pour un Amant a délogé d'ici,  
 Et ne vaut pas que mon cœur la regrette.

Ah! m'y voilà, dit Renaud, Dieu merci.  
 Je la connois, Lucine, elle est jolie,  
 Elle est tout près, en bonne compagnie.  
 Puis à son Hôte il conte au même instant  
 Tout ce qu'il fait d'elle & de son Amant.  
 Acheve enfin, ajoute-t'il, ton conte,  
 Car ta lumiere est bientôt à sa fin.  
 Bon, dit l'Hermite, ami, je n'en fais compte,  
 Mes Ruches sont dans mon petit jardin,  
 J'en ai beaucoup, & ma cire est fort belle,  
 Si celle-ci meurt, une autre est au bout,  
 C'est mon ouvrage, & dans l'hiver sur-tout

Pour m'amuser je fais de la chandelle.  
Cher Ferragus , tu me ferois damner ,  
Reprit Renaud , mets toi donc bien en tête  
Combien de temps , en lieu très-malhonnête ,  
Je t'ai tant vû tout autre train mener . . .  
Et je croirois qu'en cette solitude  
Tu passerois ton temps à niaiser !  
Non , mon ami , cesse de m'abuser ,  
On peut changer d'habit , non d'habitude.  
Du Tout-puissant la bonté me soutient ,  
Dit le Cagot ; en moi sa grace opere.

Mais , revenons au bon homme de pere  
Dont nous parlions. Sans doute , il te souvient  
Qu'il me promit la main de ma Maîtresse ;  
J'en ressentis si subite allégresse ,  
Que j'en pensai mourir dans le moment ;  
Et sur le champ il fait venir la belle  
Pour en résoudre ; à cet ordre charmant  
Tout parut prendre une face nouvelle ,  
L'air fut plus pur , le Ciel fut plus brillant.  
Quand j'eus enfin calmé mon ame émue ,

Je vis pourquoi ces objets à ma vûe  
S'étoient parés de plus grande beauté,  
J'étois auprès de ma divinité.  
Je ne la crus une simple mortelle,  
Et même encor ne puis la croire telle,  
Malgré le voile obscur & sans pitié  
Qui de ses traits me cachoit la moitié.  
Comme au matin vous voyez une Rose  
Qui s'entr'ouvrant reste encor demi close,  
Ou le Soleil d'un nuage caché,  
Tel fut l'objet dont j'étois si touché.  
Je découvris sa bouche gracieuse,  
Son cou d'ivoire, & son sein délicat,  
Ses yeux perçoient avec un vif éclat,  
Quoiqu'amortis par ses touchantes larmes.  
Tel du matin l'astre resplendissant,  
Pour quelques pleurs qu'en sa course il répand,  
N'en a pas moins de lumière & de charmes.  
Mais de quoi sert de peindre ici ses traits,  
Si comme moi tu connois ses attraits ?  
Bref, je perdis, en la voyant si belle,  
Le mouvement, & l'haleine, & la voix,

Comme l'on dit que devint autrefois,  
Près du Penée, une Nymphé cruelle,  
Qui méprisa le Dieu des beaux esprits,  
Et des bons Vers est aujourd'hui le prix.  
Elle découvre enfin son beau visage.  
Son front sembloit plus calme & plus ferein,  
De temps en temps quelque léger nuage  
Y reparoit, & s'efface soudain;  
Elle observoit mes yeux & mon langage.  
Mais tout-à-coup mes traits se rappelant,  
Le souvenir de sa funeste histoire,  
Revient s'offrir à sa triste mémoire  
Le Beau Médor; & Paris; & Roland;  
Et sur le champ, comme d'un dard percée,  
Nous la voyons tomber sans mouvement.  
Je la relève, & la tiens embrassée,  
Mais elle n'a ni poulx, ni sentiment.  
Le Médecin en vain de la Chimie  
Veut employer les secours agiffans,  
Rien ne la peut rappeler à la vie,  
Caustiques, sels, esprits sont impuiffants.  
Enfin, dit-il, nul espoir ne me reste,

J'ai de mon art épuisé les secrets.  
A ce discours s'élève un cri funeste  
Qui jusqu'au Ciel porte mille regrets.  
Figure-toi l'état où je dus être.  
Le Médecin fit bien de m'éviter ;  
Il étoit mort ; & par une fenêtre  
Je fus tenté de me précipiter  
De la hauteur de plus de cent coudées.  
Mais, cher ami, Dieu, qui toujours clément  
Me destinoit à vivre faiblement ,  
Me suggéra de meilleures idées.  
Pour fuir des lieux trop pleins de mes douleurs ,  
A mes dépens je frette une tartane ,  
Et près d'ici j'aborde encore en pleurs.  
Chez des Reclus j'exiai mes erreurs ,  
Là , j'abjurai la loi Mahométane ,  
J'en fus deux ans l'édification ,  
Je les quittai par inspiration ;  
Pour faire encor pénitence plus rude ,  
Je m'enfonçai dans cette solitude.

Bon , dit Renaud en riant comme un fou ,

Ton Angélique, impudente & coquette,  
D'un bon Amant avoit fû faire emplette ;  
Ce Médecin, ce fortuné bijou,  
En te trompant, la gardoit pour lui-même.  
Tu me ferois renier mon baptême,  
Dit Ferragus, mais j'ai fait un saint vœu  
De ne jamais me fâcher, point ni peu.  
C'est très-bien fait, ainsi frere, à ce compte  
Coups de bâton, soufflets, tout te convient.  
Lors, rougissant de colere & de honte,  
L'Hermite dit, mon bon Ange me tient ;  
Mais, si jamais je laisse faire au diable,  
J'aurai, mon frere, un regret véritable,  
Et je te prie avec affection  
De ne me point mettre en tentation.  
Tout m'est égal, dit Renaud qui veut rire,  
Je suis pourtant bien-aïse de te dire  
Que la beauté qui te rendit si chaud,  
T'a de tout temps haï comme un Crapaud.  
A-t'elle tort ? Cet air sinistre & rogue,  
Ce buste infect, ce visage de dogue,  
Ce nez camus, ces bras faits pour ramer,



Te semblent-ils bien propres à charmer ?  
Continuez, frere, je vous pardonne,  
Répond l'Hermite, en se disciplinant  
Avec tel bruit qu'on jureroit qu'il tonne.  
Jusqu'à demain, dit Renaud riconnant,  
Tu peux, ami, poursuivre cet office ;  
Mais que fais-tu de ce foible instrument ?  
Un nerf de bœuf avec plus de justice  
De tes péchés feroit le châtement.  
Si la douceur gaignoit un cœur féroce,  
Je l'eusse fait, repartit Ferragus  
En blémissant, mais le tien est atroce,  
Tu vas trop loin, frere, je n'y tiens plus.  
Renaud alors, une humble patience  
Du vrai Chrétien fait la marque & l'essence,  
Mais j'ai bien vû que tu n'es qu'un Cafard,  
Hermite faux, & damné Papelard.  
Lui, sans rien dire, avec sa discipline,  
Sur le visage apostrophe Renaud.  
Le Paladin, à l'attaque affassine,  
D'un bras vengeur livre un soudain assaut,  
L'autre repart. Tous deux s'entrefaisissent,

Cruellement tous deux s'entremeurtrissent,  
L'un menaçant, blasphémant, outrageant ;  
L'autre muet, & toujours fustigeant.  
Chacun veut vaincre, & la noise redouble ;  
Mais tout-à-coup à la porte on entend  
Foule de gens criant & tempêtant ;  
Des Combattans lors la tête se trouble.  
L'Anacorette, en répondant *Ave*,  
A l'ennemi porte nouvelle atteinte.  
Ouvrez, dit-on, n'ayez aucune crainte ;  
Attens, dit-il, je n'ai pas achevé.  
Du Chevalier pourtant il se sépare,  
Et tout fâché se saisit d'une barre,  
Par un guichet lorgne les survenants,  
Pose sa tringle, & l'assure en dedans.  
Je n'ouvre point à gens de votre sorte,  
Leur cria-t'il ; vos armes me font peur.  
Homme de bien, si tu n'ouvres ta porte,  
Dirent alors les autres en fureur,  
Tu la verras dans le moment abattre.  
Puisqu'on ne peut en paix ici se battre,  
Dit lors Renaud, la porte s'ouvrira ;

Fais les entrer , frere , il leur en cuira.  
L'Hermite ouvrit , & dans l'instant entrèrent  
Quatre Guerriers vaillants , forts & nerveux.  
Je vais conter comme ils se rencontrèrent ,  
Par un détour nous y reviendrons mieux.

Il est deux maux ; ( l'amour est un des deux ,  
De l'autre \* ici le nom pourroit déplaire.)  
Aux jeunes gens leur effet salutaire  
Purge l'humeur , & les rend vigoureux.  
Chez les Vieillards le cas n'est pas semblable ;  
Car , au trépas l'un les conduit tout droit ,  
L'autre les mene à folie incurable ,  
En les raillant chacun les montre au doigt.  
Quand nous avons atteint un certain âge  
Que je ne veux ici déterminer ,  
Avec l'Amour cessons de badiner ;  
Et quel que soit alors notre partage ,  
Tenons nous-y ; car enfin la beauté  
Comme le tems , a des aîles rapides,

---

\* La petite V.

Et l'on ne voit que la neige & les rides,  
Où cheveux blonds & roses ont été.  
Or la nature, au sexe libérale,  
Enveloppa son cœur de cent replis,  
Et nul ne peut en percer le dédale,  
Presque toujours les plus fins y sont pris.  
Jamais Vieillard ne doit se mettre en tête  
Que pour lui brûle une jeune beauté,  
Quand elle même auroit la fausseté  
De lui jurer qu'il a fait sa conquête;  
Le tendre amour veut de l'égalité;  
Le bon Roland en fit l'expérience.  
Il fut réduit à tel point de démence,  
Que pareil fou jamais ne se trouva.  
Il fit cent maux en Espagne, en Provence,  
A Gibraltar enfin il arriva.  
Il s'y dépouille, & se jette à la nage,  
Et de l'Afrique il gagne le rivage,  
Où, sans les soins de nos chers Paladins,  
Il eut fini ses malheureux destins.

Je vous ai dit qu'avec douleur extrême

Le bon Roi Charle apprit son triste état ,  
Et que quittant le soin de son Etat ,  
Il le vouloit aller chercher lui-même ;  
Mais ses Barons empêchent son départ ,  
Et plusieurs d'eux lui donnent l'assurance ,  
Ou sage , ou fou , de l'amener en France.  
Or , Richardet & le prudent Alard  
S'étant unis avec le Duc Astolfe ,  
( Comme déjà je l'ai dit autre part , )  
Avoient poussé jusques à Gibraltar ,  
Et par bonheur navigeoient dans le Golfe.  
Au sein des flots ils trouvent un Nageur  
Qui du Détroit tente la traversée ;  
Par le Salpêtre une balle chassée  
Fendrait les airs avec moins de roideur ;  
On le connoît , on le fuit , on arrive.  
Roland sans force étendu sur la rive ,  
Facilement fut saisi , garotté ,  
Et près d'un bois dans un antre porté.  
Là , de son front on fait ouvrir la veine  
Pour préparer le succès souhaité  
D'une recette importune & mal saine.

Les trois Guerriers pleins de compassion  
De pain & d'eau nourrissoient leur malade,  
Et lui donnoient, avec affection,  
Quatorze fois par jour la bastonnade.  
On trouvera ce remede cruel ;  
Sans lui, Roland courroit les champs encore.  
Contre ce mal, c'est l'unique ellébore,  
Pain sec, eau claire, & bâton éternel.  
D'autres ont dit que des cervelles folles  
Le sens commun s'enferme dans des fioles,  
Et qu'à la Lune on les garde avec soin,  
Qu'Astolfe y fut ; il eut eu bon besoin  
De rapporter avec l'autre la fienne ;  
Mais ce vieux conte est à dormir debout,  
Du *recipé* susdit qu'il vous souviennne ;  
Jeûne & bâton, vous dis-je, & voilà tout.  
Roland enfin étant devenu sage,  
D'un air surpris tous trois les envisage,  
Les reconnoît ; où suis-je ? qu'est ceci ?  
Comment, dit-il, nous trouvons-nous ici ?  
Mais quand il fût avec combien de peines  
Les Paladins le cherchoient en tous lieux,



Il détesta de trop indignes chaînes ,  
Et sa foiblesse , & la dame aux beaux yeux.  
Comme ils causoient sur cette cure heureuse ,  
A nos Héros arrive un Messager ,  
Qui de Paris leur apprend le danger ,  
Et du bon Roi l'extrémité fâcheuse.

Sur son récit les braves Paladins  
Partent sur l'heure , accablés de chagrins ,  
Pour s'opposer aux Sarrafins perfides ;  
Mais connoissant assez mal les chemins ,  
Et ne trouvant ni Pilotes , ni Guides ,  
A l'aventure , en différens sentiers  
Ils vont errant pendant deux jours entiers ;  
Puis un matin rencontrent une belle  
Au bord d'un bois , & son Amant près d'elle.  
C'étoient Lucine & Lindor son mari.  
Vous concevez qu'ils cherchoient l'Isle Heureuse  
Pour vivre en paix dans ce séjour chéri ;  
Mais on jugeoit , à leur mine joyeuse ,  
Qu'ils rencontroient souvent l'Isle amoureuse  
Qui leur offroit un favorable abri.

Les Chevaliers, réjouis à sa vûe,  
Vont au-devant ; chacun d'eux la salue ;  
Elle, honteuse un peu de sa gaité,  
Rend le salut avec civilité.  
Avec respect on demande à la belle  
Si de Renaud elle a quelque nouvelle ;  
Elle répond qu'à sa seule valeur  
Elle doit tout, sa vie & son bonheur ;  
Elle raconte, avec beaucoup de graces,  
Combien de fois son bras la garantit,  
Et du Guerrier leur enseigne les traces.  
Lucine enfin acheve son récit ;  
Puis elle-même elle veut les conduire  
Vers le chemin que le Chevalier prit  
Quand de la Grotte il partit sans rien dire,  
En les priant, quand ils l'auroient trouvé,  
De l'assurer qu'elle fait pour sa gloire  
Des vœux ardents, & que dans sa mémoire  
Son nom fera chèrement conservé.  
Lors en dessous Roland qui la regarde,  
Dit à Richard : Mon ami ! que d'attraits ?  
Allons nous-en, je suis guéri de frais,

Et

Et mon bon sens de nouveau se hafarde.  
Le Duc Anglais qui l'avoit écouté,  
Vas ton chemin , dit-il ; avec Lucine  
Arrange toi ; je vais de mon côté  
Te préparer toujours la médecine.  
A ce discours , les oreilles baissant ,  
Roland s'en va ; le reste en fait autant.

Dans un lieu frais on trouve une Abbaye  
De Moines Noirs , dits de Saint Jérémie.  
Le Chevalier les voit s'alimenter  
D'herbes sans sel , de verjus , de racine.  
Lors il s'écrie , Astolfe , la houffine ?  
Voici des foux à médicamenter.  
Alors se lève un Pere à barbe grise ,  
D'un maintien doux , & plein de dignité.  
Seigneurs , dit-il , avec légéreté  
Ne jugez pas notre sainte entreprise.  
Pour vérités on prend souvent l'erreur  
Quand on se livre à l'aveugle censure.  
Ce corps mortel passe comme une fleur ;  
Mais l'ame étant d'immortelle nature ,

Pour qu'elle rentre au sein du Créateur,  
Il est besoin de la conserver pure,  
Ou pour le moins d'en purger la souillure ;  
Et vous feriez certes un choix meilleur  
Prenant la haire & quittant cette armure.  
C'est bientôt dit ; mais là-dessus, Docteur,  
Repart Roland, vous pourriez vous méprendre,  
Car la Foi sainte en France allons défendre,  
Où nous verrions tout le mâle attirail  
Bien circoncis, nos femmes au férail,  
Nos fils sans barbe, & nos Temples en cendre,  
( Dont Mahomet auroit grace à vous rendre )  
Si nous hantions votre béni bercail.  
A ces raisons il me faut condescendre,  
Reprit le Pere ; & comme vous, Seigneur,  
J'ai, sous le poids d'une dure cuirasse,  
Vû de mes jours passer un long espace.  
Je fus, hélas, le jouet tour à tour  
De la fortune ainsi que de l'amour.  
J'avois gagné le cœur de ma maîtresse,  
Et de mon Prince obtenu la faveur.  
Mes jours couloient dans une douce ivresse,

Sur cet écrit devoit faire serment  
D'aller au bois fatal, & d'être sage.  
Avec transport dans ce même moment,  
Le Paladin sur ce parchemin jure,  
Puis se rembarque avec empressement,  
Sans oublier le cheval ni l'armure.

Allons l'attendre en ce fatal séjour,  
Où l'on retient l'objet de son amour,  
Et qu'ont déjà gagné, par aventure,  
Les quatre Amants que connoissez très-bien.  
Etant partis du pays Nubien,  
Ils ont fait voile à celui de Despine;  
Mais parvenus dans ces lointains climats,  
Ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas;  
C'est la Forêt d'Origile, & Lirine.  
En arrivant à ce bois toujours vert,  
Les Chevaliers suivent de près leurs Belles,  
Qui, pour relâche à des chaleurs cruelles,  
Cherchent l'abri d'un lieu sombre & couvert.  
Mais dans les airs par des Zéphirs portées,  
A leurs yeux même elles sont enlevées.

Sur le sommet de ces arbres touffus,  
Voyant voler leurs Belles défolées,  
De ce prodige ils demeurent confus.

Sur un gazon la Princesse & la Fée  
Cédoient alors aux pavots de Morfée ;  
Mais deux objets si beaux, si précieux,  
Caufent toujours un réveil gracieux.  
Un doux accueil rassure les Princeses ;  
Mille baisers, mille tendres caresses,  
Les petits soins, les éloges flatteurs ;  
Ces riens charmants qui gagnent tous les cœurs  
Sont prodigués aux nouvelles hôteses.

Et cependant leurs Amants étonnés  
S'entretenoient avec un pied de nez.  
Que diras-tu du vol de nos Infantes ?  
En Paradis en auroit-on besoin ?  
Disoit Anglante ; elles sont fort tentantes,  
Dit Montauban ; quelqu'un en prendra soin ;  
De Jupiter on m'a dit mainte histoire ;  
Mais pour le coup je ne fais plus qu'en croire.



Lui dirent-ils , leur fais-tu donc la guerre ?  
Je badinois , dit-il , avec le Pere ,  
Après soupé , par récréation ;  
Rester oisif est mon aversion.  
Lors , apprenant que cette robe grise  
Couvre un Payen , & que c'est Ferragus ,  
Les Paladins font un cri de surprise ,  
Dont le Béat fut quelque peu confus.  
Astolfe alors dit : le Diable t'emporte ;  
Autant vaudroit d'Enfer murer la porte ,  
Si quelque jour tu vas en Paradis ,  
Il fera donc bien meublé de bandits !

Mais , laissons-les dans la loge bénite ,  
Et vers Paris avançons au plus vîte.

Un peuple entier s'y prépare au combat ,  
Car , au besoin , tout Français est soldat.  
Ganelon seul , rempli de perfidie ,  
Qui voudroit voir Charle captif ou mort ,  
Pour s'excuser de faire aucun effort  
Subitement feint une maladie ,

---

Et de Paris , menacé d'incendie ,  
Part fans demeure , & gagne ses Châteaux  
Accompagné de ses traîtres Vassaux.

Au pied des murs est déjà parvenue  
Des Etrangers la troupe dissolue ,  
Monstres d'Asie & d'Afrique & du Nord ,  
Qui du Roi Charle ont conspiré la mort ,  
Et de Paris la ruine absolue.  
Le peuple Caffre est haut comme des tours ;  
Chaque Soldat est armé de massue  
Telle que Pins sont de beaucoup plus courts.  
De ces Géants , au fort d'une bataille ,  
Facilement on évite les coups.  
Mais les Lapons sont les pires de tous.  
Une coudée est leur plus grande taille ,  
Mais bons fauteurs , gros , forts , velus & roux ,  
Les bras très-longs , les doigts faits en tenaille ,  
La bouche grande , & les yeux fort petits.  
Ils sont armés de cuir sur leurs habits ,  
D'un glaive court , & d'une courte lance ,  
Qu'ils vont fourrant aux chevaux dans la panse.

Mais ce qu'on doit encor plus redouter,  
C'est leur manége avec l'Infanterie ;  
Vous les voyez dans les jambes sauter,  
Là, s'acharnant avec grande furie,  
Ce qu'ils ont pris, on ne peut leur ôter ;  
Charle bientôt fut sans Cavalerie,  
Et ses Piétons mutilés, bistournés,  
Sont tristement dans la Ville amenés.  
Figurez-vous la plainte lamentable  
Que firent lors les femmes de Paris  
En cet état revoyant leurs maris.  
De vrai, le cas étoit épouvantable.  
D'un tour de bras, un Pigmée ignoré  
A deux époux portoit la même atteinte,  
Et des Français la race étoit éteinte  
Si ce désordre eut plus long-tems duré.

Déjà du jour la brillante carriere  
Embellissant le Ciel de ses couleurs,  
Et de rosée enrichissant la terre,  
Fait de son sein éclore mille fleurs ;  
De l'Orient elle ouvre la barriere,

De l'horifon elle chaffe la nuit ;  
Tout fe ranime , & fa douce lumiere  
Trace la route au Soleil qui la fuit.  
Des cris perçants glacent les cœurs de crainte ,  
Et tiennent lieu de trompette & tambour.  
Les Sarrafins déjà ferment l'enceinte ,  
Et de leur foule obfcureiffent le jour.  
Sans s'étonner de ces Géants féroces ,  
Les Paladins leur lancent des traits sûrs ;  
On voit foudain ces horribles Coloffes  
Avec fracas tomber du haut des murs.  
Ils méprifoient d'abord cette défenfe ,  
Et cependant malgré leur taille immense ,  
Pour s'élever fur le rempart d'un faut ,  
Il fe trouva qu'il étoit un peu haut.  
Ils ont recours alors à l'artifice.  
Il eft prefcrit , pour monter à l'affaut ,  
Que fur un Caffre un autre s'établiffe ;  
Que trois & quatre ainfi feroient greffés ,  
En fuiffent-ils l'un par l'autre étouffés.  
Comme l'on voit de la branche d'un Saule  
Le Villageois fe faire un long cueilloir ,

Et d'une gaule allonger une gaule  
Tant qu'elle atteigne au fruit qu'il veut avoir,  
Ainsi le Caffre, en se prêtant l'épaule,  
Peut des maisons s'élever jusqu'au toit.  
L'un se baissant, de l'autre est la monture,  
Puis le premier se relève tout droit ;  
Le mur étant plus haut en cet endroit,  
Un tiers s'y guinde en la même posture,  
De la Massue en cercle s'escrimant,  
Et d'un seul coup cent Chrétiens assommant ;  
D'une enjambée il est sur la muraille,  
Regarde aux champs, & sourit & se raille.  
Maugis alors, que ses enchantemens  
Rendent plus fort, fait d'un bras robuste  
Un grand rocher, brise les ossements  
Du gros Payen, tant il le lance juste.  
Le monstre tombe entraînant ses voisins.  
A ce spectacle on voit les Sarrafins,  
Dans la fureur qui soudain les transporte,  
Courir en foule assaillir une porte.  
Les Citadins jettent du haut des murs  
Pierres & traits, chevrons & poix bouillante,

Mais ces brutaux font féroces & durs,  
Ne connoissant la mort ni l'épouvante.  
Poteaux épais cèdent à leur vigueur,  
Barres, verroux sont brisés comme verre,  
Rien ne résiste, & la porte est à terre.  
Lors les François qui craignoient ce malheur,  
Et dont l'adresse égaloit le courage,  
Tirent parti des succès du Vainqueur.  
Un fossé large, affreux champ de carnage,  
Avoit été pendant la nuit ouvert,  
Et de roseaux & gazons recouvert.  
Les Sarrasins, aveuglés par leur rage,  
S'entre-poussant, marchent sur ce feuillage;  
Quand sous leurs pieds la terre qui se fond,  
Tombe avec eux dans ce gouffre profond;  
Tout y périt sous le couteau barbare.  
Et cependant le Ciel perd sa clarté;  
Mais Charle veille, & dans l'obscurité  
Avec ardeur la porte se répare,  
Avant le jour tout est en sûreté.

Mais de l'Egypte il vient une autre armée,



Elle a pour Chef la fille du Soudan,  
Qui méprisant la jupe & le ruban,  
Paroît de Casque & de Cuirasse armée.  
Despine aussi, travestie en Guerrier,  
N'a d'autre espoir que de venger son frere;  
Dans tout son air, dans son regard altier  
On voit briller les feux de sa colere.  
Ces deux beautés ne m'inquiètent guere,  
Je doute encor, malgré cet air hautain,  
Que tout ce fer couvre des cœurs d'airain.

Rapprochons-nous de la loge béate.  
Le bon Roland s'épanouit la rate  
De voir le Frere à la barbe de crin;  
Ses Compagnons sont malades de rire,  
Et chacun d'eux exerce sa fatyre.  
Mais Ferragus contrit & pénitent,  
Baisse les yeux & n'est pas fort content.  
Ainsi qu'on voit aboyer dans la rue  
Quelques roquets contre un puissant mâtin  
Qui les méprise & poursuit son chemin,  
L'Hermite aussi jamais ne se remue

Pour leurs propos ; plus ferme & plus constant  
Qu'un lièvre au gîte , au fort du plus grand vent.  
Il les écoute , assis sur sa banquette ,  
Les bras croisés & la bouche muette.  
Quand tout fut dit , d'un ton discret & doux ,  
Freres , dit-il , à quel jeu jouons-nous ?  
Seriez-vous bien vrais enfans de l'Eglise ?  
Qui veux-tu donc , Frere , que nous foyons ?  
Certes , reprend le Pere à robe grise ,  
Je vous prenois pour de mauvais bouffons ,  
Non pour soutiens de cette loi paisible  
Dont charité fait la marque infallible.  
Aucun n'a droit d'insulter au pécheur ,  
Le repentir peut laver sa souillure ,  
Et le papier , symbole de candeur ,  
Provient souvent d'une matiere impure ;  
De durs travaux lui rendent sa blancheur.  
Tel , de ses sens mortifiant l'ardeur ,  
Le Pénitent reprend un nouvel être ,  
Il devient pur : & tel suis-je peut-être.  
Ami , cessons , dit Roland , ce propos ,  
Et bénissons hautement ton bon Ange ,

C'est bagatelle ; & pour être inquiet ,  
Je connois trop le bon goût de Despine.

En s'occupant de ces raisonnements ,  
De tous côtés il promenoit sa vûe.  
Il voit sortir de la forêt rouffue  
Un Enchanteur en longs habillements ;  
Qui doucement l'appelle , & le salue ;  
Le Ciel , dit-il , remplisse tes souhaits !  
A cette voix Richard court , & s'empresse  
En approchant , quelle est son allégresse ,  
Quand de Maugis il reconnoît les traits !  
A mon secours , c'est le Ciel qui t'envoie ;  
Ami , dit-il , que tu viens à propos !  
Calme les maux dont tu me vois la proie ,  
Rends à mon cœur Despine & le repos.  
L'adversité fait briller le courage ,  
Répond Maugis au Héros palpitant ;  
Vois ton malheur d'un œil ferme & constant ;  
Cher Richardet ; ta Despine est volage ;  
C'est encor peu ; tu ferois trop heureux

Qu'elle n'eût point à rougir de ses feux ;  
Et de l'objet pour qui son cœur te quitte ,  
Qu'elle eut du moins pû vanter le mérite.  
Ami, son choix à jamais détesté  
Est plus honteux que sa légèreté ,  
Il est frivole , affreux , absurde , infâme ;  
Tu vas frémir de sa fragilité ,  
Elle aime un monstre , en un mot , une femme.  
Bon ! une femme ! ai je bien entendu !  
Dit Richardet ; je croyois tout perdu !  
Mon cher Sorcier , que le diable t'emporte ;  
Pourquoi , pour rien , m'allarmer de la sorte ?  
Des accidents que j'ai pû redouter  
C'est-là le moindre , à ne me point flatter.  
Ce feu follet qui te paroît étrange  
Ne peut durer ; elle perdrait au change ;  
Et nous avons , sans beaucoup de travail ,  
Dequoi braver ce vain épouvantail.  
Mais faisons grace à ma tendre Princesse.  
Je donnois , moi , tantôt dans un Serrail ,  
Sans mon cheval , vrai miroir de sagesse ,

Sont deux donjons taillés dans le rocher  
Tels que jadis ceux de Seste & d'Abide,  
Qui défendoient aux Vaisseaux d'approcher.  
Mais ces deux-ci sont construits pour pêcher.  
Entre ces tours quand vous faites voyage,  
Deux scélérats, Géants de leur métier,  
Freres de plus, vous jettent au passage  
Un grand filet tissu de pur acier,  
Deux mille marcs pesans & davantage.  
Pour rendre vains la force & le courage,  
Si par hasard on échappe au filet,  
Les deux Géants rufés, à votre approche,  
Sans se montrer, font tomber mainte roche,  
Qui de son poids vous écrase tout net.  
Par tant d'engins la mort est presque sûre.  
Roland repart, point de mauvais augure,  
Je brûle d'être au haut de ce rocher,  
Et je veux voir qui viendra m'y pêcher.  
On part enfin disant les Patenotres,  
Le Pénitent marche devant les autres  
Qui ne cessoient de s'en émerveiller,

Ne sachant plus s'ils devoient en railler.  
Sur le midi, de la double rocaille  
On voit le faîte, ensuite le détroit.  
Les Paladins font halte en cet endroit  
Pour consulter sur l'ordre de bataille.  
Pour la vigueur, Roland est sans Rivaux.  
Renaud après emporte la balance ;  
Puis Ferragus, qui n'a bâton ni lance ;  
Les trois derniers font entre eux fort égaux.  
Je tenterai, dit Roland, le passage ;  
Si les Géants ont sur moi l'avantage,  
Renaud alors viendra me secourir,  
Car, comme on fait, je ne puis y mourir.  
Nos trois amis nous suivront par derriere,  
Et le Pater, marmotant sa Priere,  
Implorera le céleste secours.  
Roland à peine est entre les deux Tours,  
Voici tomber la machine effroyable  
Qui l'enveloppe, & de son poids l'accable.  
Comme l'on voit, dans de perfides rêts,  
Donner souvent la Perdrix imprudente,

Pour



Pour fuir le chien qui la pille & tourmente  
Lorsque son maître a tendu ses filets,  
Elle voltige, elle cherche un passage,  
Et se débat pour rompre son lien,  
Mais ses efforts ne lui servent de rien,  
Plus elle tire, & plus elle s'engage;  
Ainsi voit-on le Guerrier imprudent  
Agir des pieds, des mains & de la dent,  
Plus il s'efforce, & plus il s'embarrasse.  
Renaud accourt en brave Chevalier;  
De sa \* *Fusberte* il frappe en vain l'acier,  
La maille en est trop dure & trop tenace.  
Pendant qu'il fait mille impuissants efforts  
Pour délivrer son cousin d'esclavage,  
Autre filet lui tombe sur le corps.  
Tous deux sont pris comme dans une cage.  
On les enleve impuissants, interdits,  
Et dans les tours aussi-tôt introduits,  
Ils sont plongés dans des fosses profondes,  
Séjour affreux de reptiles immondes.

---

\* Epée de Renaud.

Richard alors s'avance ; Alard le suit ;  
Mais Ferragus , que le remords poursuit ,  
Pleure , soupire , & battant sa poitrine ,  
A ses péchés impute leur ruine.

Voici dans l'air un nouveau sifflement ;  
Sur les Guerriers fond encor l'instrument.

Astolfe accourt en cervelle éventée ,  
Et se saisit de sa lance enchantée.

Il possédoit cette lance d'or fin

Qu'a tant vanté l'Arioste divin.

Elle abat tout ; il n'est acier , ni marbre ,  
Enchantement , Chevalier , rocher , arbre ,

Qui sur le champ ne cède à son effort ,

Ce qu'elle touche est renversé d'abord.

Le Paladin frappe , & si bien travaille

Que le filet tombe maille par maille.

Les Chevaliers sont mis en liberté.

A ce spectacle un des Géants s'écrie ,

Et de la Tour accourt avec furie ;

Le Paladin le frappe ; en un clin d'œil

Le scélérat tombe avec son orgueil.

L'autre , voyant son frere en cette transe ,

Tu vas la voir , dit Maugis à l'instant ;  
Je conduirai cette grande aventure.  
Il prend d'un Nain les traits & la figure ,  
Et de la terre , à son ordre puissant ,  
Sort un bidet qui lui sert de monture.

En s'avançant dans la forêt obscure ,  
Survient contre eux un Géant mal-adroit ,  
( Tous sur ce point sont assez uniformes )  
Qui pour toute arme a des pierres énormes ;  
Il en lance une , & ne vise pas droit.  
Vers un endroit dont le nom scandalise ,  
Et chez Géants donne beaucoup de prise ,  
( Et celui-ci de plus étoit Lorrain )  
Le bon cheval détache un coup mal sain.  
Cette ruade entre eux finit la guerre.  
Se plaignant fort du coup prémédité  
Qui donne atteinte à sa postérité ,  
Le Mécréant couvre un arpent de terre.  
Nos Paladins après l'avoir quitté  
Voyent errer dans des routes charmantes

Groupes divers de femelles fringantes.  
Rappelle ici toute ta fermeté,  
Mon cher cousin, dit le Nain à leur vûe ;  
Tout ce cortége annonce la beauté  
Dont j'ai pour toi redouté l'entrevûe.  
Songe sur-tout à tenir pour suspects  
Tous les propos emmiellés de Despine  
Qui te feroit hacher pour sa Lirine  
Par un abus renouvelé des Grecs.  
Dans ce moment les deux gentes pucelles  
Sortent gaiment du bocage prochain  
Chantant, sautant, se tenant par la main,  
Se carressant comme deux Tourterelles.

La Fée à peine a vû le Paladin,  
Qu'elle pâlit ; ce cheval & ses armes  
Pour son amour lui donnent des allarmes,  
Et sur son front se peint un noir chagrin.  
Viens dans mes bras, dit-elle, ma Colombe,  
( Bas à Despine en la tirant à part )  
Vois ce Guerrier ; c'est le cruel Richard,

Il les ramene à la clarté du jour.  
Ami Lecteur, vous concevrez sans doute  
Quel doux plaisir on eut à se revoir,  
Et quelle joye on sentit à favoir  
Les deux Payens dans la Chrétienne route.  
On résolut de partir sans retard,  
Et de descendre avant qu'il fût plus tard.  
Les Convertis prennent chacun sa Gaule,  
Et leurs filets qu'ils portent sur l'épaule,  
Dans le chemin on trouve un clair ruisseau,  
Là, Ferragus tous les deux les baptise.  
Point ne voulut les nommer de nouveau,  
Tant de leurs noms la rencontre est précise,  
L'un, de Fracasse avoit le sobriquet,  
L'autre, celui de Tempête. En effet,  
Rien n'étoit mieux, & c'étoit chose claire  
Qu'en les changeant on n'eut sù si bien faire.  
En cheminant & par monts & par vaux,  
Un grand fracas d'hommes & de chevaux  
Se fait entendre, & près d'une onde pure  
On apperçoit sur un lit de verdure

Une beauté qui semble s'affliger ,  
Quoique l'on voye en foule voltiger  
Nymphes près d'elle à danser occupées ,  
Et qu'on croiroit Driades ou Napées.  
De la connoître Astolfe curieux ,  
S'approche d'elle , & dit : belle inconnue ,  
Quel noir chagrin obscurcit vos beaux yeux ?  
La Dame alors vers lui tourne la vûe ,  
Et lui répond avec civilité ;  
A la douleur trop juste qui m'obsède  
Vous ne pouvez apporter du remède ,  
Passez , Seigneur , sans curiosité ,  
Mais passez vîte ; & sur-tout à ma garde  
Dérobez-vous pour fuir votre malheur.  
Astolfe alors prend un luth , la regarde ,  
Il danse , il chante , il rit de tout son cœur.  
Un Sarrafin l'attaque avec fureur ;  
A ce grand bruit , en bataille rangée  
Voici venir plus de mille Soldats.  
Roland se tient auprès de l'affligée  
Mettant par fois quelque Payen à bas.



De son côté Renaud contre eux ferraille ,  
Donnant tels coups & d'estoc & de taille ,  
Que si l'on veut en croire Garbolin ,  
En deux moitiés il fend un Sarrafin.  
Les deux Géants terminent la bataille ;  
De son filet chacun si bien travaille ,  
Que rien n'échappe aux lacs insidieux.  
Les Paladins vers la Dame aux beaux yeux  
Viennent alors ; sa douleur est moins grande ,  
Mais elle est triste encor , & leur demande  
De la laisser dans ces sauvages lieux.  
Qui nous ? Laisser une beauté si tendre  
A la merci des Lions & des Loups ?  
Lui dirent-ils ; non , venez avec nous ,  
Prenez courage , & daignez nous apprendre  
De vos malheurs le motif inhumain.  
Mais d'un mouchoir qu'elle avoit à la main ,  
Elle essuyoit ses yeux remplis de charmes.  
Que feroient-ils quand son front est ferein ,  
S'ils sont brûlants à travers mille larmes !

En attendant que ce divin objet  
De ses chagrins raconte le sujet,  
Reposons-nous, & reprenons haleine ;  
Ma voix s'enroue, & l'on m'entend à peine.

*Fin du second Chant.*





R I C H A R D E T.

P O È M E.

---

C H A N T T R O I S I E M E.

---

S E X E charmant, que l'Univers adore,  
 Que j'encensai tant de fois à genoux \* ;  
 Je jouirai d'un bonheur assez doux  
 Si par mes vers je puis vous plaire encore.  
 Quel autre prix pourrois-je souhaiter ?  
 Votre suffrage a seul de quoi flatter.

---

\* Maniere très-respectueuse de rendre aux Dames ce qui leur est dû.

De nos succès arbitres souveraines,  
Sur les talents vous prononcez en Reines.  
N'enviez point à l'homme ambitieux  
Cet attribut ingrat, laborieux,  
De consacrer son esprit à l'étude ;  
En vous privant de ce frivole attrait,  
Il est puni du larcin qu'il vous fait ;  
Et pour tout fruit du travail le plus rude  
Il ne remporte enfin qu'incertitude.  
Anges mortels, savants à moins de frais  
Vous nous jugez, & ne doutez jamais ;  
Et pour braver ce qu'on vous fit d'injure  
En s'opposant à vos heureux progrès,  
Vos jugements sont ceux de la nature.  
D'un vain savoir l'homme fait trop de bruit ;  
Il n'en est point que votre goût n'éclaire,  
Et près de vous le plus sage s'instruit.  
C'est en régnant, c'est en daignant lui plaire  
Que d'un coup d'œil décidant sa valeur,  
De chaque objet vous enlevez la fleur.  
La vérité pour vos yeux semble faite,  
Et votre espèce, avec tant de beauté,

L'emporte encor par la solidité ,  
Plus que la nôtre elle est sage & parfaite ;  
Par un seul trait la preuve en est complete.  
D'un fier pouvoir faussement revêtus ,  
Sexe trop doux , trop tendre , trop aimable ,  
Nous vous osons imposer des vertus  
Dont notre cœur ne fut jamais capable.  
Mon témoignage , hélas , n'est plus suspect.  
Daignez jouir d'un éloge sincere  
Qu'aux feux d'amour vous ne devez plus guere ;  
S'ils sont suivis d'estime & de respect  
Qu'avec raison votre gloire m'est chere !  
Je fus aimer à la fleur de mes ans ,  
Non , comme on aime en ce siècle perfide  
Où les amours , sans cesse calculants ,  
Ont le plaisir ou l'intérêt pour guide.  
Je fus aimer , il m'en souvient encor !  
Comme on aima jadis dans l'âge d'or.  
D'un feu si pur , si noble , si fidèle ,  
Dans les champs seuls est resté le modèle.  
Heureux nos bois , séjour de la candeur !  
La vérité jamais ne s'y déguise ,

La bouche y dit ce qu'inspire le cœur,  
Et l'intérêt jamais ne les divise.  
La bonne foi, plus ferme que contrats,  
Fait que chacun s'y conserve équitable,  
Et la parole opere un effet stable  
Que parchemins ne garantiroient pas.  
Mais, ce qui plus mérite de louange,  
C'est d'y trouver en amour loyauté.  
Plutôt verriez le Soleil sans clarté,  
Qu'Amant volage, ou Bergere qui change ;  
Et du moment que d'un mutuel feu  
Ils se sont fait l'un à l'autre l'aveu,  
Jusqu'au tombeau leur tendre union dure  
Sans que jamais aucun d'eux se parjure.  
Mais nos Hameaux, à ce que je puis voir,  
N'ont pas eu seuls une faveur si belle,  
La Perse aussi vante sa Tourterelle,  
Comme à l'instant je vous ferai savoir  
Si j'ai la force, & vous la patience.

La triste Dame arrête de son mieux  
Le cours des pleurs qui coulent de ses yeux,



Du plus puissant je devins le partage.  
 Bientôt après, ce prétendu Seigneur  
 Me destina pour un nouvel usage ;  
 Il se plaisoit sur-tout au jardinage,  
 D'une muraille il m'accorda l'honneur.  
 Le changement plut à son successeur ;  
 Sur mon terrain il bâtit un Village,  
 Puis me vendit. Un autre possesseur  
 Fit renverser jusqu'au moindre édifice,  
 Creusa mon sein, & le fit remplir d'eau.  
 Depuis, d'un sort & d'un maître nouveau,  
 En divers temps j'essuyai le caprice ;  
 Pour vous tracer cette fatalité,  
 Je fus le prix du sang, de l'avarice,  
 De l'infamie, ou de l'iniquité.  
 Conquis, troqué contre un métal stérile,  
 Forêt, jardin, pré, maison, étang, Ville,  
 De main en main toujours défiguré,  
 Chacun, suivant son génie indocile,  
 Me retournant, m'arrangeant à son gré ;  
 Vous me voyez. Je suis champ labouré.  
 Ils exerçoient un pouvoir inutile ;

Ils font passés , & je suis demeuré.  
Or , dites-moi , si vous pouvez connoître  
Quel fut d'eux tous mon véritable maître ;  
Car je m'y perds du soir au lendemain.  
Nul ne l'étoit. Tous s'imaginoient l'être ,  
Et chacun d'eux a fait un songe vain.  
N'en doutons point ; malgré l'erreur commune ,  
Je n'eus jamais de despote certain ,  
Et n'ai subi le pouvoir souverain  
Que du Destin , du Temps , de la Fortune.

Si notre vie est un tissu d'erreurs ;  
Si ce champ seul a causé tant de songes ,  
Combien notre or , nos titres , nos grandeurs ,  
( Biens passagers , ou frivoles mensonges , )  
Combien nos maux , nos soucis , nos malheurs ,  
Nous pourroient-ils déceler de rêveurs ?  
Nous rêvons donc ; la chose est avérée ;  
Ou , pour parler plus positivement ,  
Tout le passé , le fut-il d'un moment ;  
Tout l'avenir , que notre ame altérée  
Dans le lointain contemple avidement ;

Leur cœur s'échauffe , il brûle , il se consume ,  
Qu'ils n'en ont pas seulement le soupçon.

Un certain jour , ( hélas ! de ma pensée  
Ce jour heureux ne sortira jamais ! )  
Par la chaleur abattue , oppressée ,  
Je reposois sous un ombrage frais.  
Je vois venir mon Amant plein de flammes ,  
A mes genoux il se jette interdit ;  
Nous nous taisions ; mais nos yeux & nos ames  
En disoient plus que nous n'en eussions dit !  
Il prend ma main de la fienne tremblante ,  
Soupire , & dit , ah ! je suis votre Amant.  
Mon front alors de rougeur s'enflammant ,  
Je lui répons , moi , je suis votre amante ;  
Mais sans jurer que ferez mon époux  
De mon amour n'espérez aucun gage ,  
J'appelle ici le Ciel en témoignage  
Que le trépas pour moi seroit plus doux.  
Tangile alors fait des sermens horribles  
De m'épouser ; atteste tous les Dieux ,  
Ceux de la Mer , de la Terre & des Cieux ,

Et de l'Enfer les puissances terribles,  
Et si jamais il ose parjurer,  
Que Jupiter à l'instant le foudroye.  
Pendant qu'il jure, une ineffable joie  
Me fait pâmer, & lui, semble expirer !

Le lendemain, sans tarder davantage,  
A mes parents il demande ma main ;  
Mais en faveur d'un autre Souverain  
Mon pere avoit conclu mon mariage.  
Rien ne fléchit ce pere trop cruel !  
Mon jeune Amant, accablé de tristesse  
A cette injuste & fatale promesse  
Oppose en vain notre amour mutuel,  
D'un dur refus sa démarche est suivie.  
Point ne dirai quels furent nos chagrins,  
Bref, il fallut, pour lui sauver la vie,  
A mon Amant confier mes destins.  
On s'aperçut sans doute de ma fuite ;  
A l'heure même on nous suit vivement.  
Gagne le Port, fuis, me dit mon Amant,  
Cours au Vaisseau, je vais avec ma fuite,

De

De ces Soldats arrêter la poursuite,  
Et sur tes pas je revole à l'instant.

J'arrive au bord de l'humide élément ;  
A la clarté des brillantes Etoiles,  
D'un Bâtiment je découvre les voiles,  
On m'attendoit ; j'aborde avec frayeur,  
Puis au secours de mon cher défenseur  
Je fais soudain marcher tout l'équipage.  
Avec ardeur on gagne le rivage,  
Le choc redouble, & son terrible bruit  
Est plus affreux dans l'horreur de la nuit !  
Je prête à tout une oreille attentive,  
De moins de cris la Plaine retentit,  
Je m'enhardis, & descens sur la rive.  
En approchant, quels furent mes transports !  
A nos Guerriers le sort étoit funeste,  
Et les Vainqueurs emmenant tout le reste,  
Sur le terrain ne laissoient que des morts !  
J'appelle alors à haute voix, Tangilé !  
Et dans le sang je cherche toute en pleurs,  
Je crains de prendre une peine inutile,

De le trouver j'ai les mêmes frayeurs !  
Malgré l'horreur , le désespoir m'entraîne,  
Et j'ose enfin des cadavres tirer !  
Mais, je le vois ! je l'entens soupirer !  
D'une voix foible il nomme Philomene !  
A cette voix j'accours en frémissant ;  
A son côté je tombe en l'embrassant !  
Tournant vers moi sa paupiere mourante,  
Que deviens tu, me dit-il, chere Amante !  
Un juste espoir vient ranimer mon cœur,  
Lui dis-je alors , puisque tu vis encore ;  
Et je retrouve en effet ma vigueur.  
Pour secourir un Epoux que j'adore.  
Je le relève & l'entraîne au Vaisseau,  
Tout redoubloit ma force & mon courage.  
Je vais à terre , & le long du rivage  
D'un Baume sûr je cueille un gros faisceau,  
J'en fais couler la liqueur dans sa playe ,  
Je le ranime , & sans que rien m'effraye ;  
Le cable enfin est coupé de ma main ,  
Et loin du Port nous nous voyons soudain.



Nous rencontrons au lever de l'Aurore  
 Le Roi d'Alger, qu'on appelle Pinore,  
 Qui pour calmer quelques ennuis secrets,  
 Sur un Vaisseau prenoit alors le frais;  
 Dans ses Etats il nous offre un asyle.  
 Pour abréger un détail inutile,  
 Il est bientôt épris de mes attraits;  
 Sa sœur Lucrine aime déjà Tangile.  
 Le lendemain, entouré de sa Cour,  
 Le Roi vient voir comment va sa blessure,  
 Et veut savoir quelle est notre aventure.  
 Tangile alors lui dit sans nul détour  
 Quel est son pere, & quelle est sa Patrie,  
 Et quelle étroite & douce sympathie  
 Nous fait brûler d'un mutuel amour.  
 A son récit le Roi paroît de glace,  
 Puis dans ses yeux sa colere se peint,  
 Et de sa sœur je vois pâlir le teint,  
 Et sans parler tous deux quittent la place.  
 De cet accueil mon Amant abattu,  
 Que ferons-nous, me dit-il, rendre amie ?  
 L'Amour, lui dis-je, ainsi que la vertu

Fait plus d'effort , plus il est combattu ,  
Que peut-on craindre en méprisant la vie ?  
Ma seule peur , ( & ne t'offense pas  
Si j'ose ici soupçonner ta tendresse , )  
C'est de te voir épris des doux appas  
De cette sœur qui pour toi s'intéresse.  
Tout cède au temps , même le tendre Amour !  
On ne prend pas une Ville en un jour ;  
Le Pin altier , qui dans les Cieux se cache ,  
Ne tombe pas du premier coup de hache.  
Mais l'Ennemi , par le fer , par les feux  
Force l'obstacle , & la Ville succombe ;  
Le Bucheron , par ses coups furieux ,  
Fait tant qu'enfin il faut que l'arbre tombe.  
Ah ! que je crains de te voir quelque jour ,  
Moins inquiet d'offenser mon amour ,  
Et moins honteux du titre d'infidèle ,  
Ainsi que moi t'oublier avec elle !  
Chassez , cruelle , un soupçon outrageant ,  
S'écrie alors Tangile en m'embrassant ;  
Pourquoi trembler d'une vaine chimere ?  
Ah , vous savez que mon cœur est sincere ,

Et de ma foi ce doute est offensant.  
Tandis qu'ainfi nous foulageons nos peines  
En nous jurant les feux les plus constants ,  
Voici venir deux difformes Géants ,  
L'un prend Tangile & le charge de chaînes ,  
Et le fecond , malgré mes cris affreux ,  
M'ose enlever ; un cachot ténébreux  
Est le féjour de mon époux fidèle ,  
Et l'on m'enferme en une Citadelle.

Je ne fus point ce qu'il devînt alors.  
Je dois penfer que d'une même trame  
Contre tous deux on ourdit les refforts.  
Soir & matin , Pinore plein de flamme ,  
Vient me parler de fon amour pervers ;  
Pour me fléchir il met tout en ufage ,  
Tantôt féroce , & blasphémant de rage ,  
Tantôt plaignant les maux que j'ai soufferts.  
Un jour enfin il feint pour me furprendre ,  
Que ma conftance a fléchi fa rigueur ,  
Qu'à mon époux il confent à me rendre ,  
Quoiqu'il foit sûr d'en mourir de douleur.

Ce doux espoir met la joie en mon cœur ;  
Sans soupçonner Pinore d'imposture ,  
A m'embellir j'emploie avec ardeur  
Tout ce que l'art inventa de parure ;  
Je vois enfin le jour si désiré  
Qu'il a fixé pour la cérémonie ;  
L'air retentit d'une douce harmonie ,  
Et sur un char par six chevaux tiré  
Nous traversons une foule infinie.  
J'arrive enfin ; au-devant de mes pas  
Pinore vient, paré, plein d'allégresse ,  
De cent beautés un cercle plein d'appas  
M'entoure alors, me flatte & me carresse ;  
Puis nous marchons, toute la Cour nous suit,  
Vers un balcon la Troupe me conduit ,  
D'où j'apperçois toute la populace  
Que ce spectacle assemble dans la place.  
Je ne vois point Tangile cependant !  
Je le demande, & le cruel Pinore  
Me dit qu'il doit paroître au même instant.  
De nouveaux chants se font entendre encore ,  
Et je distingue en effet mon Epoux ,

Nos grands talents nous ont abandonnés ,  
Tout se refuse à nos vœux forcenés ;  
Nous essayons dans ce dépit extrême  
De vains efforts contre un pouvoir suprême ;  
Mais il ne reste à nos sens étonnés  
Que des desirs sans cesse aiguillonnés.  
Incessamment au milieu de ces Belles ,  
Nous les servons comme Divinités ;  
Nous adorons leurs moindres volontés ,  
Et tous nos goûts sont inspirés par elles.  
Cette parure enfin , que tu nous vois ,  
Cette frisure est l'œuvre de leurs doigts ;  
Elles portoient ces rubans , ces guirlandes ;  
Et sur leur sein ces fleurs ont reposé.  
Ce que lutins contre nous ont osé  
Est adouci par des faveurs si grandes.

Détaillez-nous en termes plus précis ,  
Reprend Richard , ce que c'est que la Fée ;  
Car vous semblez dans vos fades récits  
A ses attraits ériger un trophée ,  
Et sur ce point j'ai l'esprit indécis.

*Part. II.*

H iv

C'est , dit Anglante , une étrange poulette  
Qui sans façon en public fait toilette ,  
Et dont l'orgueil , du plus parfait des corps  
Effrontément étale les trésors.

Mais , tu ne peins ici que la coquette ,  
Dit Montauban ; la tendre Bachelette  
Mérite bien un portrait régulier.

Cette Lirine est une créature ,  
Mais sans modèle ; un être singulier  
Qui réunit tout ce que la Nature  
Peut assembler dans un beau Cavalier.  
Figurez-vous l'Amour en joli Page ;  
L'air décidé , l'œil noir , gentil corsage ,  
Démarche leste , & jambe faite au tour ;  
Lirine encor l'emporte sur l'Amour.  
Tous les talents , les graces , l'élégance ,  
Cette indécence , & cette dignité ,  
Cet air ouvert , & cette noble aifance  
Que nous nommons supériorité ;  
Tout est divin , tout ravit , tout enflamme !  
Et quelque objet , Héros , Génie , ou Dame ,



Pour qui son choix ait jamais éclaté ;  
 De son bonheur qu'il tire vanité !  
 Tu peux m'en croire ; & tout nuls que nous sommes,  
 Dussent un peu nos Belles en pâtre ,  
 Nous n'aspérons à devenir hommes  
 Que pour pouvoir un jour la convertir.  
 Jusqu'à présent , avec idolâtrie ,  
 A son seul sexe elle donne des soins.  
 Si d'un Amant elle est jamais servie ,  
 Qu'il jouïra d'un sort digne d'envie.  
 Dans les transports dont nous fûmes témoins !  
 Dans un Verger , observe la conduite  
 D'un vaillant coq , de poules entouré ;  
 Distribuant au cercle qu'il invite  
 Le grain broyé sous son bec acéré ,  
 Se panadant , & d'un morceau d'élite  
 Gratifiant sa poule favorite ;  
 Telle on la voit , en moderne Titan ,  
 Tyranniser la céleste assemblée  
 Que lui soumet son maintien Capitan ;  
 Tout attaquer , tout emporter d'emblée ,  
 Et se donner tous les airs d'un Sultan.

Mais! sur quels droits, l'aimable enchanteresse  
Sait affermir son empire amoureux!  
De quels plaisirs elle enivre sans cesse  
Tant de Beautés dociles à ses vœux!  
Du franc moineau les tendresses solides,  
Les vifs élans, les feux passionnés,  
N'ont rien d'égal à ces effets rapides,  
Volcans heureux de ses sens effrénés.  
Tu peux juger par ce crayon fidèle,  
Quoiqu'au-dessous de la réalité,  
Si ta Despina, à tant de volupté,  
Eût si grand tort de n'être pas rebelle!  
Et quand la Belle eût eu la fermeté  
De résister à cette ardeur nouvelle,  
Dans ce séjour un magique pouvoir  
Eût à son cœur imposé ce devoir.

Ne parlons plus de ce charme funeste;  
Répond Richard; mes griefs sont réels,  
Et d'un objet que mon ame déteste,  
Tu n'as point fû les complots criminels.

A chaque coup enlève cent Payens ,  
Les porte aux Cieux avec un tour de reins ,  
Puis rabattant cette infidèle race  
Sur le terrain la brise & la fracasse.  
Ainsi l'on voit, selon certain Auteur ,  
Renard rusé s'asseoir au bord de l'Onde ,  
Et dans la Mer tremper sa queue immonde ;  
Cancres marins attirés par l'odeur  
Vont s'y coller , sans soupçonner de risque ;  
Le traître alors d'un coup de foïet puissant  
Va de sa queue un dur Rocher fessant ,  
Et de Houmars se fait une ample bisque.

Richard aussi convoyoit en Enfer  
Les noirs Sujets du cruel Roi d'Alger ,  
Et Ferragus en faisant sa Priere  
De temps en temps leur ruoit quelque pierre.  
Pinore monte un superbe Cheval ,  
Cherche Tangile , & hautement l'appelle ,  
Comptant pour rien la mort la plus cruelle  
Pourvu qu'il puisse accabler son rival.  
Il eut sans doute accompli sa menace

S'il n'eut trouvé Roland dans son chemin.  
Pour son malheur, le Maure plein d'audace  
Avec mépris heurte le Paladin  
Qui lui paroît un obscur Fantassin.  
Roland, qu'irrite un trait si téméraire,  
Ne laisse pas échapper le brutal ;  
D'un faut léger il joint son Adversaire,  
Et d'un revers fend l'homme & le cheval.  
Ce beau coup là, certes, n'est pas des nôtres,  
Croyez-le ou non ; j'y fouscrist de bon cœur.  
Mais tenez-vous pour dit, ami Lecteur,  
Que sans le croire on peut le dire aux autres.  
Ainsi prit fin, faute de combattans,  
Ce dur combat ; & de nos deux Amants  
Qu'a réunis cette rencontre rare,  
Des Chevaliers la Troupe se sépare.

Au prochain Port ils trouvent par hasard  
Un bon Navire allant en marchandise.  
Les Paladins s'embarquant sans remise  
Légèrement cinglent vers Gibraltar.  
Dans une Nef quand Géants s'introduisent,

Provisions en peu de tems s'épuisent.  
Un beau matin, au milieu des rochers,  
De Tarragon paroissent les clochers.  
Jugez combien les gens de l'Equipage  
Exténués de diète & de besoin,  
Faisoient de vœux pour les voir déjà loin.  
Les Chevaliers abordent le rivage  
Voulant par terre achever leur voyage.  
Tous à l'envi du Navire sautant,  
A la Cité se rendent à l'instant.  
Là, de manger un grand desir les presse,  
Dans une Auberge ils entrent tout joyeux.  
En un moment, vivres de toute espèce,  
Œufs, chair, poisson, s'éclipsent devant eux.  
L'Hôte qu'étonne une faim si vorace,  
Le Ciel, dit-il, vous a fait belle grace,  
Si sa bonté, Seigneurs, vous départit  
Autant d'argent que de bon appétit.  
De son côté, l'Hôtesse colérique  
Aux deux Géants qui servoit à dîner,  
Fait tel sabat, tant fait se déchaîner,  
Qu'elle confond dans sa langue énergique

Les noms d'Enfer & ceux de Paradis.  
Sortez d'ici sur l'heure , Ogres maudits ,  
Leur disoit-elle , ou nous-même en personne  
Seront martyrs de votre dent felonne.  
Ce qui causoit un éclat si nouveau ,  
C'est qu'ils avoient , en attendant le reste ,  
Mangé d'emblée une Vache & son Veau ,  
Et loin d'en craindre un retour indigeste ,  
Ils demandoient sans cesse du rôti ,  
Des faucifsons , des pâtés , des grillades ,  
Gibier , poulets , ragoûts & marinades ,  
Et dans l'instant tout étoit englouti.  
Puis à deux mains saisissant une tonne ,  
Et l'élevant en l'air d'un air aisé  
Si fréquemment l'un après l'autre entonne ,  
Que fût-ce un gouffre , ils l'eussent épuisé.  
Trente barrils d'une énorme mesure  
Avoient vuïdé , sans en être moins frais ,  
A chaque muid qui baigne leur palais  
Leur flegme croît , & leur main est plus sûre ;  
Vous eussiez dit , les voyant si discrets ,  
Qu'ils n'avoient bû que de l'eau toute pure ;



Tout comestible est par eux dévoré.  
Mais quand chacun se sent bien restauré,  
Des Chevaliers la peine est infinie,  
Dans son gousset pas un n'avoit d'argent.  
Payer leur hôte en ce besoin urgent  
Leur paroïssoit dure cérémonie,  
Et s'en aller sans payer, vilainie.  
Conseil tenu, l'on conclut cependant  
Que se fessant tant que le sang s'ensuive,  
Pour exciter compassion plus vive,  
L'Hermite iroit l'aumône demandant.  
Le dos à l'air, & cachant son visage,  
Par Tarragon Ferragus cheminant,  
A cette fois frappoit d'un grand courage,  
Et s'écrioit, montrant ses bras meurtris,  
Ayez pitié des nouveaux convertis.  
Richard voilé, suivant l'Anachorete,  
Des bonnes gens recueilloit les deniers.  
Le Duc Astolfe, en voyant ces Guerriers  
Réduits à faire indignité secrète,  
Fait à Renaud, qui peu s'en inquiète,  
Et qui trouva ce trait industrieux,

Reproche amer d'un manége odieux.  
Il falloit donc de quelqu'autre maniere  
Remédier à notre cas fâcheux,  
Reprend Roland ; le vice est seul honteux ;  
Dequoi nous sert ici ton humeur fiere ?  
Puis , qui saura que nous sommes ces preux  
Dont aux combats on vante la besogne ?  
Dans ce petit Château de Catalogne  
N'habitent point d'assez puissants Seigneurs  
Pour que puissions les rencontrer ailleurs.  
Mais Ferragus dont la quête est heureuse,  
Leur compte alors cent ducats bien luisants,  
Qu'il a tirés de son œuvre pieuse ;  
Car Espagnols sont doux , compatissants,  
Grands aumôniers sur-tout & bienfaisants,  
Répandant l'or d'une main généreuse.  
On paye l'Hôte , & l'on se met au lit.

Le lendemain ils partent de bonne heure  
Pour retrouver la sauvage demeure  
Où du Béat la fine armure gît.  
Or cette grotte est auprès de Valence

Dans

Dans un réduit inculte & fort couvert  
Où l'on se perd lors que moins on y pense,  
D'autant qu'il faut traverser un désert.  
Nos Chevaliers piquoient donc leurs montures,  
Et les Géants suivoient au petit pas.  
Un certain soir, dans les routes obscures  
D'une forêt qu'ils ne connoissoient pas,  
La nuit les prit avec l'inquiétude,  
Car ils étoient égarés tout de bon,  
Et nul hameau, nulle habitation  
N'avoisinoit l'horrible solitude.  
Pendant deux jours de sentier en sentier  
On court sans prendre aucune nourriture,  
Et le troisième, à la mort d'un Coursier  
Tout d'une voix on s'accorde à conclure.  
D'un bruit soudain retentissent ces lieux,  
On croit entendre alors mugir des bœufs,  
Un doux espoir ranime la nature.  
Courant au bruit, on sort enfin du bois,  
Mais chacun d'eux est réduit aux abois.  
Haves, tirés, efflanqués comme lièvres,  
La pâle mort habite sur leurs lèvres.

Altolfe alors : si , sans être blessé ,  
De pur besoin me voilà trépassé ,  
On vante en vain la lance que je porte ,  
La dure faim , dit-il , est bien plus forte.  
L'un après l'autre ils tombent de cheval ;  
Roland d'abord , & son cousin ensuite ;  
Puis Richardet , puis l'Anglois jovial ,  
Puis Ferragus le maigre & jaune Hermite  
Qui jeûne tel n'avoit fait de ses jours.  
Les deux Géants tombent comme deux tours ,  
Ou comme on voit du haut d'une montagne  
Pins & Cyprès rouler dans la campagne.

Ils se disoient un éternel adieu  
Quand le hasard amene une forcierre  
Qui vient chercher des simples dans ce lieu ,  
Et les voyant étendus sur la terre ,  
D'étonnement se sent le cœur transi ;  
Puis elle dit , que faites-vous ici ?  
L'un d'eux répond , la faim nous fait la guerre ,  
Et nous mourons , tous tant que nous voici.  
La Dame alors que compassion touche ,

A chacun d'eux va verser dans la bouche  
D'un Elixir qu'elle avoit par bonheur.  
Elle leur rend ainsi quelque vigueur,  
Puis à souper chez elle les engage;  
Mais apprenant que ce sont des Chrétiens,  
Et les voyant d'allure & de corsage  
A mal mener ses amis les Payens,  
Elle se met à faire un tel breuvage  
Que tant soit l'homme & robuste & puissant,  
Plus souple alors, plus foible qu'un enfant,  
Il perd soudain la force & le courage.  
Mais aux Géants, recrues & harassés  
D'avoir à pied cheminé dans les crottes,  
Et qui déjà dorment comme marmotes  
Dans l'écurie ainsi que chiens fessés,  
Point n'en donna; sa Suivante friande  
Leur départit des vivres à foison,  
Car pour Géants son estime étoit grande;  
Et cependant la dangereuse Urgande  
Vient d'apprêter le funeste poison.  
La noire soupe est à peine servie,  
Que quoiqu'encor elle bouille à grands flots,

On n'attend pas qu'elle soit refroidie ,  
On la dévore ; & les tristes Héros  
Sentent déjà leur vigueur engourdie.  
La Fée alors achevant ses complots ,  
Les pieds aux mains leur attache fans peine.

Sans nul soupçon sur le couple Géant  
Qu'à Mahomet elle croit adhérent ,  
Notre Mégere à Valence les mene  
Pour les offrir au Roi nommé Baleine ,  
Parce qu'il est épais , difforme & grand ;  
C'étoit le fils du Payen mécréant  
Qui réunit l'Espagne à son Domaine.  
Comme l'on voit par Villes & Châteaux  
Mener Renard qu'on a pris à la trape ,  
Ou quelque Loup , la terreur des troupeaux ,  
Chaque passant l'injure ou le frappe ,  
Et ne fera Bergere ni Berger ,  
Grand ni petit , qui ne suive en tumulte  
Tirant son poil pour le faire enrager ;  
Autant qu'il peut enfin chacun l'insulte.  
Les Paladins sont de même traités.



Tiges de choux, bâtons leur font jettés,  
Pierres, tessons, ou plus infecte ordure;  
Jugez, Lecteur, si chacun tout bas jure!  
Ils se vouoient aux Saints du Paradis  
Pour se soustraire à cette rude peine.  
Enfin, hués, outragés & maudits,  
On les conduit au Palais de Baleine.  
Un fils du Roi, malin & contrefait,  
De son balcon tirant une arbalète,  
Touche Roland à qui le jeu déplâit.  
Je viens aussi d'être atteint à la tête,  
Lui dit Renaud jurant comme un démon.  
Dans le moment, Richardet de la joue  
Se plaint de même, Astolfe du menton;  
Bref, de leur peau le scélérat se joue.  
Dans le Palais enfin ils sont admis.  
Le Roi les voit d'un œil hagard & louche;  
Qu'ils soient pendus, dit-il d'un ton farouche,  
Puisqu'Apollon n'est pas de leurs amis.  
Deux noirs Muets déjà sont à la porte  
Avec cordons; Roland, les yeux baissés,  
Seras-tu donc, nous pendant de la sorte,

Plus gras ? dit-il ; ne l'es-tu pas assez ?  
Nous sommes gens vils , & sans conséquence ;  
De notre mort tu n'auras point d'argent ,  
Chacun de nous subsiste d'un talent.  
Bien , dit le Roi ; quelle est votre science ?  
Maître d'Hôtel , dit Roland ; Cuisinier ,  
Reprend Renaud ; je suis Palefrenier ,  
Dit Ferragus , & j'entens l'écurie.  
Je fais tenir très-bonne Hôtellerie  
Ajoute Astolfe ; & Richard le dernier  
Se pique d'être un Barbier d'importance.  
Baleine alors les faisant délier ,  
Veut que chacun exerce son métier.  
On mene donc Roland à la Dépense ,  
A fricasser déjà Renaud commence ,  
A l'Ecurie on conduit le *Pater* ,  
Puis on installe Astolfe en bonne Auberge ,  
Et Richardet enfin , reçu *Frater* ,  
Contre un Rasoir va troquer sa Flamberge.

O misérable & triste humanité !  
- O cruauté de fortune ennemie !

Voici l'honneur de la Chevalerie ,  
Fleur des Vaillants, miroirs de loyauté,  
Dont le renom brille par-tout fans taches,  
Où du Soleil on connoît la clarté,  
Réduits à faire une farce, un pâté ;  
Panfer chevaux, & dresser des moustaches !

Privés ainsi de force & de raison  
Les Paladins passoient leur triste vie ;  
Et cependant les Géants en furie  
Pour les trouver parcouroient la maison.  
Dans un recoin leurs armes entassées  
Que derriere eux ils n'auroient pas laissées ;  
Leur font juger de quelque trahison.  
De la Sorciere ils traînent la Suivante ;  
Tempeste alors la prenant aux cheveux  
A trente pieds l'enlève gémissante,  
La menaçant du fort le plus affreux.  
Elle s'écrie, & dans son épouvante  
Elle promet d'une voix sanglotante  
Que ce secret leur fera révélé.  
Le bon Géant à terre la rapporte.

Seigneur, Madame a des herbes pilé,  
Dit-elle alors, & divers jus mêlé  
Dont elle fait une boisson si forte,  
Que qui la prend, soudain enforcélé,  
Avec le sens perd toute sa puissance.  
De cette sorte elle mene à Valence  
Les Chevaliers dont êtes en souci ;  
Gentils Seigneurs, fuyez en diligence,  
Car si jamais elle vous trouve ici,  
Vous deviendrez des chevaux ou des ânes ;  
Car ma Maîtresse a dans son Cabinet  
Poudres, poisons, quintessences de crânes,  
Pour son plaisir changeant homme en mulet ;  
Et ces pigeons, ces tendres tourterelles,  
Vaches & bœufs que vous voyez paissants,  
Sont beaux Messieurs & gentes Demoiselles  
Ainsi changés par ses filtres puissants.  
Fuyez, Seigneurs, car ce seroit dommage  
De rien gâter à votre beau corsage,  
Et d'altérer vos charmes ravissants.

Mais à l'instant avec un bruit horrible

La Fée arrive ayant les yeux ardents,  
Et de fureur grinçant ses noires dents.  
Fracasse alors prend la lance terrible  
Dont la vertu tous les charmes détruit ;  
A peine l'or a touché la Furie,  
Qu'à demi-morte elle tombe avec bruit,  
Elle se rend ; on lui promet la vie,  
Mais sous la loi de rendre sans débat  
Ces animaux à leur premier état.  
Hélas, dit-elle, ouvrez cette clôture ;  
Une Licorne en bronze est au milieu,  
C'est Talisman ; tant qu'il est en ce lieu  
Ils ne pourront reprendre leur figure.  
Les deux Géants mettent la porte à bas,  
Et la Licorne, atteinte de la Lance,  
Dans le moment éprouve sa puissance,  
Se renversant avec un grand fracas.  
Les Cavaliers alors & les Donzelles  
Ayant quitté leur animalité  
Et recouvré leurs formes naturelles,  
Font aux Géants grande civilité.  
La Fée encor, de la boisson perfide

---

Leur met en main l'antidote puissant ,  
( C'est un flacon plein de liqueur lymphide , )  
Et pour Valence ils partent à l'instant.

Pour seconder leurs soins , avec eux viennent  
Les Chevaliers délivrés ci-devant ,  
Qui dans la route en causant leur apprennent  
Qu'ils sont François ; deux sont fils d'Agolant ,  
Un de Roger , deux , cousins de Roland.  
Chacun bénit cette heureuse aventure.  
Le jeune Othon , fils du vaillant Roger ,  
De l'Elixir consent à se charger ,  
Sans nul égard coupant sa chevelure ,  
On lui prescrit , suivant la conjoncture ,  
Ce qu'il dira ; pour plus de sûreté  
D'un habit Turc il est empaqueté.  
Mais de Valence on découvre la Ville ;  
Dans le Fauxbourg tous cherchent un asyle ;  
Le seul Othon entré dans la Cité ,  
Va s'informant dans chaque Hôtellerie.  
Il trouve enfin cet Hôte souhaité ,  
Pere de joie & de plaisanterie.



Il prend sa fiole & lui rend la vigueur,  
Puis aux Guerriers, compagnons de l'outrage,  
Tous deux font part de la même liqueur,  
Et de leur force à peine ont-ils l'usage,  
Qu'ils vont venger leur honteux esclavage;  
Et saisissant lances & coutelas,  
Vers le Palais ils marchent à grands pas.  
La Garde alors veut se mettre en défense,  
Tout par leur bras est assommé soudain.  
Quand de Baleine ils furent en présence,  
Renaud d'abord sur lui porte la main.  
Le Roi s'écrie, impudent, téméraire!  
Que sur le champ on les traîne en prison.  
Mais le Guerrier s'approche d'un balcon,  
Attens, dit il, arrangeons cette affaire;  
Tu nous prétens comme oiseaux encager,  
Moi je te veux apprendre à voltiger;  
Et dans la place, alors de peuple pleine,  
Le Paladin lance le Roi Baleine.  
Pour le venger accourent tous ses fils,  
Mais Ferragus n'a pas plutôt remis  
Son bon ami, le Singe à l'arbalète,

Que le prenant par les pieds & la tête,  
Dans son Manteau royal adroitement  
Il l'enveloppe, & vous l'envoie au vent;  
Bref, tous les fils du Tyran formidable  
Légerement prennent un vol semblable.  
Les Citadins, du spectacle étourdis,  
Dans leurs maisons rentrent à la sourdine,  
N'osant tenter manœuvre spadassine  
Contre des gens si forts & si hardis.  
Et cependant qu'à Valence tout tremble,  
Les Paladins & Géants réunis  
Hors de ses murs se retrouvent ensemble,  
Et prennent tous la route de Paris  
Où trouveront leurs parents, leurs amis,  
Impatients d'entendre leur fortune.  
Mais leur histoire à la fin m'importune.  
Mon cher Lecteur, pour diversifier  
Allons savoir ce que fait Olivier.

Ce Chevalier, & Dudon & Sauvage,  
Dans un Vaisseau partirent de Calais,  
Et vers le Nord voguant par un vent frais,

Vinrent enfin jusqu'à certain parage  
Que dans le temps où Bœufs savoient parler,  
Nos bons Ayeux croyoient le bout du monde.  
Là, le Patron voulant jeter la sonde,  
Par un Poisson on se sent avaler,  
Et l'on se trouve en ventre de Baleine  
Où le Vaisseau cingloit à voile pleine.  
Elle avoit bien trois milles de largeur  
Et dix de long ; sa bouche a telle ampleur,  
Qu'elle présente un Port quand elle bâille.  
Comme la Mer commençoit à mugir,  
Nos bonnes gens crurent faire trouvaille,  
Et qu'ils étoient trop heureux d'y surgir.  
A peine est-on entré qu'on en enrage,  
Car pour croquer la Nef & l'Equipage  
Notre Baleine avec malin vouloir  
Dans le moment clôt la bouche, & bon soir ;  
Mais ils étoient déjà dans l'étophage.  
Non sans raison ils furent effrayés,  
Un pied plus près, ils étoient tous broyés,  
Or, se laissant aller à la dérive,  
Dans un Etang le Navire est porté ;

On voit des gens qui pêchent sur la rive ,  
Arbres plantés d'un & d'autre côté ,  
Peuples allant , venant , faisant commerce ;  
Un peu plus loin , des bergers , des moutons ,  
Bœuf qui laboure , & Villageois qui herse ,  
Vignes , hameaux , champs couverts de moissons.  
Mais vous prenez ceci pour des chansons ,  
La foi se perd ; l'incrédulité perce ;  
Et l'on ne voit qu'esprits forts aujourd'hui ;  
Mais si quelqu'un dit , non ; tant pis pour lui.  
Pour nos Héros un motif de surprise ,  
Qui pourra bien aussi vous étonner ,  
Ce fut d'ouïr grosses cloches sonner ;  
De voir ensuite une petite Eglise ,  
Et , cheminant entre arbres bien rangés ,  
Deux Capucins de Befaces chargés.  
Les Paladins se font descendre à terre ,  
Et tout courant viennent au Monastere.  
De ce Couvent certain gros Florentin  
Etoit Gardien , lequel , par parenthèse ,  
Etoit sans fiel , mais fort grand Calotin.  
Jouer aux dez , se vautrer à son aise ,

Boire & manger étoient son bel endroit ;  
Faisant au reste avec un beau sens froid  
Propos si foux , & telle disparate ,  
Qu'il vous falloit épanouir la rate.

Or, au Soleil étant à végéter,  
Il vit venir les Paladins de France,  
Courtoisement il fut les inviter.  
Restez, dit-il, ce soir par complaisance,  
Hier, avant-hier, & tant qu'il vous plaira,  
Nous n'en ferons, certes, moins de dépense,  
Plus nous ferons de foux, plus on rira.  
Ici n'aurez ni poulets, ni poulettes,  
Il en faut trop pour des Anacorètes,  
Mais nous goûtons de ces morceaux exquis,  
Par ci, par là, par fois, chez nos amis.  
Nos Chevaliers, à ces traits de démence,  
Mordent leurs doigts pour étouffer leurs ris.  
Au Réfectoire on entre en diligence  
Où le Gardien & les Supérieurs,  
Pour le respect qu'on doit à ces Seigneurs,  
Pour cette fois dispensent du silence.

Puis on leur sert un potage de ris,  
Vin vieux, chous-fleurs, & bons macaronis.

Après souper, Olivier leur demande  
Qui les a là tous conduits, & comment?  
Et dans le corps de Baleine si grande,  
Quel fut le fou qui bâtit ce Couvent?  
Le bon Gardien troussant alors sa manche,  
Et caressant sa longue barbe blanche,  
Son capuchon abaisse sur ses yeux,  
Je vais, dit-il, tout dire de mon mieux.  
M'étant fait Moine, un jour, je ne fais comme,  
Me promenant à Livourne un matin  
J'étois au Port avec le Sacristain,  
Et nous faisons le voyage de Rome.  
Tout devant nous arrive un grand Vaisseau.  
Nous y montons, & le trouvons très-beau,  
Soudain il part; je me tourne, retourne,  
Je ne vois plus la ville de Livourne?  
Après avoir tant à tort qu'à travers  
Bien navigé, nous vinmes dans ces mers  
Où ce poisson qui n'a raison ni rime,

Nous



Nous engloutit tout vifs dans son abîme;  
Et le Couvent est tout-à-fait ancien,  
Car en latin, pour qu'on n'y comprit rien,  
On l'a gravé, de peur que l'on n'en doute,  
Et dans cent ans on n'y connoitra goutte.  
Il conte après comment de ce séjour  
Pour retourner à la clarté du jour  
On peut sortir au reflux de Marée.  
On se prévaut de l'avertissement,  
Et sur le champ la Barque est préparée.  
Le lendemain embarqués prestement,  
Et vers la gorge ancrés dans un mouillage,  
Les Paladins attendent le moment  
Où la Baleine ouvrira le passage.  
Ils imploroient les Saints du Paradis  
Pour qu'il lui prît de vomir quelque envie,  
Et tout à-coup leur attente est remplie,  
Elle les rend comme elle les a pris.

Ils navigeoient fans voile ni bouffole,  
Ce qui pouvoit un peu les chagriner,  
Mais ils avoient du moins de quoi dîner

Or en dinant, de tout on se console.  
Par un vent frais le Vaisseau dirigé  
Va comme un trait que de l'arc on décoche,  
Et vers le soir d'une terre on est proche,  
Dont le rivage est de peuple chargé.  
En s'avancant on voit une Chaloupe  
De noir tendue, & prête à couler bas,  
Et, de frayeur mourante, sur la Poupe  
Mere qui tient son fils entre ses bras.  
Les Chevaliers abordent la Nacelle,  
Avec transport la Dame les appelle.  
D'un Roi de Suede elle tenoit le jour,  
On la prendroit pour la Mere d'Amour  
Tant sa figure est gracieuse & belle.  
Chacun s'empresse à lui donner la main,  
Et dans leur Barque ils la menent soudain.  
En se voyant avec son fils sauvée,  
Elle fut prête à mourir de plaisir.  
Mais sur le Port on entend retentir  
Cris forcenés de la voir préservée.  
Eloignons-nous de ce séjour ingrat,  
Dit-elle alors, achevez votre ouvrage,

Et vous saurez , Seigneurs , quel attentat  
D'un peuple entier m'attire cet outrage.  
La Mer paroît seconder ses desirs ,  
Et le Vaisseau changeant soudain de route ,  
Rapidement poussé par les zéphirs ,  
L'éloigne enfin du lieu qu'elle redoute.  
Elle supplie alors ses protecteurs  
De prendre terre au plus prochain rivage.  
Là , reposant sur des tapis de fleurs ,  
Elle soupire & leur tient ce langage  
Qu'à chaque instant interrompent ses pleurs.

Desir du Trône ! ambition funeste !  
Vous aveuglez les malheureux mortels !  
Vous les rendez injustes & cruels !  
Vous engendrez tous les maux qu'on déteste !  
Le pere même assassine son fils ,  
Mères , enfans , & femmes & maris ,  
Tous pour régner s'entr'arrachent la vie !  
Je ne dis rien de l'amitié trahie ,  
De tant de Rois de leur rang descendus ,  
Ni des filets aux innocents tendus ;

Pour l'éprouver faut-il que je sois née !  
Vous avez vû l'affreuse destinée  
Que m'imposoient de lâches ennemis ,  
Et vous sauvez , Seigneurs , avec son fils ,  
Du Dannemarc la Reine infortunée.

Feu mon Epoux est mort depuis un an.  
Dans mon malheur j'étois restée enceinte ;  
Mais Cristierne , un perfide tyran ,  
Qui de son frere a cru la race éteinte ,  
M'ose porter la plus cruelle atteinte  
Pour succéder aux droits de cet enfant.  
Je fréquentois un Château solitaire  
Pour donner trêve à mon ennui pressant.  
Bientôt on dit qu'un jeune téméraire  
Vient d'être pris par les murs se glissant ;  
On le désigne un grand Seigneur de Suède  
Qui dès long-temps m'adore & me possède.  
Dans une Tour on le garde avec soin ;  
Là , le Tyran le va voir sans témoin.  
Leur complot fait , l'infâme Cristierne  
Corrompt Prevôts , Notaires , Magistrats ,

Et gens vendus à celui qui gouverne ;  
Puis du Royaume assemble les Etats.  
Lors , le coupable , imposteur & barbare ,  
Demande grace , & hautement déclare  
Que ce cher fils , gage de mon amour ,  
N'est point du Roi , mais qu'il lui doit le jour.  
Chacun frémit au rapport de ce traître ,  
L'étonnement fait place à la fureur ;  
D'un si grand crime on veut punir l'auteur ,  
Mais le Tyran , l'ayant fait disparaître ,  
D'un deuil profond étale l'appareil.  
A ses Suppôts , dont il est sûr d'avance ,  
Le lâche enjoint de dire en conscience  
Ce que la Loi prononce en cas pareil.  
Ces scélérats , malgré la répugnance  
Qu'ils feignent tous , jugent d'un même accord  
Que l'adultere est puni de la mort ;  
Mais qu'on ne peut dans mon sang infidèle  
Tremper les mains sans léze-Majesté ;  
Qu'en disposant exprès une Nacelle ,  
De ce forfait le risque est évité.  
L'ordre est donné pour faire en diligence

Exécuter cet Arrêt détesté ;  
Puis on me lit la mortelle Sentence  
Dont le Tyran va recueillir le fruit.  
Sans connoissance , en ma douleur amere  
Avec mon fils sur l'Onde on me conduit,  
Il doit périr avec sa triste mere !  
Dans un Esquif à ce dessein construit,  
Et que surcharge un lourd fardeau de pierre ,  
Par mille trous déjà l'eau s'introduit,  
Et nous quittions à peine cette terre ,  
Et périssions ; vos généreux secours  
Dans ce moment préservèrent nos jours.  
Venez , Seigneurs , me venger sur le traître  
D'un tel forfait imputé fausement ,  
Et sur le Trône , usurpé lâchement ,  
Rétablissez son légitime Maître,  
J'en fais serment , dit Olivier d'abord ;  
Du même avis sont Dudon & Sauvage,

Au point du jour on marche vers le Port ,  
Sur le midi l'on arrive au rivage  
D'où Copenhague est vûe à découvert.



La Reine alors se voile le visage,  
Sous ses habits tenant son fils couvert.  
Elle s'avance, & Sauvage l'escorte,  
Et dans la Ville ils entrent à l'instant.  
Ils font savoir au méchant Cristierne  
Qu'il est un traître, & qu'à tort il gouverne ;  
Qu'un Paladin arrive en ce moment,  
Dans le dessein de punir son audace,  
Et maintenir que la Reine en effet  
A son honneur n'avoit jamais forfait,  
Le Tyran s'arme ; il blasphème, menace ;  
Et s'élançant sur un fougueux Courfier,  
A haute voix il défie Olivier,  
Et de son casque abbaisse la visière.  
Vous avez vû deux Taureaux en fureur  
S'entre-heurter, se lier, se combattre,  
Avec vigueur s'efforçant de s'abattre ;  
Tels, les Guerriers en cet instant d'horreur  
Ayant brisé leurs lances formidables,  
Portent de près des coups plus redoutables ;  
Puis tout-à-coup se saisissant au corps,  
A se dompter ils mettent leurs efforts.

Mais du Tyran le désespoir, la rage,  
Contre l'honneur, le sens froid, le courage,  
Arment en vain un courroux impuissant ;  
Un coup mortel le frappe & le terrasse,  
Et dans l'Enfer, de courroux frémissant,  
Son ame impie a déjà pris sa place.  
Chacun rend grace au Héros triomphant ;  
Sauvage amene & la mere & l'enfant,  
Un cri de joie éclate & fend la nue,  
Et l'innocence est enfin reconnue.

Vous desirez voir quelque chose ici  
Du bon Roi Charle, & de Paris aussi,  
Et des progrès de la Gent Sarrafine.  
Sans que parliez, Lecteur, je vous devine.  
Mais savez-vous pourquoi les prés sont beaux ?  
Variété des odeurs qu'ils exhalent ;  
Variété des couleurs qu'ils étalent ;  
Tableaux changeants, toujours objets nouveaux.  
De l'art de peindre & de l'art Poétique  
L'ordre est le même, & ces Muses sont sœurs.  
Nous devons donc, du Peintre en Mosaïque,

A mon avis , imiter la pratique.  
Il prend cailloux de toutes les couleurs ,  
Et les dispose avec tant d'artifice  
Que ce qui semble un effet du caprice  
Forme un Berger , une danse , des fleurs.  
Ainsi doit faire Auteur pour qu'on le prise ,  
Diversité doit être sa devise.  
Ma Muse aussi comme voyez très-bien  
N'est pas trop stable , & prend vols fantastiques ,  
Laissez-la faire , & n'appréhendez rien.  
A Charle encor après cent tours obliques  
Nous revenons. Je veux au premier chant  
Que de Paris vous voyez les murailles ,  
Et vous conter de si rudes batailles  
Que vous n'ayez oüi rien d'approchant.  
Mais le récit de tant de funérailles  
Ne vous promet rien de divertissant.  
Lisez toujours ; je ne veux cependant  
En rien rabattre , & vous prie au contraire  
D'imaginer le mal encor plus grand ;  
Et c'est ainsi que je fais d'ordinaire ;  
Dans les revers j'en suis plus endurant.

Puisque la vie est courte, en cet espace  
Plein de dangers, de peines, de travaux,  
Où les plaisirs prennent si peu de place,  
Tâchons du moins d'atténuer nos maux.  
Toujours m'attens d'éprouver la famine,  
Ou guerre, ou peste, ou fièvre, ou Médecin,  
Ou de procès la fureur intestine,  
Ou de Brigands une troupe assassine  
Qui me maltraite & me prend mon butin ;  
Ce qui me rend toute perte légère.  
Si ma moisson a peu de bled rendu,  
Ou bien si j'ai quelque parent perdu,  
Ou ( c'est le pis ) si d'argent je n'ai guère.  
Ainsi, mettez pour Charle tout au pis,  
Figurez-vous les Paladins détruits,  
La France aux fers, & Paris tout en flammes.  
Mais mon Pégase a besoin de repos.  
Pour qu'il vous puisse amuser, belles Dames ;  
Quelque relâche ici vient à propos.

*Fin du troisième Chant.*



R I C H A R D E T.

P O È M E.

---

CHANT QUATRIÈME.

---

**Q**UELLE stupide & morne léthargie  
 Semble m'ôter l'usage de mes sens !  
 Quoi ! sur mon luth ma main appesantie  
 Fait sans succès des efforts impuissants !  
 C'est vous, c'est vous, ô raison ennemie !  
 Qui par des soins tristes, embarrassants ,  
 Avez banni les plaisirs de ma vie.  
 Que vois-je, ô Ciel ! quel étrange cahos

Dans ce réduit , ou dans un doux repos  
Toujours oisif , je m'occupois fans cesse ,  
Laborieux , au sein de la paresse !  
Livres chéris , en désordre entassés ,  
C'est vous qu'ici la poussiere humilie !  
Mes instruments trop long-temps délaissés  
Sont étrangers à la douce harmonie ;  
Et mes pinceaux languissants , émouffés ,  
Sont sans chaleur , & refusent la vie  
A des desseins chaudement commencés !  
Ah , revenez , adorable folie !  
Quand j'ai suivi vos aimables erreurs ,  
Tous les talents que votre sceptre allie  
Me prodiguoient tour à tour leurs faveurs.  
Seroit-ce en vain que mon cœur vous rappelle !  
Non ; à ma voix attentive & fidèle  
Vous répondez aux vœux d'un fugitif  
Que la raison tint trop long-temps captif.  
Les ris , les jeux , ramènent sur vos traces  
Les vrais plaisirs , l'enjouement & les graces.  
Je ne veux plus vous quitter désormais ,  
Chere Déesse ; à vos charmants traits ,



En consacrant chaque instant qui m'anime,  
Je ne vous rends qu'un tribut légitime.  
Vivre, jouir & plaire, ( si je puis )  
Je ne le tiens que de vos seuls bienfaits.  
Je reprends donc ma tâche accoutumée ;  
D'un feu nouveau ma veine est allumée ,  
Déjà ma Muse avec les Paladins  
Va s'égayer à mille traits badins,  
Et dans l'ardeur dont elle est animée ,  
Gloire aux François ; malheur aux Sarrasins.

Ces Rois Payens , dans leur noire assemblée ;  
Fiers de se voir cent contre un , pour le moins ,  
Vouloient , dit-on , prendre Paris d'emblée ,  
Puis , allumant la flamme aux quatre coins ,  
Au beau milieu de ce bûcher funeste  
Détruire un Sexe , & mettre l'autre à mal.  
Charle effrayé de ce complot brutal ,  
Invoque en pleurs l'assistance céleste.  
Au point du jour le vieux Scric , encor leste ;  
Veut sur les murs se montrer le premier,  
Despine monte un superbe Coursier ,

Sa tête est nue à dessein, & ses armes  
Brillantes d'or, couvrent son corps entier.  
Belle jamais ne trouva plus de charmes  
A se pâter d'un nouvel ornement,  
Ou pour un bal n'eut plus d'empressement  
Qu'elle ne sent de vive impatience  
Que des Français le carnage commence.  
Climene aussi qui marche à son côté,  
(Du Grand Soudan c'est la fille adorable)  
Est son égale en valeur, en beauté.  
Elles guidoient une armée innombrable,  
Rois, Chefs, Soldats suivoient ce couple aimable,  
Tout les adore. Ils étoient bien pourvûs  
De morions, de lances & d'épées,  
Chevaux fringants, selles bien équipées;  
Guerriers plus beaux ne s'étoient jamais vûs.

Mais dans Paris, fleur de Chevalerie  
Etoit réduite à quelques Paladins,  
Et sans Maugis & sa docte magie  
Que redoutoient encor les Sarrasins  
Dont tant de fois il avoit fait carnage,

Et cinq ou six Guerriers de haut parage,  
L'espoir de Charle étoit à l'abandon,  
Lorsqu'à ses yeux se présente Dudon  
Qu'accompagnoient Olivier & Sauvage.  
Ce Prince, alors de soucis accablé,  
A leur aspect reprend soudain courage.  
Le Citadin de son péril troublé  
De leur retour marque une vive joie;  
Et ce bonheur est encor redoublé  
Par un Courier qu'au Roi Roland envoyé.  
Ce Paladin & ses vaillants amis  
Avoient fait halte au haut d'une colline  
Dont aisément on découvroit Paris.  
D'un œil soigneux, il voit, il examine  
Quel est l'état du Camp des Ennemis.  
Le Pénitent, par-dessus son armure,  
De son cilice étaloit la parure,  
Car il croyoit tous les péchés remis  
Par le saint froc; & dans sa conscience,  
( Sans les nouveaux qu'avoit imaginés,  
Et sur ce point grande étoit sa science )  
Les sept plus gros étoient enracinés.

Tous font d'avis que d'eux il n'est pas digne  
D'aller combattre à couvert d'un rempart.  
Au bon Roland, à l'Anglois, à Richard,  
Des Sarrafins l'aîle droite on assigne.  
A l'aîle gauche, Oton, Guidon, Renaud ;  
En même-temps donneront même assaut,  
Et Ferragus, & Fracasse & Tempeste  
Doivent au centre aux Payens faire fête.  
Par pelotons, les autres Paladins  
Doivent tomber sur l'engeance maudite,  
De la retraite empêcher les chemins,  
Suivre de près ceux qui prendront la fuite,  
Et chaudement se mettre à leur poursuite.

● Ce plan d'abord est par Charle applaudi,  
Qui secondant un dessein si hardi,  
A l'Ennemi prépare une sortie  
A ce projet de tout point assortie.  
Il ne commet à la garde des murs  
Que les Soldats infirmes, ou hors d'âge,  
Puis en trois corps également partage  
Les plus vaillants, les plus forts, les plus sûrs.

Sous

Sous Olivier, sous Dudon, sous Sauvage,  
 De trois côtés, à la pointe du jour,  
 Chaque Brigade, au signal du tambour,  
 Doit des Payens faire un cruel carnage.  
 Lui-même, ayant donné l'ordre avec soin,  
 Choisit son poste au haut de la muraille  
 Pour observer le sort de la bataille,  
 Et diriger des renforts au besoin.  
 Déjà l'on voit l'Aurore renaissante.  
 Les cris affreux, les fifres, les cornets,  
 D'un jour sanglant annoncent les apprêts.

Comme l'on voit une Mer mugissante  
 Roulant ses flots l'un par l'autre poussés  
 Contre un écueil frapper à coups pressés,  
 Et se résoudre en écume impuissante ;  
 Ainsi pressés, poussés de toutes parts,  
 Les fiers Payens, sur les murs de la Ville  
 Montent en foule, & leur rage inutile  
 Vient échouer au pied de ses remparts.  
 Dans ce désordre, on voit de leurs cohortes  
 Le premier feu déjà se rallentir,

Quand de Paris voici s'ouvrir les portes ,  
Et les Guerriers en bon ordre sortir ,  
A l'Ennemi marchant d'un pas rapide ,  
Portant par-tout la mort & la terreur  
Comme Lions dans un troupeau timide ;  
Tout se disperse , & tout fuit leur fureur.  
En vain Despine & la fiere Climene  
Par mille efforts veulent les rallier ,  
Leurs noirs sujets courent à perdre haleine.  
Le Scric a beau menacer & crier ,  
La peur les guide , & rien ne les ramene.  
Mais leur frayeur dans un danger plus grand  
Les précipite , & la perfide race  
Tournant le dos , va trouver face à face  
Richard , Astolfe , & Renaud & Roland.  
De tous côtés la mort frappe & les presse ,  
Tout cède aux coups des Paladins vaillants.  
Par pur hafard , les Lapons mal-faisans ,  
Dont la subtile & dangereuse adresse  
Contre l'Hymen a fait tant de prouesse ,  
Vont se trouver sous les pas des Géants.  
Ils font contre eux des efforts inutiles ;



Ces Mirmidons, à leur tour impuissans,  
Sont sous leurs pieds broyés comme reptiles.  
Egyptiens, Africains, Nubiens,  
Thracés, Persans, Cafres, Négritiens,  
Et des Lapons le déplorable reste,  
Tout se dérobe à ce combat funeste,  
Rien ne résiste ; & sans aucun signal  
Du mieux qu'il peut chacun fait sa retraite.  
Nul Chrétien mort n'honora leur défaite  
Tant fut ce jour aux Sarrasins fatal.

Les Alectons, Mégeres, Tisiphones  
Ont moins de rage & de feux dans le cœur  
Que n'en ressent le couple d'Amazones,  
Réduit à fuir devant Charle vainqueur.  
En vain le Scric s'oppose à la déroute ;  
Forcé lui-même à céder au malheur,  
En blasphémant il fuit à vau-de-route.  
Les Chevaliers poursuivent les Fuyards,  
Et vers l'endroit où la foule est plus grande,  
D'horribles coups tombent de toutes parts.  
Lors le Payen s'écarte & se débande

Pour échapper au massacre cruel.

Mais Ferragus qu'un fort aveugle mene,  
Court en fureur sur les pas de Climéne ;  
Elle s'arrête, & lui fait un appel.  
Le Chevalier, trompé par son armure,  
Sans balancer accepte le duel.  
Un bois voisin propre à cette aventure,  
S'offre à leurs yeux ; ils s'y rendent soudain,  
Prennent du champ, & chacun de sa lance  
Porte une atteinte avec tant de puissance  
Que les tronçons leur restent dans la main.  
Il s'en étonne, & la Dame chancelle,  
Mais à l'instant se raffermir en selle.  
Puis de leur fer tous les deux s'escrimant,  
Sur leurs hauberts frappent si durement  
Qu'on les croiroit Forgerons sur l'enclume.  
Elle s'irrite, & voit avec transport  
Le premier sang couler sous son effort ;  
Mais le Guerrier dont le courroux s'allume,  
Porte un tel coup sur le chef ennemi,  
Qu'il fend le casque, & l'emporte à demi.

Ses blonds cheveux tout aussi-tôt la couvrent,  
Et ses regards semblent étinceller.  
Le Moine alors, qui vouloit redoubler,  
Reste immobile, & ses deux gros yeux s'ouvrent.  
Bouche béante, & les bras étendus,  
Il semble un Therme, & ne sauroit comprendre  
Que d'un objet si délicat, si tendre,  
Coups si pesants sur lui soient descendus.  
Ah, je vous cède & je vous rends les armes,  
Belle, dit-il, quand on a tant de charmes,  
Pourquoi du fer emprunter le secours ?  
Ah, montrez-vous, & vous vaincrez toujours.

Il la descend alors sur la verdure ;  
Climene affecte une honnête rougeur,  
Et rajustant sa blonde chevelure  
Demande à voir son glorieux Vainqueur ;  
Il obéit, & sur l'herbe nouvelle  
Ils sont déjà l'un près de l'autre assis.  
Confidemment la Dame lui révèle  
Son nom, son rang, sa secte, son pays.  
Il n'en faut tant pour le prendre ; il est pris ;

Et la lorgnant du coin de la prunelle ,  
Ah , lui dit-il , en se rapprochant d'elle ,  
Pour des attraits que l'on doit adorer  
Fragilité sans doute est naturelle !  
Déjà ses mains cherchent à s'égarer .  
Mais d'un coup d'œil le faisant retirer ,  
Elle lui dit : modérez ces approches ,  
Et que vos mains, Seigneur, soient dans vos poches.  
A ce discours , rougissant comme un sot ,  
Il se tient coy , soupire , & ne dit mot .

Astolfe , las d'une course inutile ,  
Au petit pas revenoit doucement ;  
Du haut d'un Terre il voit dans cet asyle  
Un tête à tête établi fourdement .  
Il s'en approche , & cachant son allure ,  
Arrive au point où l'Amoureux transi  
Requiert le don d'amoureuse merci .  
Il reconnoît l'Hermite à sa luxure ;  
Il ne fait pas quelle est l'autre figure ,  
Et ne voyant que masculins habits ,  
Il se prévient contre ces bons amis .

Mais à l'instant une voix de Sirene  
Lui fait juger qu'au sexe il s'est mépris.  
Pour aujourd'hui, Seigneur, j'ai la migraine,  
Lui disoit-elle, & ne vois pas trop bien  
Ce que voulez, car vous êtes Chrétien,  
Moi, Musulmane; &, sans faire l'habile,  
Mon Alcoran vaut bien votre Evangile.  
Si votre cœur, dit-il, est à ce prix,  
Je puis prouver que je suis circoncis;  
Mais fallût-il me circoncire encore,  
Quelque regret que j'aye au Paradis,  
Viens appaiser le feu qui me dévore,  
Viens, Mahomet est le Dieu que j'adore.  
*Bravo*, s'écrie Astolfe se montrant.  
T'y voilà donc, l'homme à la discipline!  
Toi qui nous vas prêchant & remontrant,  
Trahir ta foi pour une gourgandine!  
( Vous noterez que sans prendre congé,  
Voyant l'Anglois, elle avoit délogé.)  
Dans tout Paris j'en vais faire un bon conte.  
Epargne moi, mon bon ami, j'ai tort,  
Dit Ferragus, & me repens bien fort.

De ses remords l'Anglois ne fait nul compte ;  
Le malheureux reste accablé de honte.  
L'horreur qu'il sent de sa lâche action  
Et des brocards auxquels il doit s'attendre  
Le fait entrer en telle passion ,  
Que sur le champ il résout de se pendre.  
De son cheval il ôte le licou ,  
Dans les rameaux d'un chêne il l'entrelasse ,  
Puis l'ajustant dextrement à son cou ,  
Va se jeter , quand par-là Roland passe.  
Il reconnoît le coupable troublé ;  
Es-tu donc fou , dit-il , frere endiablé ?  
Je ne suis fou , ni frere , dit l'Hermite ,  
Chrétien , Payen , Pénitent , ni Soldat ,  
Je suis un bouc , un chien , un renégat ,  
Et fais ici la fin que je mérite.  
Mais , dit Roland , veux-tu donc t'envoler  
Droit en Enfer ? Où veux-tu donc que j'aïlle ?  
Dit l'Apostat ; pour ne pas m'étrangler  
J'ai bien rêvé sans trouver rien qui vaille ,  
C'est le plus court. Et sans verbiager  
Il se balance , & fait le saut léger



Tout en contant sa chance & sa détresse,  
Le bon Roland, ( en ce moment trop bon )  
Se jette à terre, & va couper sa lesse,  
Et dans ses bras, de peur qu'il ne se blesse,  
L'ayant reçu, l'étend sur le gazon ;  
Puis lui jettant de l'eau fraîche au visage,  
De son bon sens lui rend bien-tôt l'usage.  
Apprens moi donc, dit Roland, quel sujet  
T'a fait tenter un si noble projet.  
Je n'entens rien au choix de ton supplice ;  
Je comprends fort que tu l'as mérité,  
Je te connois & je te rends justice ;  
Si tu le peux, dis-moi la vérité ;  
Tu ne vauds rien, fort bien ; on te l'accorde ;  
Eh pour cela, Frere, ne te pends pas,  
Tu pleureras & te fustigeras,  
A tout péché Dieu fait miséricorde.  
Las ! il est vrai, dit le Moine contrit,  
Mais quand la chair a subjugué l'esprit,  
Plus on la matte, & plus elle est revêche.  
A me vexer Cupidon toujours prêt  
Sut contre moi de tout bois faire flèche,

Son arc bandé , dit-on , n'a point d'arrêt.  
Une beauté lionne & pigrièche  
Par ses attraits m'a si bien débauché,  
Que dans l'espoir d'un fort joli péché  
Il m'a fallu suivre enfin son caprice,  
Et de ma foi faire le sacrifice.  
Ah! mon ami , dit Roland tout en feu,  
Quel pas glissant ! mais ceci n'est point jeu.  
Or , te damnant pour la fausse femelle,  
As-tu du moins eu quelque chose d'elle ?  
Le Frere alors ; rien , de par Lucifer !  
C'est à crédit que je vais en Enfer ,  
C'est ce qui fait que j'en maudis ma vie,  
Car sans l'Anglois , j'en passois mon envie.  
Parbleu l'ami , reprend le Paladin ,  
Vous avez fait l'acte d'un grand faquin !  
Passe , qu'un peu la cervelle s'égare ,  
On en guérit ; la drogue n'est pas rare.  
Ne faut pourtant tout mettre à l'abandon  
A tout hafard , demande à Dieu pardon.  
Après ces mots Roland le catéchise ,  
Veut que sur l'heure il retourne Chrétien ,

Et peu s'en faut qu'il ne le rebaptise.  
Ce n'est la peine, & m'en passerai bien,  
Dit Ferragus; à la première Eglise,  
S'il m'en souvient, je prendrai la Prêtrise,  
Du Diable alors je ne craindrai plus rien;  
Ce que je veux ici de ta franchise,  
C'est d'exiger d'Astolfe le secret.  
Le Chevalier l'embrasse, & le promet,  
Puis à Paris ils retournent ensemble.

Mais sur la scène il est temps, ce me semble,  
De voir enfin paroître Richardet.

Il poursuivoit avec persévérance  
Un Chevalier de superbe apparence,  
Dont au combat il avoit admiré  
Les hauts exploits, & la force & l'adresse;  
Le revoyant, le reperdant sans cesse,  
Par quelque charme il sembloit attiré,  
Quoique lassé d'une vaine poursuite,  
Il ne veut pas en vain être venu,  
Et saisissant un Soldat dans sa fuite,

Il lui dépeint le vaillant inconnu ,  
Son port hardi , son courfier , son armure ,  
Et veut savoir quel tort ou quelle injure  
Contre la France a son bras excité.  
Le Prisonnier sourit de cette enquête ,  
Celui , dit-il , dont je te vois en quête  
Mérite assez ta curiosité.

C'est un Héros d'espèce un peu mutine ;  
A tous combats son triomphe est certain.  
Bref , ce Guerrier n'est autre que Despine  
Fille du Scric , des Caffres Souverain.  
Roses & lys , brillent sur son visage ,  
Esprit divin , agrémens du langage ,  
Graces , vertus , ornent ses traits charmants ;  
Tous les talents l'embellissent encore ,  
Les Rossignols sont jaloux de ses chants ;  
Quand elle danse , on voit de Terpsicore  
Les pas légers , gracieux , & touchants.  
Si la voyois ordonner une fête ,  
Soins attentifs , bontés , douceur honnête ,  
A tant d'attraits tu n'échapperois pas.

Bien qu'à sa Cour les plus rares appas  
Flattent les yeux, sa beauté triomphante  
Ternit l'éclat de tout ce qui la suit,  
Comme l'on voit une Lune éclatante  
Briller parmi les astres de la nuit.  
Mais méprisant ces qualités vulgaires,  
Elle s'élève aux vertus des Héros.  
Fer manier, lancer les javelots,  
Courriers dompter, sont ses jeux ordinaires;  
Dans le carnage au milieu des hasards  
On la prendroit pour Minerve, ou pour Mars.  
Mais tu l'as vue, & fais si je t'impose.  
Le Chevalier, de l'éloge enchanté,  
Sent éveiller sa curiosité,  
Et de la voir hardiment se propose.  
A son Captif donnant la liberté,  
Il le caresse, & sa main libérale  
Sait l'engager avec dextérité  
A le conduire à la Tente royale.  
Là, s'avancant d'un air doux & discret,  
Le fort l'adresse à certaine Argentine  
Que la Princesse à ses plaisirs admet.

Belle, dit-il, de l'aimable Despine  
Puis-je obtenir un entretien secret ?  
A ce discours la Dame l'examine.  
Retire-toi, téméraire Etranger,  
Lui répond-elle, & réprime l'audace  
Dont ton esprit ignore le danger.  
Je t'en instruis, & veux te faire grace.  
Depuis le jour qu'un Français déloyal  
Tua son frere en combat inégal,  
Ta Nation, en horreur à la Reine,  
Est pour jamais dévouée à sa haine,  
Et sa fureur poursuivra l'Inhumain.  
Jusqu'au trépas que lui garde sa main.  
Hé bien, je puis seconder sa vengeance,  
De la servir mon cœur sera charmé,  
Dit le Héros; je veux en sa puissance  
Remettre ici Richardet désarmé.  
La Dame encor le regarde, & s'étonne;  
Puis vers la Reine elle court à l'instant.  
Un Cavalier, dit-elle, vous attend,  
Et veut, dit-il, vous remettre en personne  
Ce Richardet qui sût vous offenser.



Despine alors, qui pour se délasser,  
A peine avoit déposé son armure,  
Quitte aussi-tôt le soin de sa parure,  
Et dans son cœur sent l'espoir se glisser.

Le Paladin est introduit près d'elle,  
Sa voix expire en la voyant si belle !  
Un ruban d'or rattachant ses cheveux,  
Un négligé de couleur bleu céleste,  
Un habit court qui lui donne un air leste,  
Ses deux bras nus éblouissant les yeux,  
Tout de Diane en elle étoit l'image,  
Despine encor la surpasse en beauté ;  
Et de Venus on croit voir le visage,  
Mais la Déesse eut moins de majesté.

Et Richardet aussi, pour la figure  
Étoit sans pair, pour l'Amour sembloit né ;  
Et n'avoit point ce ton efféminé  
Des Courtisans ; mais air brun, beau corsage,  
Teint animé, belles dents, longs cheveux,  
De grands yeux noirs, dont les humides feux

Promettoient tout, & tenoient davantage.  
Mais c'étoient-là ses moindres qualités ;  
Doux & poli dans les sociétés,  
L'esprit aimable, & fuyant la satyre,  
Prompt à servir, incapable de nuire,  
Aimant, dansant, chantant, se mettant bien ;  
Français de plus ; ce qui ne gâtoit rien.

Je fais, dit-il, qu'un rapport infidèle  
Contre Richard arme votre courroux ;  
De ce Guerrier je suis l'ami fidèle,  
Mais sans vouloir le servir contre vous ;  
Reine, son cœur ne fût jamais capable  
De mettre en œuvre aucun lâche détour ;  
Qui vous l'a dit, est indigne du jour,  
Et sans ce crime, il est assez coupable !  
Audacieux ! dit-elle avec dédain,  
Vous m'abusez d'une fausse promesse,  
Et vous osez sous ce prétexte vain  
Vantér ici l'Ennemi qui me blesse,  
Et me nier sa noire trahison !  
Quel intérêt à ce trait vous engage ?

Que

Que cherchez-vous ? Et par quelle raison  
 Me faites-vous un si sensible outrage ?  
 Calmez, dit-il, un injuste transport.  
 Quelque amitié qui pour lui m'intéresse,  
 Il vous offense, il mérite la mort.  
 Je l'ai promis ; je tiendrai ma promesse.  
 Oui ; sans défense à vos pieds amené,  
 Par tout son sang, ce Prince infortuné  
 Doit expier la funeste victoire  
 Qu'il remporta, mais sans fouiller sa gloire.  
 Ah, pour savoir quel motif en ces lieux  
 Malgré moi-même en esclave m'entraîne,  
 Reine adorable, interrogez vos yeux ;  
 Voyez quel charme à vos desirs m'enchaîne !  
 Mais si pour vous je trahis l'amitié,  
 Vous immolant une chère victime,  
 Si je commets peut-être quelque crime !  
 De tant d'amour n'aurez-vous pas pitié ?  
 Pendant qu'il parle, elle paroît émue ;  
 Son air touchant, sa timide action,  
 Peignent si bien sa tendre passion,  
 Qu'elle ne peut en détourner la vue.

Enfin, rompant le silence à regret,  
Quoique ton feu, Guerrier, soit indiscret,  
Dit-elle alors, ton aveu téméraire  
A mon orgueil donne un plaisir secret ;  
Je l'avouerais, toute femme aime à plaire.  
Je hais l'amour à l'égal de Richard.  
Plus que tout autre, à te parler sans fard,  
Tu m'eusses plû, si tu n'étois point traître,  
Mais, inhumain, apprens à me connoître.  
Ton fol amour n'est qu'aveugle fureur ;  
J'abhorre autant trahison odieuse  
Que j'eusse aimé vengeance généreuse ;  
Je te refuse, & tu me fais horreur.  
Non ; cria-t'il, je ne suis point perfide,  
Et ce n'est point en lâche, en assassin,  
Qu'au malheureux dont je suis l'homicide  
Je veux plonger un poignard dans le sein.  
Oui, malgré vous, je vous fers, inhumaine,  
Cet Ennemi trop digne de vos coups,  
Ce triste objet d'un injuste courroux,  
Ce Richardet que poursuit votre haine,  
Frappez cruelle ; il est à vos genoux.

Elle pâlit ; dans son ame confuse  
 Pensers divers se combattent soudain ;  
 Au glaive offert tout son cœur se refuse ,  
 Elle en détourne & les yeux & la main.  
 Torrent de pleurs s'ouvre enfin un passage ,  
 Elle sanglote , & d'un ton attendri ,  
 Quoi ! c'est donc toi , dit-elle , c'est ta rage  
 Qui m'a privé d'un frere si chéri !  
 Fuis de mes yeux ; fuis , Barbare , te dis-je ;  
 Et s'il est vrai que ta seule valeur  
 Sans perfidie ait causé mon malheur ,  
 Délivre moi d'un objet qui m'afflige.

Elle se leve en achevant ces mots ;  
 Et gagne en hâte une salle voisine.  
 Pâle & muet , notre affligé Héros  
 Devers Paris tristement s'achemine.  
 Pendant qu'il croit être seul malheureux ;  
 Il ne fait pas que la fiere Despine  
 A son sujet se trouble , s'examine ,  
 Et dans son cœur découvre mille feux.  
 Contre l'Amour la résistance est vaine.

A son secours elle appelle la haine,  
Et la vengeance & la religion,  
L'honneur, l'orgueil d'une ame souveraine ;  
Foibles remparts contre sa passion !  
Elle se dit qu'elle trahit son pere,  
Et sa patrie, & le sang de son frere,  
Pour un Chrétien qu'elle doit détester.  
A tant d'efforts ne pouvant résister,  
Et s'égarant dans sa douleur profonde,  
Dans un désert elle veut expier  
Un fol amour qui l'ose humilier ;  
Et fait dessein de ne paroître au monde  
Que quand son cœur aura fû l'oublier.  
Lors éveillant sa compagne fidèle,  
Et s'étant fait armer diligemment ;  
Il faut partir, dit-elle, en ce moment,  
Vole à Paris, & prouve-moi ton zèle.  
Tu chercheras cet aimable Héros  
Par qui tu vois ma vengeance trompée,  
Et dans ses mains remettant cette épée,  
Ne manque pas de lui dire ces mots :



Reçois ce fer que Despine te donne ;  
Elle l'osa destiner pour ta mort.  
Mais puisqu'Amour autrement en ordonne ,  
Souviens-toi d'elle , & plains son triste sort.

Despine après ce magnanime effort ,  
Sur son coursier légèrement s'élançe ,  
Et sans tarder s'éloigne de la France.  
Son Argentine en voyage se met ,  
Et dans Paris va trouver Richardet.  
Epouvanté de ce message étrange ,  
Encouragé par un charme flatteur ,  
Le Chevalier sent un confus mélange  
D'amour , d'espoir , de plaisir , de douleur.  
Puis s'informant du chemin que la belle  
A fû tenir, il y vole après elle.  
Tandis qu'il court par sentiers inconnus ,  
Allons savoir ce que fait Ferragus.

Le malheureux , confus de sa foiblesse ,  
Et de se voir sur-tout décrédité ,  
De repentir & de honte agité ,

N'en sent pas moins l'aiguillon qui le blesse.  
De sa tendresse il voudroit se punir ,  
Mais c'est en vain qu'il tâche à contenir  
Desir impur qui sans cesse l'embrase ;  
Chair se rebelle ; & loin de le bannir ,  
Chaque combat finit par une extase.  
Si quelquefois il va se souvenir  
De son dévôt & tranquille hermitage ,  
De sa Climéne il y trouve l'image ,  
Ah ! se dit-il , je voudrois l'y tenir !  
Puis se flattant qu'au giron de l'Eglise  
Il pourroit bien ramener ce trésor ,  
Le vieux Pécheur songeant qu'il la baptise ,  
Roule les yeux , & s'extasie encor.  
Pour la combattre il sent qu'elle est trop forte ,  
Qu'elle l'a fait dès l'abord renier ,  
Et le fera tant apostasier  
Qu'il faut enfin que le Diable l'emporte.  
Le Pénitent pleure & se déconforte ,  
Nouveau délire occupe ses esprits ;  
Il veut encor dans son inquiétude  
Se confiner dans une solitude ,

Et sur le champ s'éloigne de Paris.  
D'abord, sans choix, où le hasard le mène,  
Il laisse aller en rêvant son cheval.  
Mais tout-à-coup ; m'enterrer pour Climéne !  
S'écria-t'il ; je suis un animal !  
Pour ses beaux yeux, tant soit-elle accomplie,  
Aller au Diable, ou se pendre, est folie.  
C'est elle ici, non moi, qu'il faut punir.  
Courons chercher la Guerriere jolie,  
Lui tout promettre, & ne lui rien tenir.  
De ce projet repaissant sa cervelle,  
Ivre d'espoir & de contentement,  
Soigneusement par-tout s'informant d'elle,  
Après la belle il pique vivement.  
Certain passant lui dit en confidence,  
Qu'il vient de voir la Dame en Cavalier,  
Et qu'avec elle est un jeune Guerrier.  
Pour peu, dit-il, que fassiez diligence  
Vous les joindrez ; car tout chemin faisant  
Ils vont riant & se gracieufant,  
Et sont tous deux très-fort d'intelligence ;  
Je fais aussi le nom du beau blondin ,

Et c'est Guidon, de France Paladin.  
A ce rapport d'ire l'ame obsédée,  
Le vieux jaloux lâche au conteur benin  
De maudissons une horrible bordée ;  
Le harangueur demeure stupéfait.

Mais Ferragus repartant comme un trait,  
Va gravissant au haut d'une colline.  
Il voit de loin, dans la forêt voisine,  
Les deux Amants couchés sous un Cyprès,  
Qui paroïssent s'entretenir de près.  
Lors ne prenant que sa fureur pour guide,  
Par les rochers il pousse à toute bride.  
Il fut forcé pourtant de s'arrêter ;  
A quatre pas, la tête la première  
Tout à cheval il alla culbuter,  
Et l'animal y finit sa carrière.  
On peut juger avec quelle douleur  
Vit le jaloux sa course interrompue,  
Ayant encor pour comble de malheur  
Le bras démis & la cuisse rompue.  
Il demeura sans poulx ni sentiment,

Tant qu'à la fin des Pasteurs le trouverent,  
Et par pitié chez eux le rapportèrent,  
Où fut pansé tellement quellement.  
Celui d'entre eux qui plus avoit d'audace,  
Lui fit bientôt retrouver tous ses sens  
En lui causant de terribles tourments  
Pour remboîter ses membres en leur place.  
Les accidents suivent les accidents,  
Dit le proverbe, ici très-efficace.  
Car cependant que notre Renégat  
Gît étendu sur un méchant grabat,  
Pour ses péchés le Diable encor amene  
Dans la cabane, & Guidon & Climene.  
Dans le bocage ils s'étoient ennuités,  
Et par bonheur voyant de la lumière  
Etoient venus frapper à la chaumière ;  
Près de l'Hermite on les avoit gîtés.  
Quoique son corps soit en grande détresse,  
Son ame encor souffre mille fois plus  
De voir Guidon caresser sa Maîtresse,  
Tandis qu'il est impotent & perclus.  
L'obscurité l'épouvante & l'irrite,

Le moindre bruit lui donne le frisson ,  
Plancher qui craque ou feuille qui s'agite ,  
Souris qui trote , enfin , le moindre son ,  
Tout est pour lui matiere de soupçon.  
Et cependant le Galant à sa Dame  
Conte tout bas son amoureuse flamme ,  
Et lui vantant l'ardeur de ses desirs  
Et les tourments qu'ils causent dans son ame ,  
Va l'inviter à de plus doux plaisirs.  
Comment , dit-elle , en avoir la pensée !  
Quand à tel point je serois insensée ,  
Si vous étiez de ma gloire jaloux ,  
Si vous m'aimiez , y consentiriez-vous !  
Si vous m'aimez vous-même , il faut vous rendre ,  
Repart Guidon ; que cette heureuse nuit  
Comble les vœux de l'Amant le plus tendre ;  
Que craignez-vous ? Tout dort dans ce réduit ,  
Si foiblement la Belle le repousse  
Que le jaloux , de rage frémissant ,  
Donne à son lit une horrible secousse ;  
Je ne dors pas , dit-il en mugissant.  
A ce fracas , les Amours & leur suite



Tout effrayés prennent soudain la fuite.  
Un petit lit tout près du Pénitent  
Étoit dressé ; l'esprit fort mécontent  
Sans faire bruit la Princesse s'y jette,  
Et le Galant gagne aussi sa couchette.  
Tout est tranquille, & de nos jeunes gens  
Qu'a dérangé l'impur Anacorète,  
Profond sommeil charme bientôt les sens.  
Mais le Satyre ayant troublé la fête,  
Autre projet roule encor dans sa tête.  
Songeant sans cesse à la rare beauté  
Entre deux draps couchée à son côté,  
Le Libertin sans retenue aucune,  
Du bras manchot fait si bien travailler  
Qu'à la fourdine, & sans la réveiller  
Déjà sa main est en bonne fortune.  
Tandis qu'il est à son œuvre appliqué,  
Un mouvement tout-à-coup le dérange,  
Et de nouveau le bras est disloqué.  
Le malheureux pousse un cri tant étrange  
Qu'en s'éveillant chacun se croit flambé  
Et sur son lit le tonnerre tombé.

Lors, entendant une voix qui l'appelle,  
Un des Pasteurs allume une chandelle,  
Le bras pendant à l'instant est remis ;  
Et cependant le Patient entage  
De voir Guidon qui de près l'envifage.  
Quoi te voilà ? Qui diable ici t'a mis ?  
Dit le Blondin, & par quelle aventure  
Te trouves-tu si maléficié ?  
Hier en tombant dans une route obscure,  
Dit Ferragus, me suis estropié.  
De son côté, Climene est fort honteuse,  
Se rappelant le rendre égarement,  
Le doux propos, le critique moment  
Qu'a fû troubler cette voix odieuse.  
Piquée au jeu, certes, vous avez tort,  
Et quand on est sur le déclin de l'âge  
On devrait bien, dit-elle, être plus sage ;  
Une autre fois ne courez pas si fort.  
Guidon poussé de la même rancune,  
A tout pécheur, dit-il, en ce bas lieu  
Mal qui survient est heureuse fortune ;  
Souffre ceci pour l'amour du bon Dieu.

En son angoisse il ne peut leur répondre ,  
Mais on le voit de courroux rugissant.  
Ils s'en font fête , & pour le mieux confondre  
De ce logis sortent en s'embrassant.

Qu'à son plaisir ce gentil tête à tête  
Coure les champs tant qu'il trouvera bon,  
Et quelque temps laissons à l'abandon  
Sur son grabat l'Hermite malhonnête ;  
Nous , retournons aux braves Paladins ,  
Qui sans vouloir presque reprendre haleine ,  
Quittant déjà les rives de la Seine ,  
Repartent tous par différens chemins  
Avec ardeur suivant les Sarrazins.  
Le sang les guide , & chaque route est pleine  
De malheureux blessés , nuds , désarmés.  
A ces Vaincus ils donnent assistance ,  
Sans pour cela qu'ils soient moins animés  
A pourchasser le reste à toute outrance ;  
Par-tout de morts les chemins sont semés.  
On fait bientôt que la payenne engeance  
Au Port voisin s'embarque en diligence.

A toute bride on pique vers Calais.  
Le Scric quittoit à peine le rivage  
Que ventre à terre arrivent à la Plage  
Le bon Roland & Renaud, & l'Anglois.  
Désespérés, ils n'ont ni paix ni treve  
Qu'on ne leur cherche un Navire avec soin.  
On en trouve un qui gissoit sur la greve,  
Et de la Côte ils sont déjà bien loin.  
Mais tôt après une tourmente affreuse  
Se fait sentir, & la mer furieuse  
Pendant trois jours les ayant balotés  
Sur un Rocher enfin ils sont jettés.  
Par grand hasard, dans une Isle habitée  
Ils se trouvoient; dans un Hameau voisin  
On leur donna de bons lits, de bon vin.  
Après dîner la table étant ôtée,  
L'un à fumer se met, l'autre à dormir,  
L'autre à jouer; Astolfe avec plaisir  
Voyant tout près un bois épais & sombre  
Soudainement est tenté de son ombre,  
Sort de l'Auberge, & va s'y promener.

Tout en rêvant, si bien fût s'enfourner  
Dans les détours de la Forêt touffue,  
Que sur ses pas quand voulut retourner  
Jamais ne pût en retrouver l'issue.  
Après avoir cheminé longuement  
Il aperçoit le plus riant bocage,  
Il s'en approche, & voit sous cet ombrage  
Une beauté qui dort tranquillement.  
Sans nul souci qu'elle soit blonde ou brune  
Il en rend grâce à sa bonne fortune,  
Prend un baiser pour son premier début,  
Puis écartant tout ce qui l'importune,  
Sans préluder il va droit à son but.  
La jeune fille effrayée & surprise  
Remplit le bois de ses cris douloureux  
Et se défend; mais l'Anglais vigoureux  
Gagne pays; l'affaire est dans sa crise,  
Et les clameurs ne le dérangent pas.  
De tous côtés arrivent cent Soldats  
Qui, furieux de si lâche entreprise,  
Au Paladin font bien-tôt lâcher prise,  
Et la Princesse arrachent de ses bras.

Il étoit temps ; la belle étoit pâmée ,  
Et si l'on veut croire aux mauvais discours ,  
La chose étoit pour le moins entamée ,  
Fort à propos il lui vint du secours.  
De mille coups on le charge , on l'enchaîne ,  
( Dans son désordre on se défend fort mal )  
Un Ecuyer met la Dame à cheval ,  
Puis à sa suite à la Ville on l'entraîne.  
Devant le Roi qu'on nomme Marcomer  
Il est conduit ; de la gente pucelle  
C'étoit le pere. Avec sanglot amer  
Ce scélérat m'a ravi , lui dit-elle ,  
Ou peu s'en faut , ce que j'eus de plus cher !  
Le Roi Payen qui de fureur pétille ,  
Comment , dit-il , infâme débauché ,  
Effrontément attenter à ma fille !  
Tu pairas cher un si hardi péché.  
Si pour venger sa pudeur virginale  
De mille coups je te perçois le cœur ,  
Tu périrois , lâche , avec trop d'honneur.  
Soldats ; pour prix de son ardeur brutale ,  
Que tout à l'heure à mes yeux on l'empale.



A cet Arrêt, d'interceder pour lui,  
Le Criminel va prier la Princesse,  
Rejettant tout sur l'humaine foiblesse.  
Oses-tu bien implorer mon appui,  
Toi qui m'as fait souffrir mille supplices?  
Pourquoi veux-tu, dit-elle, homme infernal,  
Qu'ici mon cœur ait pitié de ton mal,  
Lorsque du mien tu faisois tes délices?  
Quand je criois, barbare, à mon réveil,  
En ai-je été de tes coups moins frappée?  
Ah! reprit-il, le cas n'est pas pareil;  
La différence est comme d'une épée  
Et d'un fleuret; celui-ci n'est que jeu,  
On en reçoit cent coups sans qu'on trépasse;  
Mais, près de l'autre, examinez ce pieu.  
Point de quartier, dit-elle, il faut qu'il passe;  
Qui n'en fait point est indigne de grace.

Sur son esprit ne pouvant rien gagner,  
Le malheureux songe à se résigner.  
Mais quand il voit de son tourment horrible  
Tout l'appareil, & la grosseur horrible

Du bois pointu , du pieu désobligeant  
Qui , pied à pied dans son corps s'engageant ,  
Finalement doit fortir par sa nuque ,  
Il se récrie , ah ! que n'étois-je eunuque !  
Un Sarrafin ayant d'abord à nû  
Mis au grand jour son derriere charnu ,  
A son plaisir le rentasse & le trouffe ,  
Puis il l'enlève & tâche à l'enfiler.  
Le Paladin qui se sent flageoler  
S'esquive alors d'une verte secouffe ,  
Tant que le pal dans ses cuisses passé ,  
Sort par l'habit sans l'avoir offensé.  
Le noir , fondant derechef l'orifice ,  
Pour cette fois croit qu'il va l'engainer.  
Le Patient tant fait se demener  
Que le Payen rate encor son office  
Dont il blasphême en vrai désespéré.  
L'un le replace , & l'autre le déplace.  
A ce spectacle , un ris immodéré  
Se fait entendre , & dans toute la place  
Plus haut ; plus bas ; crioit la populace.

Tandis qu'en l'air se passe ce duel,  
 Que Sarrafins se font un jeu cruel  
 Des tours de reins du Paladin alerte,  
 Et qu'aux paris la carrière est ouverte,  
 Ses Compagnons avertis de son fort,  
 Diligemment font accourus du Port,  
 Et s'élançant au milieu de la foule  
 Avec fureur portent par-tout la mort;  
 En un clin d'œil tout le Peuple s'écoule.  
 Renaud s'approche, & délivre à l'instant  
 Le Duc Anglais; tandis qu'il le détache,  
 Vient Marcomer, qui de rage écumant,  
 De sa Massue un tel coup lui détache,  
 Qu'à la renverse il tombe comme mort.  
 Roland accourt, & le croyant sans vie,  
 Ah! Mécréant, dit-il avec transport,  
 De ton trépas sa mort sera suivie.  
 Pour prévenir l'effet de sa furie  
 Marcomer lève & la masse & le bras,  
 Qui d'un revers sont jettés à dix pas.  
 D'un second coup le Paladin l'acheve,  
 Et cependant son cousin se relève,

Et tous les deux poursuivent les Payens.

Astolfe alors r'habillé, voit la belle  
Seule & dolente ; il se jette sur elle ,  
Enfin , dit-il , ingrata , je te tiens ;  
Ta cruauté va recevoir salaire ,  
Pour me venger ce pieu vient à souhait.  
Tu me diras si le mal que t'ai fait  
S'égale au mal que tu me voulois faire.  
Elle frémit ; & lui dit toute en pleurs ,  
Pourriez vous bien accroître mes malheurs ,  
Guerrier humain , non , je ne saurois croire  
Que sur mon sexe exerciez ces horreurs ;  
Un trait si noir souilleroit votre gloire.  
Non , repart-il , il faut en essayer.  
Entre ses bras il prend la pauvre fille ,  
Et , le Galant déjà la deshabile.  
On peut penser qu'il vouloit l'effrayer ,  
Et , par la peur de peine tant affreuse ,  
La disposer à quelque doux accord.  
Quoiqu'il en fut , la belle courageuse  
Lui saute aux yeux , l'attaque en furieuse ,

Et l'égratigne, & l'arrache & le mord.

Roland ayant dissipé la canaille,  
S'en revenoit rejoindre ses amis ;  
On peut juger combien il fut surpris  
Lorsque de près il vit cette bataille.  
Il fait cesser toutes hostilités,  
Il les apaise, & tous deux les sépare ;  
Puis veut favoir quel accident si rare  
Excite entre eux ces inhumanités.  
Tu vas juger de ses perversités,  
Répond l'Anglais ; par ordre de l'ingrate,  
Sans toi, tantôt sur ce pivot mignon  
On auroit vû ton triste Compagnon ;  
Mais de l'y voir à mon tour je me flate ;  
Elle y répugne ; & voilà mes raisons.  
Elle a grand tort, car ton offre est honnête,  
Répond Roland ; mais avant cette fête  
Il te faut mettre aux Petites Maisons.  
Comme il alloit interroger la belle,  
Renaud survient, & de leurs différens  
Veut être instruit. Seigneur, répondit-elle,

Hier à la chasse ayant couru long-temps,  
Par la fraîcheur d'un bocage attirée,  
Je me laissai surprendre au doux sommeil,  
Ma fuite étoit près de-là retirée.  
Mais quelle horreur me saisit au réveil !  
D'un insolent qui m'outrage & m'opprime,  
L'affreux aspect glace tous mes esprits,  
Et sans ma garde accourue à mes cris,  
Mon innocence eut été sa victime.  
Le Criminel à mon pere amené,  
Et sur le champ, convaincu, condamné,  
Alloit périr sans doute avec justice ;  
Votre valeur l'a sauvé du supplice,  
Et m'a ravi ce pere infortuné !  
En finissant, un déluge de larmes  
Vient inonder son visage & son sein.  
Roland lui dit, bannissez vos allarmes,  
Et ne craignez nul barbare dessein ;  
Certes, je sens une douleur amere  
D'avoir sans cause attaqué votre pere,  
Le Duc Astolfe en est seul l'assassin.  
Si j'eusse sù, dit Renaud, son offense,



J'eusse laissé Justice avoir son cours.  
Chaste Joseph ! que Dieu vous récompense !  
Répond l'Anglois ; nous connoissons vos tours.  
Laissons à part l'article des amours ,  
Nous avons tous eu besoin d'Ellébore ;  
Trois Chevaliers que nous sommes ici  
Ne nous devons traiter de Turc à More ;  
Pourtant j'ai tort , & je requiers merci.

Lors aux genoux de la Belle il se jette ,  
Et l'arraisonne en termes si soumis ,  
Qu'en rougissant , par la jeune Fleurete  
( C'étoit son nom ) ses griefs font remis.  
Peut-être encor l'un & l'autre regrette  
Que du passé le pere ait eu l'avis ,  
Quoiqu'il en soit , les voilà bons amis.  
Les Paladins pour réparer sa perte ,  
Lui vont offrant leur secours au besoin ;  
Eille l'accepte , & sans aller plus loin  
L'occasion soudain leur est offerte.

Déjà la Belle avoit un Favori ;

Un Chevalier de la Cour de son pere  
Aimoit Fleurete, il en étoit chéri.  
L'ayant appris, ce Monarque sévere  
Prit le parti, sans nulle autre raison,  
De confiner le Galant en prison  
Dans une Tour qu'a construite une Fée,  
Qu'elle a nommé le Palais de Morfée.  
Entre qui veut dans ce Château fatal  
( Dit aux Guerriers la Princesse Fleurete ; )  
Et rien n'en sort ; une vertu secrete  
Est attachée à son seuil infernal.  
À tout venant la porte par miracle  
S'ouvre à l'instant, rien ne vous fait obstacle,  
Mais sous ce seuil est un charme ennemi  
Par qui l'on est aussi-tôt endormi.

Nos Paladins s'entendent à combattre,  
Géants pourfendre, & monstres terrasser ;  
Mais cette tour peut les embarasser,  
Car quand on dort, on ne sçauroit se battre.  
Astolfe alors se leve, & part soudain,  
Et vers le Port s'achemine & s'empresse,

Puis il revient avec même vitesse  
L'air triomphant, & sa lance à la main.  
Belle, dit-il, à qui j'ai trop sù nuire,  
A ce Château s'il vous plaît me conduire,  
Vous me verrez rompre l'enchantement,  
Gagner ma grace, & vous rendre un Amant.  
Tous vont ensemble au Palais narcotique ;  
La porte s'ouvre, & semble l'inviter.  
Il voit le piège, & songe à l'éviter ;  
Tout prêt d'entrer, il frappe le Portique,  
Et le Château disparoît à l'instant,  
On ne voit plus qu'une Place publique.  
Tous ces dormeurs pêle-mêle gissants,  
Etoient objets assez divertissans,  
Car, par milliers, en diverses postures  
Il se trouva les plus rares figures,  
De tous états, de tous poils & grandeurs,  
Et de tout âge, & de toutes couleurs ;  
Et leur surprise à ce réveil folâtre  
Fit sans nul doute, un beau coup de théâtre.  
On peut juger qu'au sortir de ce lieu  
Bientôt la Dame & l'Amant s'épouferent.

Les Chevaliers ayant fait leur adieu  
Aux deux Epoux, en hâte s'embarquerent,  
Et prestement vers la France voguerent.

Tandis qu'ils vont achever ce trajet,  
J'ai dans l'esprit de rejoindre Despine  
Qui fuit l'Amant, mais que l'Amour domine,  
Et de parler aussi de Richardet.

Toute la nuit ayant erré sans guide,  
Despine au bord de l'humide élément,  
Au point du jour arrive tristement.  
Elle apperçoit sur la plaine liquide  
Une Nacelle à l'abri d'un rocher  
Qu'on a pris soin seulement d'attacher  
Par un ruban ; la Barque est fort ornée.  
De son Courfier, la Princesse étonnée  
Descend sur l'heure & va s'en approcher ;  
Puis elle y monte ; & voit avec surprise  
Cordages d'or, mâts entourés de fleurs,  
Voiles de lin peint de mille couleurs,  
Sur des tapis nonchalamment assise,

A son amour, sa gloire, son Amant,  
Elle se met à rêver tendrement.  
Tournant la tête, elle voit dans la plaine  
Son Richardet courant à perdre haleine  
Qui va l'atteindre en ce même moment.  
A cette vûe, interdite, confuse,  
Elle craint tout de son cœur attendri.  
Elle veut fuir, & sa main lui refuse  
De l'éloigner d'un Amant si chéri.  
Mais il approche, & le péril redouble;  
Faisant enfin un généreux effort  
Pour cette fois l'honneur est le plus fort;  
Elle saisit le ruban avec trouble  
Et le délie, & s'éloigne du Port.

L'Infortuné sur le rivage arrive  
Et reconnoît la beauté qu'il poursuit,  
Que devient-il voyant qu'elle le fuit!  
Il s'en approche, & côtoyant la rive,  
Lui tend les bras, & voudroit l'appeller;  
La voix lui manque, il ne sauroit parler.  
Eh! que feroit le discours le plus tendre!

Elle est si loin qu'elle ne peut l'entendre.  
Mais le vaisseau disparoît à ses yeux.  
Tout son dépit dans ses transports éclate,  
Et les furnoms de perfide, d'ingrate  
Font retentir les échos de ces lieux.  
Rapidement parcourant le rivage,  
A chaque pas il se sent irriter ;  
Il est tenté de la suivre à la nage  
Et dans les flots de se précipiter.  
En avançant il trouve sur le sable  
Un fresse Esquif, dès long-tems négligé,  
Sans nuls agrès, sans rames, & sans cable.  
C'est un trésor pour son cœur affligé !  
Lors, il s'embarque, & du bout de sa lance  
Avec effort à la mer il le lance,  
Et sans regret s'abandonne à son sort,  
Sûr de trouver ou Despina, ou la Mort.

Mais la trop fiere & trop tendre Princesse  
Des deux côtés en proie à ses remords,  
Soit que son cœur résiste à sa foiblesse,  
Soit qu'elle cede à sa vive tendresse,



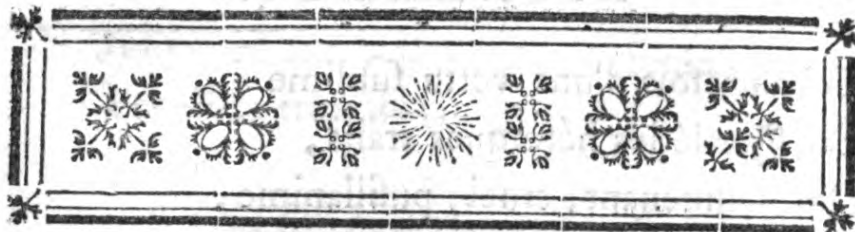
A chaque instant éprouve mille morts.  
Ses yeux en pleurs s'attachent vers la France,  
Où de sa flamme elle laisse l'objet ;  
Et cependant avec persévérance  
Elle poursuit son généreux projet.  
En peu de temps la Nacelle enchantée ;  
Qui sur les flots glisse légèrement ,  
Par les Zéphirs dans un fleuve portée ,  
Offre à ses yeux un lieu plein d'agrément ;  
Un peu plus loin , dans un réduit charmant  
L'Esquif galant s'arrête de lui-même  
Vers un endroit de très-facile abord.  
La Reine juge en sa surprise extrême  
Que c'est l'asyle où la conduit le sort.

Elle prend terre ; à l'instant à sa vûe  
S'offre un Vieillard rempli de majesté  
Qui par son nom l'appelle , & la salue.  
Venez , dit-il , avec sécurité ,  
Dans ce séjour j'habite avec mes filles  
Qu'à vous servir vous verrez s'empressez  
Tout aussi-tôt deux figures gentilles

Lui présentant jasmins, roses, jonquilles  
D'un air naïf viennent la caresser.  
Avec transport Despine les embrasse,  
Elle en admire & la taille, & la grace,  
Leur habit simple, & leur air de candeur,  
Et sur leur teint le fard de la pudeur.  
La faim vous presse; acceptez, belle Dame,  
Dans ce réduit des rafraîchissements,  
Dit le Vieillard; & dans quelques moments  
Nous pourrions au trouble de votre ame.  
Elle rougit en entendant ces mots.

Et cependant qu'on accueille la Reine,  
Son triste Amant est resté sur les flots  
Où je conçois que son ame est en peine.  
A son secours allons diligemment.  
Mais c'est assez conté tout d'une haleine.  
Attendez-moi, Lecteur, sans compliment.

*Fin du quatrième Chant.*



RICHARDET.

POÈME.

CHANT CINQUIÈME.

VIL Intérêt ; Dieu secret , sans Autels ,  
 Dont le reproche à l'homme est une insulte ;  
 Régneras-tu toujours sur des Mortels  
 Qu'on voit tout haut défavouer ton culte !  
 L'honneur , jadis l'Idole des Français ,  
 Est aujourd'hui ta funeste victime ;  
 Son Temple auguste est fermé désormais ;  
 Tu lui ravis un encens légitime.

Tel autrefois d'une vertu sublime  
Eut signalé les héroïques traits,  
Qui maintenant, cruel, pusillanime,  
S'ouvre une route à tes riches Palais  
Par l'attentat, la bassesse & le crime.  
L'or qu'on en tire annoblit les forfaits.

Vous, dont ici je chante la vaillance,  
Eussiez-vous cru, grands Paladins de France,  
Que des Héros issus de votre flanc  
Vendroient un jour leur Noblesse & leur sang ?  
Que pour briller & faire bonne chère  
Ils traiteroient la vertu de chimère,  
Donnant l'exemple à ceux d'un moindre rang  
De mépriser tout ce que l'on révere !  
La foule aveugle imite ces abus,  
Et chacun vend même ce qu'il n'a plus ;  
Le Courtisan, son crédit, sa puissance,  
Le Citoyen, sa foi, sa conscience,  
L'homme de Loi vend son intégrité,  
Le Sexe adroit, sa fleur & sa beauté.  
Dans chaque état même fraude s'exerce,  
Jusqu'aux

Jusqu'aux autels le Druide commerce ;  
Tel est le fruit de la cupidité,

Ris du succès de ta ruse maligne ,  
Dieu suborneur , dont la manœuvre indigne  
Mêle à nos yeux tous les rangs confondus !  
Ris , en voyant ces Sages prétendus  
Oser encor dans leur folie insigne  
Revendiquer tout ce qu'ils t'ont vendu ,  
Et croire avoir l'honneur qu'ils ont perdu !

De tes bienfaits le solide avantage  
Est d'un grand prix aux yeux même du Sage.  
Mieux que tout autre , attentif à jouir ,  
Il peut en faire un noble & doux usage ;  
Mais il renonce aux moyens d'acquérir  
Dont la vertu peut avoir à rougir.  
L'homme bien né , qu'elle guide sans cesse ,  
Souffre plutôt la médiocrité ,  
Préférerait même la pauvreté ,  
Pour en sortir s'il faut une bassesse.  
Son cœur , qu'anime un noble sentiment ,

Et qui, pour rien, jamais ne se déguise,  
Du plus, du moins, content également,  
De l'amitié ne fait point marchandise;  
Honore un Grand, & ne le flatte pas;  
A ses Valets ne fait point de courbettes,  
Et n'entre point par les portes secrètes  
Pour s'enrichir par des services bas.  
Mais, ta fierté par le Sage est blessée,  
Lâche Plutus, & la vertu sensée  
A tes faveurs ne donne point d'accès!  
Être boufon, porter le caducée,  
Servir tes goûts, tes vices, tes excès,  
Voilà chez toi ce qui fait les succès!  
Il faudra donc encenser ces profanes,  
D'un vil borbier ces reptiles sortis,  
Fiers d'étaler à nos regards surpris  
L'or de Midas, ainsi que ses organes.  
Je l'avouerai, c'est pour devenir fou,  
D'imaginer que Nourrissions des Muses  
Devant Catins, & Maquignons, & Buses,  
Seront forcés de fléchir le genou.  
Ce seul penser me donne une humeur noire



Qui me feroit presque oublier l'histoire  
Dont j'ai promis de reprendre le cours.  
Sans rame, voile, ou semblable secours,  
Il vous souvient que l'Amant de Despine,  
Mal à son aise & tristement chemine,  
Dans un bateau si mal appareillé  
Que la frayeur eut tout autre éveillé.  
Et cependant, ni cette inquiétude,  
Ni son chagrin, ni l'injuste rigueur  
De la beauté qui regne sur son cœur,  
Et dont il souffre un traitement si rude,  
N'ont le pouvoir de garantir ses sens  
D'un doux sommeil dont la force le lie.  
Il cede au charme, & dans ses bras oublie  
Et l'amour même, & la mer, & les vents,

Tandis qu'il dort étendu sur la poupe,  
Navire Anglais aborde sa Chaloupe.  
Sans s'éveiller, dans ce moment fâcheux  
Il est saisi; grand, dispos, vigoureux,  
Et bien armé, son aspect intimide;  
On s'en défie, & l'Etranger perfide

Charge de fers le Héros malheureux.  
A son réveil quelle fera sa rage !  
En doux plaisirs changeons ce noir présage.  
Un tel miracle est digne de l'amour !  
Dans le paisible & fortuné séjour ,  
Où sagement un Vieillard l'endoctrine ,  
Allons trouver la Princesse Despine.

Un calme heureux succede à ses regrets ,  
Et pour le prix de la noble victoire  
Que sur son cœur a remporté sa gloire ,  
Elle est instruite en mille beaux secrets.  
Elle possède une pierre si rare  
Qu'en la tenant seulement dans la main ,  
A tous les yeux on disparoît soudain.  
Autre caillou , par un effet bizarre ,  
Brise le fer , les chaînes , les verroux ,  
Marbres , rochers , comme verre fragile.  
Dans un coffret étoient tous ces bijoux ,  
Jamais ne fut si commode ustensile.  
Elle y conserve une herbe plus utile ,  
De tous les maux elle guérit d'abord.

( Bien est-il vrai que si l'on étoit mort ,  
Elle ne fait les trépassés revivre ;  
Vous ne verrez mensonge dans ce livre. )  
Elle a deux noix , l'une fait sommeiller ,  
De ce sommeil l'autre fait réveiller.  
Une figure encor bien précieuse  
Est en ses mains ; d'abord elle noircit  
Si l'on vous tend quelque embuche odieuse.  
Tels sont les dons que le sage lui fit.

Se promenant un jour sur le rivage ,  
Sa pierre en main , Voyageurs inconnus ,  
Pour se pourvoir d'eau douce , en ce parage  
De leur Navire à terre sont venus ,  
Elle ne peut comprendre leur langage.  
Elle passe outre , & va jusqu'au Vaisseau ,  
Elle y parvient à l'aide d'une échelle.  
Un seul Pilote y faisoit sentinelle.  
Au pied du Mât un jeune Jouvenceau  
Est enchaîné ; Despine s'en approche  
Et reconnoît Richardet furieux  
Que fait gémir un sort injurieux.

Son triste état touche son cœur de roche ;  
Ruisseau de pleurs coule de ses beaux yeux.  
Sans perdre temps , de la Noix somnifere  
Elle assoupit le surveillant nocher ,  
Puis du Navire ancré près d'un rocher ,  
Coupe le câble & l'éloigne de terre.  
Elle vouloit d'abord à Richardet  
Rester cachée ; inutile projet !  
De son Amant le désespoir la frappe ;  
De son malheur , qu'elle cause en effet ,  
Elle se fait un reproche secret ,  
Et de sa main le Talisman échappe.  
Dieux , s'écria Richardet tout troublé ,  
Despine , hélas , a donc perdu la vie !  
Du haut des Cieux son image chérie ,  
Vient déchirer mon cœur trop accablé !  
Elle sourit ; elle brise sa chaîne ;  
Je ne suis pas , dit elle , une ombre vaine ,  
A tous vos maux je viens remédier.  
Point ne dirai quelle douce surprise ,  
Quels vifs transports ressent le Chevalier ,  
Ni de ses mains , qu'on vient de délier ,

S'il fût former amoureuse entreprise.  
 Tirant sa Noix, pour éviter malheur  
 La sage Reine éveilla le dormeur,  
 Et fit très-bien ; car la règle est précise,  
 S'en rapporter toujours à sa pudeur,  
 C'est trop risquer qu'enfin elle s'épuise.

Le Nautonnier étoit un scélérat.  
 Il fut jadis marchand, homme de guerre,  
 Hôte, voleur, archer & renégat.  
 Il les entend discourir de la pierre,  
 De ses vertus ; même il en voit l'effet :  
 L'essai s'en fit pour plaire à Richardet.  
 Pour s'emparer d'un trésor aussi rare,  
 Il se propose un coupable projet ;  
 Déjà le traître à leur mort se prépare.  
 Tandis qu'il couve un si lâche dessein,  
 Le Talisman noircit, & le décele,  
 Et la Princesse à son Amant révèle  
 Le fond du cœur du perfide assassin.  
 De son forfait voyant la preuve sûre,  
 Le Paladin qui hait la procédure,

O iv

---

Prend le Pilote, & fans formalité  
Au fond des flots l'ayant précipité,  
Le fait servir aux Poissons de pâture.

Or, les plaisirs, & les jeux & les ris  
Que le Dieu Mars avoit bannis de France,  
De toutes parts accourent vers Paris  
Où l'on ne voit que festins & que danse.  
Les jeunes fils de Renaud & Roland,  
L'un dit Anglante, & l'autre Montauban,  
Pendant le Siège, au milieu des allarmes,  
Avoient tous deux fait leurs premières armes.  
Mais de la paix l'agréable retour,  
Loin de l'éteindre, anime leur audace ;  
Impatiens de marcher sur la trace  
Des grands Héros dont ils tiennent le jour,  
Et d'être oisifs au milieu d'une Cour,  
Pour s'évader ils font ligue secrète.  
Un beau matin les jeunes Compagnons,  
Par leur départ dont on n'a nuls soupçons,  
Surprennent fort Charle qui les regrette.  
Ils sont à peine en pleine puberté ;



Leurs mouvements vifs, gracieux & lestes,  
Et sur leur teint la fleur de la beauté,  
Font qu'on les prend pour substances célestes.  
Joignez encor l'esprit & la gaité,  
L'amour du sexe & de la liberté,  
Desir de gloire, & des cœurs intrépides,  
Et vous aurez les portraits des Guerriers;  
De leurs parents l'exemple & les Lauriers,  
Aux champs d'honneur font leurs glorieux guides.

Garbolin dit que leur premier effort  
Fut de lutter dans l'antre de la mort,  
Que chacun d'eux y conquit une armure  
Que de ses traits elle ne peut percer.  
Plus animés après cette aventure,  
Ils vont cherchant des torts à redresser :  
Veuves défendre, & venger leur injure,  
Sont les vertus qu'ils brûlent d'exercer.

Le pur hafard a dirigé leur course  
Vers le pays où l'on voit briller l'ourse.  
A peine ils sont dans ces climats glacés,

Que de leurs traits mille cœurs sont blessés.  
De tant de vœux nuls ne sont comparables  
Aux feux ardents dont pour les deux amis  
Brûlent deux sœurs divines, adorables,  
Filles du Roi de ce lointain Pays.  
De l'honneur seul les Chevaliers épris,  
Au tendre Amour répugnoient dans leur ame;  
Ce Dieu prend soin d'adoucir leurs esprits,  
Déjà d'Anglante Argée obtient la flamme,  
Et Montauban de Corese est épris.  
Nos jeunes gens, dans leurs ardeurs brûlantes,  
Sans nul souci passent d'heureux moments,  
Mais deux Rivaux promis aux deux Infantes  
Viennent troubler de si doux passe-temps.  
Fiers de leur taille, indignés de l'audace  
Qu'osent montrer en occupant leur place  
Les deux Guerriers, dont les traits délicats,  
Quoique hardis, ne leur imposent pas,  
D'un Précepteur ils leur font la menace.  
On peut juger avec quelle fierté  
Les Paladins repoussent cet outrage;  
Dans un combat entre eux prémédité

Le lâche couple éprouve leur courage ,  
Et sous leurs coups succombant avec rage ,  
Reçoit le prix de sa témérité.  
Ils s'attendoient après cet avantage  
A des plaisirs sans trouble & sans orage ;  
Mais le malheur poursuit leur passion ,  
Là ne finit la persécution.  
Le Roi fâché d'avoir perdu deux gendres ,  
Et peu touché des Amours les plus tendres ,  
Des quatre Amants veut la punition.  
Il fallut fuir. Sur Palefrois montées  
Vous eussiez vû les Dames escortées  
De nos Galants & jolis étourdis ;  
Tous avoient l'air d'Ange du Paradis.  
En les laissant promener leur caprice ,  
Je veux leur rendre un signalé service ,  
Et je reviens à leurs parents chéris.

Roland , Renaud , & l'Anglais réunis  
Etant déjà débarqués auprès d'Arle ,  
Sont rencontrés par un Courier de Charle  
Qui leur apprend le départ de leurs fils.

---

Les deux Héros, que la nouvelle afflige,  
Tiennent conseil, & chacun d'eux s'oblige  
A les chercher fans cesse ni repos,  
Renaud, par terre, & Roland, sur les flots.

Ce Paladin, dans sa course rapide,  
Voit au milieu de l'élément humide  
Une Isle affreuse, où de grands arbres noirs  
Sont des hiboux les lugubres manoirs.  
De ce séjour un Négromant perfide  
S'est rendu maître, & dans les rets qu'il tend  
Au genre humain, malheur à qui se prend;  
L'homme, soudain de la mort est la proye;  
Et du beau sexe, il fait filles de joye.

Sur ce récit, Roland fans marchander,  
Veut dans cette Isle à l'instant aborder.  
Son vieux Pilote envain lui représente  
Que c'est courir à sa perte évidente,  
Il l'enhardit loin de l'intimider.  
D'un pas tranquille, & fans forfanterie,  
Quoique le jour panche vers son déclin,

Il marche au Fort où l'Enchanteur malin  
Tient son Serrail, & sa Ménagerie.  
Le Scélérat dans ces horribles lieux  
Nourrit Serpents, Tigres, Loups furieux;  
Si quelque Dame à ses desirs rébelle  
L'ose braver, & résiste à ses feux,  
Elle est leur proie, & par leur dent cruelle  
Elle se voit en lambeaux déchirer;  
Et quelquefois, à l'écorcher lui-même  
Il se délecte, & fait sa joye extrême  
Dans les tourments de la voir expirer.  
Du long chemin Roland s'impatiente,  
Et cependant l'obscurité s'augmente,  
Il n'apperçoit bientôt pour tout fanal  
Que la clarté de lampe qui luit mal  
Et de très-loin s'échape d'une fente.  
En approchant, il voit le Négromant,  
Qui précédé d'une claire lanterne  
Que devant lui porte esprit subalterne,  
Entre en la Tour qui se ferme à l'instant.  
Le Chevalier se propose d'attendre  
Pour le combattre au sortir de ces lieux;

Mais de grands cris soudain se font entendre,  
Et sur son front font dresser ses cheveux.  
Jamais, crioit une voix gémissante,  
Tu ne pourras, barbare, moi vivante,  
Exécuter ton infâme dessein.  
Plutôt, tyran, meurtrie & palpitante,  
Que tes Vautours me déchirent le sein !  
Non, répond-il, tu périrois trop vite,  
Tu ne feras de mes mains fitôt quitte.  
Le Paladin de rage frémissant,  
Tel que Samson les Temples renversant,  
D'un seul effort jette la porte à terre  
Et dans la Tour entre comme un tonnerre.  
Dans le milieu d'un vaste & noir salon  
La Dame étoit au pouvoir du Felon  
Qui l'attachoit aux anneaux d'une pierre.  
Tout autour d'elle, & plaignant ses malheurs,  
Sont vingt beautés les yeux noyés de pleurs.  
Le monstre tremble, & veut prendre la fuite,  
Mais d'un seul coup Roland le décapite.  
Le tronc se baisse; on croit le voir périr,  
Mais de ses mains il ramasse la tête,



Sort de la Tour, & se met à courir.  
Le Paladin d'horreur se sent saisir,  
Et cependant nul effroi ne l'arrête;  
Il vole après l'ennemi qui le fuit  
Et qui se perd dans l'ombre de la nuit.  
Lors dans les airs mille feux semblent naître  
Et de la tête il sort un sifflement.  
Le Héros voit avec étonnement  
De tous côtés mille monstres paroître  
Qui contre lui viennent en rugissant.  
Le Buste alors lance d'un bras puissant  
La tête aux Cieux, & les Bêtes cruelles  
Le dévorant, il s'abîme avec elles.  
Le chef enfin retombe en bondissant.

Dans ce moment la terre tremble, s'ouvre,  
On voit fumer les eaux du Flégéon,  
L'air s'en infecte, & l'enfer se découvre,  
Et sur son char en sort le noir Pluton  
Qui vers Roland marche, & le remercie.  
Bon Chevalier, dit-il d'un air content,  
Tu m'as su rendre un service important.

Le Négromant qu'as privé de la vie  
Depuis long-tems me tient sous son pouvoir ;  
Peut-être es-tu curieux de favoir  
Par quel secret il m'avoit fû réduire ?  
Ma chere femme avoit pris tant d'empire  
Sur mon esprit , que de sa volonté  
Je m'étois fait une loi souveraine ,  
Mais elle craint que par légereté  
Peut-être un jour je ne brise ma chaîne.  
Pour l'empêcher , cette Dame hautaine  
Prend avec moi le parti de ruser.  
Un certain soir elle vient me baïser ,  
Et fouriant , exige que je signe  
Un Parchemin ; moi , par foiblesse indigne  
Je le soufcris , & n'ose refuser.  
Jamais ne fut une aussi forte entrave ,  
Car , par le Stix , en corps comme en esprit  
Je protestoïis d'être à jamais l'esclave  
Du possesseur de ce fatal écrit.  
Un beau matin Proserpine en cette Isle ,  
Qui fut jadis agréable & fertile ,  
Vient se baigner , & quittant son corset ,

Laisse

Laisse tomber mon malheureux billet.  
Le scélérat le trouva le jour même ;  
Dès cet instant je devins son Sujet.  
Tu peux juger de ma douleur extrême  
Quand par des mots que je dois révéler,  
Je m'entendis sommer & conjurer.  
Feu violet au visage me monte  
En t'avouant que le fier Négromant  
Si durement m'opprime & me surmonte,  
Que je servis moi-même d'instrument  
A ses ébats qui me couvroient de honte.  
Que je plains ma fidelle moitié !  
Devant mes yeux , à me trahir réduite,  
Pour son Epoux une tendre pitié  
La fit pâmer quatre ou cinq fois de suite.  
Mais ta valeur qui finit mon tourment  
M'arrache enfin à sa rage maudite.  
Et tu ne dois t'étonner nullement  
De voir ce chef bondir encor sur l'herbe ;  
En son cerveau loge un esprit superbe ,  
Auteur secret des maux que j'ai soufferts ;  
Mais je saurai l'en punir aux Enfers.

En finissant, de la tête il s'empare,  
Fond dans l'abîme, & ferme le Tartare.

On trouve écrit dans de vieux Parchemins  
Que les trois mille & tant de Demoiselles  
Qui dans la Tour à ses feux moins rebelles,  
Du Négromant passerent par les mains,  
Furent autant de pudiques Nonnains.  
L'Isle reprend une face riante,  
Et le Héros se remet à voguer.

Mais retournons à la Dame galante  
Avec Guidon depuis long-temps errante,  
Sans s'ennuyer & sans se fatiguer.  
Tant ces Amants ont fait par leurs journées,  
Que dans l'Egypte ils se trouvent un jour.  
S'ils avoient fû les tristes destinées  
Qu'on leur prépare en ce lointain séjour,  
Ils se feroient épargné ce voyage.  
La Renommée a dit tous leurs secrets.  
Le fier Soudan, le cœur rempli de rage  
D'avoir perdu la fleur de ses Sujets,

Contre sa fille a d'étranges projets.  
On peut juger quelle fut sa furie  
Lorsqu'il apprit que dans Alexandrie  
Climéne étoit avec son cher Français ,  
Et qu'il la vit descendre à son Palais.  
On les saisit , & son ordre barbare  
Dans deux cachots les jette & les sépare.  
On les enchaîne , & dès le lendemain  
Pour leur trépas le Vieillard inhumain  
Sur l'Echafaut veut que tout se prépare.

Les Cavaliers & les Dames en détail  
Veulent en vain le fléchir par leurs larmes ,  
Rien ne le touche , & son farouche orgueil  
Résiste seul au couple plein de charmes.  
Le jour suivant redouble les allarmes ;  
On s'attendrit pour ces infortunés.  
Ils sont déjà dans la place amenés,  
Et l'un vers l'autre ayant tourné la tête ,  
A cet aspect , pâles & consternés  
Ils sont saisis d'une horreur imprévue.  
Ta loi m'envoie au supplice , & j'y cours,

Dit en pleurant la Princesse à son Pere ;  
Mais que ma mort suffise à ta colere ,  
De ce Guerrier accorde-moi les jours.  
Non, dit Guidon ; je ne veux point de grace ;  
Mais contre moi dans ta haine affermi  
Ne l'étens pas jusqu'à ta propre race ;  
Sauve ta fille , & perds ton ennemi.

A ce débat si touchant & si rare  
Le Spectateur prend un tendre intérêt ;  
En leur faveur tout haut on se déclare ,  
Tout est en pleurs ; mais le Soudan barbare  
Veut qu'à l'instant s'exécute l'Arrêt.  
Chacun frémit , & murmure & s'irrite ;  
De toutes parts on s'élève , on s'excite ,  
Et sur le champ mille cris forcenés ,  
Avants-coureurs de révolte subite ,  
Font craindre au Roi des Sujets mutinés.  
Mais tout-à-coup un surprenant spectacle  
Frappe les yeux , & l'on voit par miracle  
L'Echafaut fondre & se pulvériser ,  
Et des Amants les liens se briser.



A cette vûe un Peuple entier s'écrie  
Qu'ouvertement le céleste secours  
S'est déclaré contre la barbarie,  
Et du Tyran on menace les jours.  
Lui-même tremble, & perdant son audace,  
Va de sa fille implorer le pardon.  
Ravis de joie, & Climène & Guidon  
Lui font rempart contre la Populace.  
C'est vainement; on n'entend point raison,  
La fureur croît, & les clameurs renaissent.  
Mais les Amants & le Roi disparoissent;  
Chacun s'effraye & gagne sa maison.

A ces effets aisément on devine  
Qu'ils font le fruit des secrets de Despine.  
En ce moment par un heureux hasard  
Elle arrivoit avec son cher Richard.  
Le Ciel sans doute exprès sur ce rivage  
Fit aborder sans soins, sans équipage,  
L'heureux Vaisseau qui portoit ces Amants,  
Pour dérober au sort qui les outrage,  
Ce triste Pere & ces Epoux charmants.

Je passe ici les discours, les carresses  
Des Paladins, du Soudan, des Princesses ;  
La douce paix succède à leurs ennuis.  
A mille jeux innocents, agréables,  
Le temps s'écoule, & ces couples aimables  
Passent ensemble & les jours & les nuits.  
Du Talisman la vertu précieuse  
Leur fournissoit des plaisirs enfantins,  
Et chaque jour la troupe ingénieuse  
Imaginoit les tours les plus lutins.

On fait assez qu'on s'amuse à cet âge  
A mille traits d'un galant badinage,  
A faire peur, épier les secrets ;  
Et c'étoit là le charme de Climéne.  
Souvent en tiers la Dame se promene  
Quand deux Amants, loin des yeux indiscrets,  
Se croient seuls dans de sombres bosquets.

Le beau Guidon, de toutes ces folies  
Prenoit sa part ; mais il ne frappoit pas,  
Il chatouilloit ; n'en vouloit qu'aux jolies

Qui, fans le voir, se trouvoient dans ses bras,  
Les chifonnoit, dérangoit leurs appas ;  
De jour en jour devenant téméraire,  
Il s'emportoit à plus de privauté.  
Climéne rêve ; & ce jeu répété  
Ne tarde pas long-tems à lui déplaire.

Pressée un jour d'un trouble involontaire ;  
Elle boudoit seule sur son balcon.  
A pas de loup voici venir Guidon  
Qui, s'approchant de la jeune Lydie,  
S'émançoit à malœuyre hardie.  
Sans réfléchir, à cet aspect subit,  
En se montrant Climéne avec dépit  
Saisit la pierre, & la jette en la place.  
Un Ecolier qui du coup tressaillit,  
La voit bîler, & soudain la ramasse.

Et pendant on rit dans le Palais ;  
Pris sur le fait, le Galant qu'on badine  
Par d'audace, & les Dames lutine,  
Ils agaçant encor sur nouveaux frais.

Le doux objet qui cause l'avanture  
Veut le traiter d'insolent, d'indiscret,  
Mais en voyant sa charmante figure,  
A cet éclat elle a quelque regret,  
Elle rougit, & l'excuse en secret.  
Climéne alors, de la Pierre divine  
Sent tout le prix, elle la fait chercher;  
Par leurs regards la jalouse devine  
Que ces deux cœurs sauroit se rapprocher;  
Et cependant pour elle Guidon brûle,  
Mais dans son cœur libre & voluptueux  
D'une passade il ne fait nul scrupule.  
Lydie aussi ne demande pas mieux;  
Deux jours après il paroît à ses yeux.  
Le regardant d'un air sensible & tendre,  
Je devrois bien contre vous me fâcher,  
Pourquoi, Seigneur, dit-elle, me surprendre?  
Vous avez tort de vouloir vous cacher,  
Et qui vous voit peut se laisser toucher.  
Guidon comprend l'équivoque gentille,  
Et dans ses yeux un feu lascif pétille;  
Mais par malheur Climéne étoit au guet.

Et les Amants sont pris au trébucher.  
Elle se montre, & soudain se retire,  
Et s'enfermant dans son appartement,  
Elle reprend masculin vêtement,  
Et du Palais s'échappe sans rien dire,  
Puis au hasard dans le premier sentier,  
En soupirant laisse aller son Courfier.

Le lendemain cette triste nouvelle  
Met du Soudan toute la Cour en deuil,  
Guidon se trouble, & va la larme à l'œil  
Voir sur le champ Richardet, & sa belle,  
Et sans détour leur conte son forfait,  
Poussant des cris à fendre un cœur de roche.  
Les deux amants désapprouvant ce trait,  
Au Chevalier, repentant & défait,  
Pensent devoir épargner le reproche.  
Mais laissons-les ensemble consulter,  
Je fais déjà ce qu'en va résulter ;  
C'est qu'ils iront courir après la folle.  
En attendant, voyons si l'écolier,  
Qui de la pierre est l'heureux héritier,

Aura l'esprit de jouer un beau rôle.  
Sur l'étiquette , & sans prévention ,  
De celui-ci j'ai peu d'opinion.

Certain Caffard , d'Isis Ministre indigne ,  
Avoit pour femme une coquette insigne  
Qu'avoit jadis aimée à la fureur  
Du Talisman l'idiot possesseur.  
Il la croyoit d'humeur chaste & sévère ,  
Parce qu'alors avec scandale & bruit ,  
Elle l'avoit durement éconduit ;  
Il auroit dû s'en prendre à sa misère.  
Il soupçonnoit pourtant quelque mystère ,  
Et fit dessein de se voir mieux instruit  
Par la vertu de la bénite pierre.  
Toujours la belle étoit en oraison ,  
Dans son quartier elle donnoit l'exemple ,  
Et ne sortoit que pour aller au Temple ;  
Par ces dehors en jugeoit notre oison.  
Le pauvre amant , tout plein de bonhomie ,  
Se rend chez elle , & voit sa douce amie  
En tête à tête avec certain quidan ,



Qui de la table ayant l'économie ,  
Dépensoit-là les écus du Soudan.  
Celui-ci fort ; un autre lui succède.  
Du Cuisinier ce second étoit l'aide.  
Il part encor ; & notre adolescent ,  
Emerveillé de la double entrevûe ,  
Croyoit avoir tout vû , mais l'innocent  
Pût à loisir faire le pied de gruë ,  
Car les ayant inscrits sur ses cahiers ,  
Vingt successeurs suivent les deux premiers.  
En arrivant , chacun fait son offrande  
A la Prêtresse , & tout est accepté ,  
Argent , bijoux , étoffes , pain , vin , viande ,  
Chacun fournit suivant sa faculté.  
Tant qu'avec eux s'évertuoit la belle ,  
Sur l'escalier , à la porte , au balcon  
Tous les valets étoient en sentinelle ,  
Pour avertir du retour du Patron ;  
Car , disoient-ils d'accord avec la Dame ,  
Tout eût passé par le fil de sa lame ,  
S'il eût eu vent du moindre rendez-vous.  
Aussi , chacun renfermant dans son ame

Soigneusement un mystere si doux,  
Croit seul jouir de sa pudique flame,  
Et craint sur-tout de contrister l'époux.  
Et cependant, complice de sa honte,  
A son retour, cet infame mari  
Raille avec elle, & veut qu'elle lui conte  
Ce qu'a reçu de chaque favori.  
De ce que vit alors la pauvre dupe,  
C'est encor-là le trait le plus piquant ;  
J'obmets exprès quelque conte méchant  
Qui ne vaut pas que je vous en occupe ;  
Je reprends donc un sujet plus touchant.

Climene en pleurs harcele sa monture,  
Elle n'a pris repos ni nourriture.  
Le Ciel se couvre, & dans un lieu désert  
Elle apperçoit une caverne obscure,  
Elle en approche, & s'y met à couvert.

Elle y rencontre une image effrayante,  
Objet d'horreur & de compassion.  
C'est une femme abattue, expirante

Et de douleur , & d'inanition.  
Un foible enfant , prêt à perdre la vie ,  
S'attache encor à son sein épuisé ;  
Mais l'aliment dont la source est tarie  
A ses besoins , hélas , est refusé.  
A ce spectacle , émue & pénétrée ,  
Climene oublie à l'instant ses chagrins ,  
Elle présente à la Dame égarée  
D'un elixir les secours souverains ,  
Elle lui parle , & la plaint & la presse  
De sustenter à l'instant sa foiblesse ,  
Et ranimer ses esprits languissants ;  
Et de son fils lui montrant la détresse ,  
Veut la toucher par des traits si puissants.  
Ange du Ciel , lui dit la triste mere ;  
Car quel mortel dans ces horribles lieux  
Pourroit m'offrir des soins si précieux !  
Voici la fin des peines que j'endure ,  
Et je n'attens pour descendre au tombeau  
Que le trépas de cette créature ,  
Dont l'infortune accable le berceau.  
Non , je m'oppose à ce dessein farouche ;

Cet innocent du moins ne mourra pas ,  
Dit la Princesse en prenant dans ses bras  
Le tendre enfant dont l'affreux sort la touche ;  
De votre fils vous causez le trépas  
Dans vos refus si votre esprit s'obstine ;  
Et , s'il périt, sa mere l'assassine !  
A ce discours de pleurs entrecoupé ,  
D'un trait de feu sentant son cœur frappé ;  
Quel jour affreux dans mon ame vient luire !  
Dit l'étrangere ; ah , mon cruel délire  
Produiroit-il un si coupable effet !  
A mes malheurs manque-t-il un forfait !  
Je rejettois vos dons , & les implore ;  
Sauvez mon fils , s'il en est temps encore !  
Après avoir des extrêmes besoins  
Avec sagesse appaisé le ravage ,  
Climene encor au sort qui les outrage  
Avec bonté veut étendre ses soins,  
Contre un destin injuste qui m'opprime ,  
Dit l'affligée avec un grand soupir ,  
La seule mort pouvoit me secourir ;  
Aux malheureux , la mort même est un crime !

L'Espagne, hélas , est mon fatal berceau.  
Du sang Royal ma race est illustrée.  
Quelque beauté , sans doute exagérée ,  
Sembloit m'offrir l'avenir le plus beau.  
J'avois douze ans , & je passois ma vie  
Dans un Château que j'ai dans l'Arragon ;  
Le jeune Roi , que l'on nomme Léon ,  
Eut de me voir la plus pressante envie.  
L'amour blessâ nos cœurs des mêmes traits ;  
Bientôt l'hymen resserra de plus près  
Les tristes nœuds qui font couler mes larmes.  
Pendant cinq ans , d'un bonheur plein de charmes ,  
Nul différend ne vint troubler la paix ,  
Nos jours couloient sans ennui , sans allarmes ,  
Et l'un sans l'autre on ne nous vit jamais.  
Dans notre Cour , jusques-là si tranquile ,  
Pour désunir deux fidèles époux ,  
Sont amenés par un démon jaloux  
Deux étrangers qui cherchent un azile ;  
Le Cavalier , qui se nomme Fernand ,  
Sa jeune sœur qu'on appelle Emilie ,  
D'illustre sang , de figure accomplie ;

Ont l'esprit souple , & l'accueil prévenant.  
Soins empressés , & confiance entiere  
Furent d'abord prodigués entre nous ;  
Bientôt après , réserve , humeur , mystere,  
Rapports , intrigue , enfin , tourments jaloux.  
Léon frémit dès que Fernand m'approche ;  
J'ai sur sa sœur de plus justes soupçons.  
Ces sentimens dont nous nous offensons  
Des deux côtés attirent le reproche ;  
Léon enfin , dans leur piège attiré ,  
Dans un Château loin de moi retiré ,  
Avec rigueur défend que je l'y suive.  
Mon cœur touché d'une douleur trop vive ,  
Ne prend conseil que de son désespoir.  
Je vais trouver une Devineresse  
Dont on vanloit le magique pouvoir.  
Je vous rendrai , dit-elle , sa tendresse ,  
Mais il me faut du sang de votre époux ;  
Et me voyant tremblante , confondue ,  
A votre effroi je me suis attendue ,  
Poursuivit-elle affectant un air doux ,  
Sans ce secours , mon art ne peut défaire

Ce



Ce qu'un autre art par ce moyen fut faire.

J'apprens alors d'horribles attentats ;  
Mon ennemie & son perfide frere  
Ont assoupi Léon dans un repas.  
Dans son sommeil , me dit cette Mégere ,  
Un peu de sang de ses veines tiré ,  
L'a sans réserve à leur pouvoir livré ;  
Sachez encor jusqu'où va leur audace :  
Cette Emilie a formé le dessein  
De vous glisser un poison dans le sein ,  
Pour s'élever ensuite à votre place.  
A ce complot , qui me semble certain ,  
Je promets tout à la Dame infernale ,  
Et j'en reçois une poudre fatale ,  
La noire coupe , & le glaive acéré ,  
Dont j'ose attendre un succès assuré.  
Je vole au lieu que mon époux habite ,  
Sur mon amour j'excuse ma visite ,  
Il me reçoit avec honnêteté ;  
Mais son esprit contre moi suscitè  
Est prévenu du coup que je médite.

*Part. I.*

Q

Dans le foupé, je faifis le moment  
De lui gliffer cette poudre funefte ;  
Il facilite un deffein qu'il détefte ,  
Puis me conduit dans fon appartement.  
Mes ennemis attendoient ce moment ,  
Je fers leur haine , & prens une bougie ;  
Et dans l'inftant que timide & hardie ,  
Le glaive en main j'approche à petits pas ,  
Léon appelle , & me faifit le bras.  
La porte s'ouvre , à fa voix on arrive.  
Je tombe alors fans poulx , fans fentiment.  
Mon époux fort , & , fans foulagement ,  
Me laiffe feule expirante , & captive.

Au point du jour je reprens mes efprits ,  
Et je me vois de foldats entourée ,  
Qui, fans refpect, fans écouter mes cris ,  
Dans un vaiffeau m'entraînent éplorée.

Le Commandant me traite avec rigueur.  
Mon cœur s'indigne à ce nouvel outrage ;  
Contre un cruel j'implore en ma douleur

Le juste Ciel témoin de ma candeur.  
Quoi donc ! me dit cet Espagnol sauvage,  
N'ai-je pas vû moi-même en votre main  
Le fer levé pour ce coup inhumain ?  
La vérité porte un tel caractère ,  
Qu'elle pénètre & dessille les yeux.  
Ce Guerrier franc, à mon récit sincère ,  
Perce sans peine un mystere odieux.  
Le même jour une barque légère  
Part pour instruire un Epoux trop sévere  
Des noirs détails de ce complot affreux ;  
Et cependant ce sujet généreux  
Cede au devoir , & poursuit son voyage ,  
Et de son ordre il m'instruit à son tour.  
Je dois périr dans une Isle sauvage  
Dès qu'à mon fils j'aurai donné le jour.  
Mais par sa lettre il conçoit l'espérance  
De voir bientôt cet ordre révoqué.  
Le temps s'écoule & mon terme s'avance ,  
Nous approchons du séjour indiqué.  
En un instant , de la mer blanchissante ,  
Les flots émus se choquent avec bruit ,

Le vent s'irrite, une soudaine nuit  
Redouble encor l'horreur & l'épouvante ;  
La foudre gronde, & la vague en fureur  
Forme des monts, & nous porte à leurs cimes,  
Puis nous plongeant dans de profonds abîmes,  
Offre par-tout la mort & la terreur.  
Dans la frayeur qui de mon cœur s'empare,  
Le reste échappe à mes sens éperdus,  
Je n'entens plus, & mon esprit s'égare,  
Tous les objets me semblent confondus ;  
J'ignore encor comment je fis naufrage.  
Quand je repris un foible sentiment,  
Je me trouvai seule sur un rivage,  
Je vis la mer avec étonnement ;  
Je me relève, & fuis ; & je retombe ;  
Je suis sans force, & ma tête succombe ;  
D'accablement je me livre au sommeil.  
L'horrible faim me presse à mon réveil ;  
Elle m'instruit ; je cherche en ces bocages  
Tout ce qui peut appaiser ses tourments ;  
L'herbe, le gland, & quelques fruits sauvages  
Depuis ce jour sont mes seuls aliments.

Pour mettre enfin le comble à ma misere  
Dans cet état cruel je deviens mere ;  
O titre , auquel j'attachois mon bonheur ,  
Comment es-tu le fléau de mon cœur !  
Ce cher enfant , objet de mes allarmes ,  
Plus que mes maux faisant couler mes larmes ,  
Me fait trembler de mes propres besoins !  
A le couvrir j'apporte tous mes soins.  
Mais , des Mortels les malheurs ont un terme ;  
Je le voyois s'affoiblir dans mes bras ;  
D'un front serein , & d'un esprit plus ferme  
J'envifageois sa perte & mon trépas ,  
Lorsque du Ciel la clémence infinie  
Vous a sans doute amenée en ces lieux ,  
Et par vos mains sauvant ma triste vie ,  
Me rend encor un fils si précieux.

Tandis qu'ainsi ces illustres Princesses  
Se confiant leurs mutuels destins ,  
Et se faisant les plus tendres carresses ,  
Donnent relâche à leurs mortels chagrins ,  
Une autre Dame , avec deux Paladins

Cherchant l'abri d'un lieu frais & tranquille,  
Entrent soudain dans cet obscur asyle.  
Ce sont Richard, & Despine & Guidon.  
Ce Chevalier, de Climéne attendrie  
Ne tarda pas d'obtenir son pardon  
En renonçant pour jamais à Lydie.  
Déjà Dorine & les nouveaux venus  
Confidemment se sont entretenus,  
Et tous enfin partent de compagnie.  
Ayant ainsi marché le long du jour,  
Les Chevaliers, pour loger les Infantes,  
Cherchent envain dans les lieux d'alentour.  
On voit déjà les étoiles brillantes  
Prêter aux cieux une douce clarté,  
Sans qu'on rencontre un séjour habité.  
L'espoir cessoit, lorsque la Caravane  
Trouve un troupeau paissant dans un désert,  
Et tout auprès une simple cabane  
Dont les Bergers leur offrent le couvert.  
Les trois Beautés deviennent leurs hôtes;  
On leur présente un champêtre repas,  
Puis s'étendant sur quelques matelas



Chez ces Pasteurs s'endorment les Alteſſes.  
Tout vis à-vis, couchés ſur le gazon,  
En font autant Richardet & Guidon.

Pendant qu'ainſi chacun en paix ſommeille,  
Un Chevalier chagrin & querelleur,  
Paſſant par-là, bruſquement les réveille,  
Voulant contre eux éprouver ſa valeur.  
Chacun des deux prétend la préférence;  
Le ſort tiré la donne à Richardet,  
Il faute en felle, & d'un ſeul coup de lance  
Son bras abbat l'Affaillant indiscret.  
On lui délace à l'inſtant ſon armure,  
Les bons Pasteurs viſitent ſa bleſſure,  
Et les beautés viennent à ſon ſecours.  
Mais quelle horreur de Dorine ſ'empare  
En retrouvant cet Epoux trop barbare,  
Ce cher Léon qu'elle adore toujours !

Quand il reçut cette épître tardive  
Qui dévoiloit des complots criminels,  
Il en punit les Complices cruels,

Et ressentit la douleur la plus vive.  
Il s'embarqua pour cet affreux séjour  
Où par son ordre on avoit dû conduire  
Le triste objet de son ardent amour.  
Là, de son sort aucun ne peut l'instruire ;  
Un Matelot, de l'orage sauvé,  
Vint par hasard se rendre à cette plage,  
Et lui conta comment de ce naufrage  
Seul par miracle il étoit conservé.  
Pour mettre fin à sa peine cruelle,  
Depuis ce jour en maudissant son sort,  
A tout Guerrier Léon faisoit querelle  
Dans le seul but de rencontrer la mort.  
On peut juger qu'il bénit sa défaite  
En retrouvant son épouse & son fils,  
Et que la paix entre eux fut bientôt faite.

Tandis qu'ils vont regagnant leur pays,  
Du bon Renaud les exploits inouis  
Vont nous offrir une scène amusante.

Cherchant son fils, errant avec Anglante,

De la Corogne il suivoit le chemin ,  
Lorsqu'une Dame au regard affassin  
Vint lui conter son histoire affligeante.  
Seigneur, dit-elle, en cet affreux rocher  
On m'a privé d'un Epoux que j'adore ;  
Si ma douleur a de quoi vous toucher ,  
Accordez-moi le secours que j'implore.  
Hier voyageant par un chaud inhumain ,  
Nous nous trouvions près de cet antre sombre ,  
Nous descendons pour nous y mettre à l'ombre ,  
A nos regards s'offre aussi-tôt un Nain.  
Dans un séjour plus frais & plus tranquile ,  
Nous dit le traître avec un air flatteur ,  
Chez ma Maîtresse acceptez un asyle ;  
Tout près d'ici , dans sa superbe Ville ,  
De vous conduire accordez-moi l'honneur.  
Vous nous bercez d'un compliment frivole ,  
Dit mon Epoux , & ces lieux sont deserts.  
Daignez me croire , & je vous tiens parole ,  
D'autres chemins vous seront découverts ,  
Reprend le Nain. Hé bien me dit Alphonse ,  
Le suivrons-nous ? Moi , j'en suis fort tenté.

Un mouvement de curiosité,  
Je l'avouerais, me dicta la réponse.

En nous baissant, & dans l'obscurité  
Nous cheminons pendant une heure entière ;  
Bientôt après nous trouvons la lumière.  
De ces climats vous peindre la beauté  
Vous lasseroit d'un détail inutile ;  
Bref, nous voyons un spectacle enchanté,  
Et nous entrons dans une grande Ville.  
Tout ce qu'ici l'homme usurpe de droits,  
Tous les métiers, les arts & le négoce,  
L'architecture & le maintien des Loix,  
L'art de la guerre, & jusqu'au Sacerdoce,  
Le Trône même, & l'empire absolu,  
Est à mon sexe en ces lieux dévolu.  
Même en amour la mode est différente,  
L'homme résiste, & la femme le tente.  
Tout étranger est soudain defarmé,  
Dans un Serrail ensuite renfermé,  
Et doit ses vœux, ses faveurs, son hommage,  
Tout sans réserve, à l'objet souverain.

De qui le sort l'a rendu le partage.  
Lorsqu'on nous vit escortés par le Nain,  
Voici, disoient des Officiers femelles,  
Nouveau bijou, dont dirions des nouvelles  
Si nous pouvions sur lui mettre la main.  
Et cependant à la Reine on nous mene.  
Elle est bossue, & chassieuse & Naine,  
Louche & cagneuse, avec barbe au menton,  
Son sein modeste étoit sous son jupon.  
A soixante ans la vieille Messaline  
Fait vanité d'être encor libertine,  
De ses baisers infecte mon mari,  
Devant mes yeux l'obsède & le lutine,  
Et veut qu'il soit son premier favori;  
Dans son Serrail elle le fait conduire.  
Lors je me plains, & j'éleve la voix.  
Cette Etrangere est fâcheuse à réduire,  
Qu'on prenne soin, dit-elle, de l'instruire,  
Et qu'on lui donne un Esclave à son choix.  
J'insiste encor; on m'entraîne par force,  
Puis on me dit que la loi de l'Etat  
Défend l'Hymen, & que le Magistrat

Va dans l'instant publier mon divorce.  
J'ai protesté, j'ai redoublé mes cris,  
Et refusé tout net de me soumettre ;  
A l'injustice ajoutant le mépris,  
La vieille Reine enfin m'a fait remettre  
Dans la caverne où l'on nous avoit pris.  
Bon Chevalier, j'implore ici votre aide,  
Pour mon époux je tremble de frayeur.  
Vous auriez lieu, dit Renaud, d'avoir peur,  
Si la rivale étoit moins vieille ou laide ;  
Quoiqu'il en soit, je vais vous le chercher ;  
Mais l'entreprise, à ne vous rien cacher,  
Est en effet des plus embarrassantes ;  
Car je voudrois de leurs mains l'arracher,  
Sans pour cela mettre à mort ces Infantes.  
Pour visiter leur manoir inconnu,  
Je laisse ici les armes meurtrieres.

En arrivant, il est circonvenu,  
Sa gaule en main, son propos ingénu,  
Son air riant, ses gauloises manieres  
Plaisent beaucoup à nos aventurieres.



Mais il les voit autour de lui former  
D'un cercle étroit la double & triple enceinte ,  
Et s'apperçoit qu'on le veut désarmer.  
De sa houffine il donne quelque atteinte ;  
Et par cent mains il est saisi d'abord ;  
Mais il en rit , & sans beaucoup d'effort  
D'un demi tour les choque & les renverse ,  
Et de son fouet les frappe & les disperse.  
Impatient de voir ce jeu finir ,  
Le Paladin employe un stratagème ,  
Dont se servit jadis César lui-même ,  
Sur le visage il frappe à tour de bras ,  
Creve les yeux , & meurtrit les appas.  
De ce combat la manière insolite ,  
Plus que la mort inspire la terreur.  
Ce moyen seul les met soudain en fuite ,  
Et sans daigner se mettre à leur poursuite ;  
Vers le Palais Renaud marche en vainqueur.  
La Garde fuit , la Reine reste seule.  
En le voyant elle veut s'évader.  
Ne vois-tu pas , dit-il , ma bisayeule ,  
Que de tes pieds tu ne saurois t'aider ?

Reste accroupie ; & sans t'incommoder ,  
Fais-moi remettre Alfonse tout à l'heure.  
Ah! de ta main il vaut mieux que je meure ;  
Cruel , dit-elle , arrache-moi le jour ,  
Ou laisse-moi l'objet de mon amour.  
Le bon Renaud , qui de fureur pétille ,  
Non , lui dit-il , non ; tu n'en mourras pas.  
Malgré les cris de la noire chenille ,  
Il la saisit alors par la cheville ,  
Et l'élevant , lui met la tête en bas.  
Tous ses jupons tombent sur son échine ;  
Lors , en voyant la prodigalité  
Dont la nature a ce tendron doté ,  
Il s'écria tout haut : Bonté divine !

Vous avez vu cent fois dans un tableau ;  
Sur un enfant que reclame sa mère ,  
Le glaive en main , un sinistre bourreau  
Prêt d'accomplir le jugement sévère  
Que combina le plus sage cerveau.  
Hé bien , sachez que si notre Mégère  
Eût été mise au lieu de l'Embrion ,

Vous eussiez dit , hélas ! le cimenterre  
A fait moitié de l'exécution.  
Plus animé que touché du prodige ,  
Le Paladin à ses pleurs endurci ,  
Sur ce tendron frappe à bras raccourci ,  
Et sans pitié de son fouet la fustige ,  
Tant qu'à la fin elle requiert merci.  
Le prisonnier entre quatre Amazones  
Est amené , puis au Héros remis.  
Cela suffit , dit-il ; adieu , Mignones ,  
Jusqu'au revoir ; quittons-nous bons amis.  
Il rentre alors dans la profonde voute ,  
Puis il reprend son cheval & sa route ,  
Après avoir réuni les époux.

• Mon cher Lecteur , il vous souvient sans doute  
D'avoir laissé quatre jolis bijoux ,  
Qui sur leur foi depuis long-tems cheminent.  
Or, se trouvant un jour au bord de l'eau ,  
De s'embarquer nos jeunes gens opinent ,  
Et les voilà déjà dans un bateau.  
J'abrègerai leur course périlleuse ;

Ils font portés dans l'Isle Merveilleuse.  
Dans ce séjour par lutins habité,  
Tous les objets font fans réalité.  
C'est de ce lieu que sortent les Prestiges,  
Les Cochemars & les Esprits folets,  
Panfant chevaux, lutinant les valets,  
Aux vieux Châteaux sur-tout faisant prodiges.  
A se loger ils cherchent tous en vain :  
Frere, je sens la faim qui me talonne,  
Dit Montauban; je la vois en personne,  
Répond Anglante; il se répand soudain  
Tout autour d'eux une odeur de cuisines,  
Qui désignant un asyle prochain,  
Des affligés console les narines.  
En avançant, ils trouvent un Palais;  
Il retentit de chants & de Musique,  
Et du fracas d'une fête bachique.  
Plus à propos on n'arriva jamais,  
Se disoient-ils; l'appétit les transporte;  
Cinq ou six fois, pour frapper à la porte,  
Ils font le tour, & n'en peuvent trouver.  
Parbleu, dit l'un, qu'avons-nous à rêver?

Faisons

Faisons grand bruit , quelqu'un viendra peut-être.  
A haute voix ils appellent le maître ;  
Tout semble sourd ; on se moque de nous ,  
Se disoient-ils ; un violent courroux  
Les presse alors , & contre une fenêtre  
Ils font pleuvoir grêle de gros cailloux.  
On leur répond par grands éclats de rire ;  
Ils font dessein d'assommer les railleurs ,  
Mais derrière eux s'élevent des clameurs ;  
En se tournant ils voyent un Satyre ,  
Qui dans un bois emporte les deux sœurs.  
On peut juger avec quelle vitesse  
Les deux amants volent à leur secours ;  
Il disparoît , & reparoît sans cesse ,  
De la forêt parcourant les détours.

De leur côté , les Dames égarées  
Ont entendu des cris , d'horribles coups ,  
Et distinguant la voix de leurs époux ,  
Dans un lieu sombre elles sont attirées.  
Mais quel spectacle ! Et quelle est leur douleur  
De les trouver massacrés & sans vie !

Dans le transport dont leur ame est faisie,  
Le désespoir s'empare de leur cœur,  
Et saisissant les sanglantes épées  
De leurs amants, elles tombent frappées;  
Mais par bonheur le fer tendre & douillet  
S'est transformé dans leurs mains en œillet.  
Ce changement leur est d'un bon augure.  
L'illusion s'en mêle assurément,  
Disoit Argée; oui, la chose est bien sûre,  
Répond Corese; un autre événement  
Vient confirmer encor leur conjecture.  
Comme en été, vous voyez des glaçons  
Se distiller en fontaines liquides;  
Ainsi l'on voit des deux jeunes garçons  
Les corps se fondre, & devenir fluides.  
A cet aspect, cessant d'être timides,  
Et convoitant ces ruisseaux argentés,  
Subitement les deux tendres beautés  
De se baigner dans ces ondes limpides  
Sentent leurs cœurs très-vivement tentés;  
Et sur le champ les voilà dépouillées.  
Elles se font un délice charmant



De se sentir de toutes parts mouillées  
De la bonne eau qui fut un tendre amant.  
Le flot s'émeut & bouillonne autour d'elles,  
Son doux murmure enflamme leurs desirs :  
C'est-là, disoient les jeunes sensuelles ;  
C'est-là, ma sœur, s'inonder de plaisirs.  
Ces doux effets des ondes conjugales  
Sont dérangés par visions fatales.  
Voici venir comme des étourneaux  
De tous côtés, Dames & Damoiseaux,  
Qui, s'assemblant autour des deux merveilles,  
Les font plonger par-dessus les oreilles.  
Jugez quel trouble agite leur esprit,  
Quand tout à coup l'eau s'écoule, & tarit ;  
Et, pour combler leurs angoisses cruelles,  
Deux Jouvenceaux aussi nuds que les Belles,  
Avec des ris & gestes menaçants,  
Semblant tous prêts à se jeter sur elles,  
Leur font pousser les cris les plus perçants.  
Soudain, tout fuit, arbres, galants, riviere,  
D'un voile obscur le Ciel semble couvert,  
Et le retour d'une douce lumiere

Ne laisse voir qu'un aride désert.

Certes, ma sœur, s'écrie alors Argée,  
Ce sont ici les tours de quelque Fée.  
Mais, dit Corese avec vivacité,  
C'est trop souffrir de leur malignité.

Elle a raison ; & ces mauvais Génies  
Jusqu'à l'excès poussent les avanies ;  
De leur malice il faudroit les sauver.  
Reposez-vous, Lecteur, j'y vais rêver.

*Fin du cinquième Chant.*





R I C H A R D E T.

P O È M E.

---

CHANT SIXIÈME.

---

**D**OUTER de tout, provient de l'ignorance.  
 Les gens instruits aux faits que l'on avance  
 Ne trouvent point d'impossibilité ;  
 Le lot des fots est l'incrédulité.  
 Qui n'auroit vû riviere, eau, ni fontaine,  
 Pour n'avoir point de notion certaine  
 De tant d'effets que voyons clairement,  
 Auroit-il droit d'en nier l'élément ?

R iij

Quoique chacun le connoisse palpable,  
Nul en effet n'opere éminemment  
Plus d'accidents qu'on peut traiter de fable.  
On vous peindra l'immensité des mers ;  
C'est corps solide , & l'on voit à travers.  
L'eau cede au poids d'un petit grain de sable ,  
Elle soutient des fardeaux étonnants.  
Elle nourrit dans sa masse profonde  
Des millions de divers habitants  
Qu'on voit périr dès qu'ils sortent de l'onde.  
Autour de nous le phénomène abonde.  
Un petit gland contient un chêne entier ;  
Un seul grain d'orge en rend une mesure ;  
Et le Taureau qui véquit le premier  
Avoit en lui son espèce future.  
Tout est miracle , à bien l'apprécier.  
Qui ne croiroit qu'à la preuve établie  
Pourroit passer sa vie à tout nier.  
L'homme imprudent à tout moment oublie  
Combien ses sens sont bornés , imparfaits,  
Lorsqu'il prétend sur leur seul témoignage  
Admettre , ou non , l'existence des faits.

Croire & douter , font les écueils du sage ;  
Hors de nos sens trompeurs & limités ,  
On fait qu'il est bien des réalités.  
Notre œil lui-même en est la preuve claire.  
Il n'a de voir reçu la faculté  
Que pour l'usage utile & nécessaire ,  
Insuffisant d'ailleurs à satisfaire  
Un vain desir de curiosité.  
Des instruments inconnus à nos Peres  
Nous ont fait voir , dans l'atmosphère , errants ,  
Des millions d'animaux différents  
A chaque instant reçûs dans nos visceres.  
Or , allez dire à ce charmant objet  
Que cet air pur que sa bouche respire ,  
L'eau qu'elle boit , son beau teint qu'on admire ,  
Sont tous remplis de monstres effrayants ,  
Elle croira que vous manquez de sens.  
Elle a raison , tout n'est pas bon à dire.  
Son peu de foi , Lecteur , vous fera rire ,  
Et sur un point beaucoup moins important  
Peut-être , hélas , en ferez-vous autant !  
Magiques faits sont sans doute assez rares ;

Mais j'ai si bien choisi les moins scabreux,  
Qu'on peut ici croire & fermer les yeux.  
Si par hasard quelques esprits biffarres  
Après cela doutent de mes récits,  
Je les tiendrai pour pécheurs endurcis.  
Ce n'est pour eux, c'est pour vous, belles Dames,  
Que de conter je me donne le foin,  
J'ose espérer que dans vos nobles ames  
Je trouverai la foi dont j'ai besoin ;  
Et tiens pour sûr, que si j'allois vous dire,  
Comme l'a fait le Maître de la Lyre,  
Qu'un âne vole & parcourt l'Univers ;  
Vous me croiriez, comme avez cru les Vers.

Vous souvient-il encor par aventure  
De deux Géants, profélytes nouveaux  
Qui des Lapons firent déconfiture ?  
Or, vous saurez que par monts & par vaux  
De Ferragus ils s'étoient mis en quête.

Vous n'aurez pas encor mis en oubli  
Que des Amants ayant troublé la fête,



Chez des Pasteurs, impotent, affoibli,  
Sur un grabat il juroit comme un Diable;  
Là, le trouva le couple charitable,  
Et par leurs soins il se vit rétabli.  
Puis à Toulon, Garbolin que j'abrège  
Les fait aller tous les trois au Collège;  
En peu de temps ils deviennent Docteurs,  
Et les voilà Prêtres & Confesseurs.  
De confesser Fracasse se dispense,  
Parce qu'il est un peu trop ingénu,  
Et va conter droit au premier venu  
Ce qu'un Pécheur lui dit en confidence.  
Le bon Tempête est un peu moins bavard;  
Aux Missions leur zèle les destine.  
Mais leur Vaisseau s'ouvre de part en part;  
Le saint trio fendant l'onde mutine  
Gagne à la nâge une côte voisine.

Guidon, Climéne, & Despine & Richard,  
Qui par plaisir prolongeoient leur voyage,  
Sur mer alors se trouvoient par hasard,  
Et dans une Isle aussi firent naufrage.

Le même orage entraîne encor Roland ;  
Et , par rencontre assez particuliere ,  
S'étant lassé d'aller sur terre errant ,  
Renaud aussi voguoit sur l'onde amere.  
Au même Port , chacun de son côté ,  
Les deux cousins en même-tems surgissent ,  
Et la rencontre excitant leur gaité ,  
De se revoir tous deux se réjouiissent.

Mais , savez-vous où tous sont parvenus ?  
Au même point ; à l'Isle Merveilleuse  
Où sont déjà nos Amants ingénus.  
Mais trêve encor à votre humeur railleuse ,  
Car y verrez d'autres nouveaux venus.  
Allons par ordre. Au Port donc descendirent  
Nos Paladins , qui pour chercher de l'eau  
Dont ils avoient manqué sur le vaisseau ,  
Vers une source en hâte se rendirent.  
Là , les objets les plus extravagants ,  
Les durâ frimats , les feux , les ouragans ,  
Fantômes vains , Centaures , & Lamies ,  
Faunes , Silvains , Driades , Egypans ,

Et les Démons , & les noires Furies ,  
S'offrent en foule aux regards des Guerriers.  
Aux coups fréquents de leurs tranchants aciers ,  
Leur bras n'éprouve aucune résistance.  
Le fer coupant un spectre sans substance ,  
Les deux tronçons se rejoignent entiers.  
Aux visions de l'infernal empire  
Nos Chevaliers voyent en peu d'instants  
Succéder Flore , & le jeune Zéphire ,  
Et les oiseaux & les fleurs du Printemps ;  
Puis célébrant de brutales orgies ,  
Le Tyrse en main , des Nymphes réjouies  
Viennent sautant autour des Paladins  
Les inviter à de galants festins.  
Mais dans ces jeux , parmi cette allégresse ,  
Rien n'est réel que la faim qui les presse ;  
Et de ces mets s'ils veulent approcher ,  
Tout disparoît au moment d'y toucher.

D'autre côté , Ferragus & ses freres  
Etant entrés dans une ample forêt ,  
Un gros serpent prend l'Hermite au collet ,

Et les Géants d'un déluge de pierre  
Sont accablés ; mais , de cet animal ,  
Ni des cailloux ils ne sentent nul mal.  
Pour réprimer l'attentat sacrilège ,  
De l'Exorcisme employons le secours ,  
Dit Ferragus ; c'est ici sortilège ,  
Et des Démons je connois le manége.  
Aux mots sacrés d'abord ils ont recours ;  
Le Bénitier , l'Etole , la Chasuble ,  
Tout se prépare , & chacun d'eux s'affuble.

Pendant ce temps , Despine , Richardet ,  
Guidon , Climéne , arrivent au bosquet ,  
Et leur surprise à la dévote Antienne  
Des deux grands Clercs , & du petit Curé ,  
Excite en eux un ris immodéré.  
L'ardent Hermite envifageant Climéne ,  
Voici , dit-il , nouvelle vision  
Qui vient m'induire à la tentation ;  
Et sur le champ s'armant de l'eau bénite ,  
Il s'en approche ; & le cagot rusé ,  
La faifissant par son chignon frisé ,

Du goupillon la barbouille au plus vîte.  
Elle s'effuye, & se met à crier,  
Et des deux mains tire la barbe grise;  
Fracasse alors levant le bénitier,  
Dévotement l'inonde & la baptise,  
Et le combat est par-tout engagé,  
Car les amants prennent part à la guerre.  
L'Hermite alors, d'une voix de tonnerre,  
Démons, dit-il, respectez mon Clergé.  
A haute voix tous trois ils psalmodient.  
Leur faux-bourdon n'arrête point les coups;  
D'être battus à la fin ils s'ennuyent.  
Ces Diables-ci des chants peu se foucient;  
Freres, dit l'un, ma foi défendons-nous.  
Non, arrêtez, s'écrie alors Climene;  
Je veux savoir quel vertigo vous mene?  
A quel dessein tombant sur vos genoux,  
Vous mettez-vous à hurler comme loups?  
De quoi vous sert cet affreux tintamarre?  
Répons-moi donc, monstre laid & bizarre?  
Qu'as-tu dans l'ame? Et pour qui nous prens-tu?  
Pour des Démons? lui repartit l'Hermite.

Qui tout de bon craignant pour sa vertu  
Comme un Joseph se dispose à la fuite.  
La belle alors le prend par son cordon ,  
Son fol amour sur le champ ressuscite ,  
Et le voilà souple comme un mouton.  
En un instant il brule de plus belle ,  
Un feu profane en ses yeux étincelle ;  
Et sans respect pour les sacrés atours ,  
La passion lui dicte ce discours.  
D'être Climene enfin je te soupçonne ,  
Et ta beauté dissipe mon effroi :  
Mais fusses-tu le grand Diable en personne ,  
Je veux mourir & vivre sous ta loi ,  
Et pour jamais je m'abandonne à toi.  
Saisi d'horreur , Tempeste alors étale  
Tous les ressorts de sublime morale ,  
Cite à propos David & Salomon ,  
Parle des feux de la voûte infernale ,  
Et par ce trait termine son sermon.  
Hélas , dit-il , devrois-je te redire  
Ce dont toi-même as pris soin de m'instruire ?  
M'as-tu trompé ? Si je suis baptisé ,

N'est-ce pas toi qui m'as catéchisé ?  
 Bon , repart-il , pour faire les Apôtres ,  
 Sommes-nous faits autrement que les autres ?  
 J'ai de plus qu'eux , cet habit monacal.  
 Regarde un peu cette beauté divine ,  
 Ce pied friand , cette gorge mutine ,  
 Pour avoir place en son lit nuptial ,  
 Mahométan , Chrétien , tout m'est égal.  
 Fracasse alors , qui veut faire l'habile ,  
 Prêche à son tour. La femme est.... inutile...  
 Il faut , dit-il , trouver.... laids.... ses appas...  
 Et couper... net... le cours... à la foiblesse...  
 Qui t'endurcit... au sein de... la mollesse.  
 De la beauté... si tu fais tant de cas...  
 Le Ciel est beau ! Qui te dit le contraire ?  
 Dit Ferragus ; garde ton paradis ,  
 Je n'en veux point , & je n'en ai que faire ;  
 Quand je suis bien , je me tiens où je suis.

Tempeste enfin voyant que l'éloquence  
 N'y sert de rien ; tout ce qui te plaira ,  
 Frere , dit-il , ayons donc patience ;



De ton amour le temps te guérira ,  
Et tu verras que Dieu t'éclairera.  
Il tire alors tout doucement sa nasse ,  
La fait tomber sur notre incontinent ,  
L'élève en l'air , & le met froidement  
Sur son épaule en guise de besacé.  
Il est fort sot de se voir ainsi pris ,  
Et ne dit mot ; mais sa laide grimace  
Des spectateurs excite encor les ris.

Dans ce moment l'Isle entière résonne  
D'un bruit confus de sifflets , de chaudrons ;  
Des gens masqués de toutes les façons  
Forment en foule une danse bouffonne ;  
La presse augmente , & le magique bal  
Offre l'aspect d'un sabat infernal.  
Mais les Démons qui faisoient cette fête  
N'en eurent pas fort long-tems le plaisir.  
Exorcisés par le Pere Tempeste ,  
Il leur fallut sans repliche obéir ,  
Et de ce lieu sur le champ déguerpir.  
Mais avant tout , le Géant les oblige

Aux

A députer un des plus éclairés ,  
Pour lui conter par quel fatal prodige  
De ce séjour ils se sont emparés.  
L'un d'eux , d'un Nain prend alors la figure,  
D'un saut léger grimpe sur un rocher  
Plus élevé que le plus haut clocher ;  
Là , pour exorde il vomit mainte injure.  
Paix , dit le Prêtre ; Esprit d'iniquité ,  
Garde sur-tout que ta bouche ne mente.  
A ce discours , l'Esprit déconcerté ,  
Le châtement qui le plus me tourmente ,  
C'est , répond-il , de dire vérité.

Cette Isle un jour fut la plus fortunée ,  
Que de ses flots ait baigné l'Océan.  
Un Météore , un funeste ouragan  
En un instant changea sa destinée.  
D'un coup de foudre écrasés à la fois ,  
On vit périr avec la chaste Reine  
Le dernier Roi , le plus juste des Rois.  
Parmi les maux que leur trépas entraîne  
Sont la licence , & le mépris des Loix.

Le peuple en pleurs , a perdu l'espérance ,  
Et d'un tyran éprouve la puissance ;  
Et cependant de ces chers Souverains ,  
Restent deux sœurs dont les droits sont certains.  
Un même jour leur donna la naissance ;  
Le Ciel aussi leur donna mêmes traits ,  
Même beauté , même esprit , même grace ;  
Et toutes deux ( ainsi qu'en une glace )  
En se voyant contemploient leurs portraits.  
La Rose est moins à la Rose semblable  
Qu'entre'eux ne sont ces chef-d'œuvres parfaits.  
Sur l'une enfin , par rencontre admirable ,  
Si la Nature a quelque signe empreint ,  
Sur l'autre aussi le même signe est peint.  
Moi , qui les suis avec un soin extrême ,  
Pour épier le moment séducteur  
De leur glisser mon poison dans le cœur ,  
A chaque instant je m'y trompe moi-même.  
Malgré leurs droits , & la loi de l'État ,  
Leur cousin propre , un tyran , un barbare ,  
Les dépossède , & du Trône s'empare ;  
Et non content de ce lâche attentat ,

D'un œil impur voit un couple si rare ;  
Et ne pouvant entre elles faire un choix ,  
Veut des deux sœurs triompher à la fois.  
Rien ne retient son audace effrénée ;  
Il leur découvre à l'instant ses projets ,  
Et des discours veut passer aux effets.  
De ces horreurs leur ame est consternée ;  
Son impudence excite leur fureur ;  
Leurs chastes mains s'arment d'un fer vengeur ,  
Et s'il n'eut fui , de son feu téméraire  
Son cœur perfide eût reçu le salaire.  
Le scélérat les fait mettre en prison.  
La faim , dit-il , & la soif inhumaine  
De vos rigueurs vont me faire raison.  
Même tourment terminera ma peine ;  
Mon désespoir m'attache à votre sort ,  
Faites parler , ou l'amour , ou la haine ,  
Et choisissez les plaisirs ou la mort.  
Le choix est fait , répondent les Pucelles ;  
Un lâche seul l'a pû croire douteux.  
Si ce trépas n'est pas assez affreux ,  
Joins-y, Tyran , des tortures cruelles.

Un homme vil croit toujours dans son cœur  
Que la Vertu n'est qu'un masque trompeur ;  
Qu'un noble effort dont il est incapable ,  
N'est que chimere ici bas incroyable.  
L'expérience envain vient le frapper ,  
De l'Héroïsme un trait sublime & rare ,  
N'est à ses yeux qu'entêtement bisarre ,  
Et rien ne peut enfin le détromper.

Un jour se passe ; un second passe encore ;  
Mais dans leur ame aucune extrémité  
Ne donne entrée à nulle lâcheté.  
Un tiers succède , & la faim les dévore.  
Leur fermeté n'est point soumise au temps ;  
Il coule , & fuit : leur courage demeure.  
Ces dignes sœurs qu'on admire & qu'on pleure ,  
Bravent la mort qui s'avance à pas lents ,  
Et sans frémir fixent leur dernière heure.  
Le traître alors , pour conserver leurs jours ,  
Offre ses soins à ces filles divines ;  
En s'embrassant , les chastes Héroïnes  
Dans leur détresse au Ciel seul ont recours ,

Et repoussant ses indignes secours,  
Rendent enfin leur ame noble & pure.

A ce spectacle, il se livre aux fureurs,  
Et le barbare outrageant la nature,  
S'emporte encor à des excès d'horreurs.  
Alors lassé de tolérer ses crimes,  
De l'Univers le Maître souverain  
Sur le cruel appesantit sa main,  
Et tout vivant le plonge aux noirs abîmes.  
L'air qu'il souilla perdit sa pureté ;  
Depuis, ce jour cette Isle fut mal-saine.  
Chacun pour fuir un climat empesté  
S'ouvre un chemin sur la liquide plaine,  
Et ce séjour devint notre Domaine.

Moi, je te fais exprès commandement,  
Dit l'Homme saint, d'en partir promptement ;  
Toi, tes consorts, tes armes, ton bagage.  
L'Isle paroît se confondre à l'instant ;  
Avec grand bruit le Diable déménage.

A la même heure , & Renaud & Roland ,  
Corese , Argée , Anglante , & Montauban  
Sont délivrés ; les charmes disparoissent.  
Peres , enfans , amis , se reconnoissent.  
Renaud s'étonne en voyant Ferragus  
Dans son filet qui jure & se démene.  
Tant de témoins le rendent si confus ,  
Que derechef il abjure Climéne ,  
Puisqu'aussi-bien elle adore Guidon.  
Tous à la fois demandent son pardon ;  
Il leur promet de devenir plus sage.  
En lui donnant sa bénédiction  
Le bon Géant du filet le dégage.

Je vous ai dit , j'y fais réflexion ,  
Qu'étoient venus à l'Isle Merveilleuse  
Bien d'autres gens sur la mer orageuse :  
Il est bien temps d'en faire mention.  
Souvenez vous de la Flotte nombreuse  
Qui de Calais emmena les Payens  
Lorsqu'ils fuyoient les Chevaliers Chrétiens.  
Le Roi de Thrace étoit de la partie ,



Celui de Perse & celui de Nubie.

Or, tous les trois sur ces bords enchantés,  
Par la tempête avoient été jettés ;  
Et tous les trois sont Amants de Despine.  
A leur rencontre elle vient par hasard ;  
A cet aspect inquiète & chagrine,  
A se cacher elle met tout son art,  
Couvre ses traits, & se met à l'écart.  
Le Nubien qui l'a bien reconnue,  
La suit de loin sans la perdre de vûe ;  
De l'Océan il la voit s'approcher ;  
Il fond sur elle au détour d'un rocher,  
Et lui fermant la bouche de son voile,  
Sur son Vaisseau la transporte & fait voile.  
Et par malheur le précieux coffret  
Etoit alors aux mains de Richardet.

Dès qu'avec elle il se voit tête à tête ;  
Il me paroît, Madame, assez honnête,  
Dit le Tyran qu'on nomme Sarpedon,  
De me restreindre à demander en don

Ce que je tiens à titre de conquête.  
Qui fait un don , doit être en liberté ,  
Dit la Princesse au Ravisseur farouche ;  
De quelqu'amour qu'un cœur soit transporté ,  
Je crois , Seigneur , qu'un aveu de ma bouche  
Par un Amant doit être souhaité.  
De votre feu que l'ardeur se modere ,  
Votre bonheur en fera plus certain ,  
Et je pourrai recevoir votre main  
Dans vos Etats ou dans ceux de mon pere.  
Par cette adresse elle le rend moins vif ;  
Et cependant en Nubie on arrive ,  
Où prévenu déjà par un Esquif ,  
Le vieux Moluc attendoit sur la rive  
Le Roi son fils & la belle Captive.  
Pour l'amuser on fait un beau Tournoi.

Despine en vain diffère & temporise ,  
Il n'est plus temps que son cœur se déguise ;  
On lui prononce enfin la dure loi ,  
Et dans trois jours il faut que sans remise  
A Sarpedon elle engage sa foi.

Mais, aux enfans, ma Muse me rappelle.  
Ils ont repris leur gentille Nacelle,  
Et les voilà tous quatre en pleine mer  
Légerement fendant le flot amer.  
L'Amour les guide en Pilote fidèle.  
Jamais ce Dieu, parmi ses favoris,  
N'avoit uni par douces sympathies  
Corps plus parfaits, ames mieux assorties ;  
Ce sont les jeux, les graces & les ris ;  
Tout les amuse, & rien ne les étonne.  
Dans les périls & dans la volupté  
Même enjouement & même liberté ;  
Leur cœur est tendre, & leur ame est Lionne.  
Un soir voguoit la Quadrille Mignone,  
Pour s'amuser faisant des contes bleux.  
Une Isle en feu se présente à leurs yeux.  
Tout d'un accord les Guerriers & les Dames  
Vont satisfaire un desir curieux,  
Et voir de près d'où proviennent ces flammes.  
Rayons brûlans, que darde le Soleil  
Sur des rochers polis comme des marbres,  
Produisent seuls ce feu vif & vermeil.

Où leur figure occupe tout le monde.  
Le Roi s'adresse au Prêtre d'Apollon  
Qui se vançoit de science profonde.  
Les Médecins, arrangés à la ronde,  
Sont tout à tout gravement consultés.  
Les définir est un point de Doctrine,  
On doute, on crie, on tâte, on examine,  
Chaque système a ses difficultés.  
C'est, disoit l'un, un gros poisson très-rare,  
Il est sans plume, il est venu par eau.  
Je ne vois point d'écailles sur sa peau,  
Dit un second; c'est animal bizarre  
Comme en nos bois on en voit d'enragés;  
Voyez ces os dans sa gueule rangés,  
Dit un troisième. Aux suppôts d'Esculape  
A chaque instant faisant quelques noirceurs,  
Sans dire un mot nos foux rioient sous cape.  
Tant de cheveux de diverses grandeurs,  
Rudes & doux, de diverses couleurs,  
Embarrassoient très-fort nos Philosophes;  
Puis, comment voir à travers ces étoffes.  
Le résultat fut de les dépouiller,

Et l'on commence à les deshabiller.  
Des pieds, des mains, les Belles se défendent ;  
Et leurs Amants taillent, percent, pourfendent ;  
Tout meurt, ou fuit leurs efforts furieux.  
Le Roi lui même, effrayé du carnage,  
Se repentant d'un desir curieux,  
Descend du trône, & sans bruit déménage.

Dans cet instant, du plancher qui se fond,  
Sort un Dragon à travers mille flames ;  
Il se fait des malheureuses Dames,  
Et les entraîne en ce gouffre profond.  
Aux cris affreux dont retentit la voûte,  
Montauban court, & les voit s'abîmant ;  
Sans balancer il prend la même route,  
Et dans l'Enfer se plonge tout vivant.  
Anglante alors survient, & se désole  
Ne trouvant plus des objets si chéris ;  
Il voit le gouffre, & les y croit péris ;  
Il veut les suivre, il s'avance, il y vole,  
Prête l'oreille, entend des coups, des cris ;  
Et des deux sœurs la voix triste & plaintive

Porte l'horreur dans son ame attentive.  
Dans chaque main il prend un verluifant ,  
Et dans l'abîme il se jette à l'instant.

Nos imprudents font mal dans ce Tartare ;  
Ami Lecteur , je les laisse à regret ;  
Mais il me faut rejoindre Richardet.

Il voit de loin le Nubien barbare  
Saisir Despine , & la porter à bord.  
On peut juger de son affreux transport ,  
Et de l'excès de sa jalouse rage ,  
Quand vers le Port accouru promptement ,  
Il apperçoit à peine du rivage  
Tous les vaisseaux cinglant légèrement.  
Du ravisseur voyant la lâche fuite ,  
Avec fureur tous ces Rois Sarrazins ,  
Guidon , Climéne , & les deux Paladins  
Rapidement volent à la poursuite.  
Au bord de l'onde outré , pâle , & confus ,  
Richard s'exhale en regrets superflus.  
A haute voix il appelle Despine ,

A son esprit elle ne s'offre plus  
Avec ses traits & sa grace divine ;  
De la fureur le barbare pinceau  
La peint en pleurs , sanglante , échevelée ;  
Il fuit envain ; dans son ame troublée  
La jalousie acheve le tableau.  
En cet état Ferragus le rencontre ,  
Et les Géants viennent le consoler.  
Avec douceur Tempeste lui remontre  
Qu'il faut agir , & non se désoler.  
Fracasse alors découvre une nacelle ,  
Et le coffret s'offre à son souvenir.  
Peut être encor Despine m'est fidelle ,  
Dit le Héros , avec un grand soupir.  
L'espoir chez lui commence à revenir ,  
Tous quatre enfin courent après la belle.

Le besoin d'eau les force d'aborder  
Au premier Port ; & c'est l'Isle Enflammée.  
Ils prennent terre ; une foule allarmée  
A leur aspect paroît s'intimider ;  
En approchant ils mettent tout en fuite.



Si quatre enfans gais , & pleins de douceur  
Dans ce séjour ont causé tant de peur ,  
Jugez combien les Géants & l'Hermite  
Doivent dans l'Isle inspirer de frayeur.  
Richard faisit un de ces Insulaires.  
Tout ce qu'on fait des Amants téméraires  
Est tout au long déduit au Chevalier ,  
Qui , sur le lieu se fait soudain conduire ;  
Là , les Géants découvrent le Terrier.  
Pour cette fois le Soleil vient y luire ,  
L'intérieur se montre tout entier.  
L'air s'obscurcit de la vapeur du soufre.  
Sans s'étonner le Paladin vaillant  
D'un saut léger s'élance dans le gouffre.  
A la clarté de l'insecte brillant ,  
Sous une voûte il pénètre avec peine.  
Il apperçoit le monstre terrassé ,  
Et ses cousins le tenant embrassé ;  
Mais épuisés , & prêts à perdre haleine.  
Les jeunes sœurs , pâles , sans sentiment ,  
Sont à ses pieds déjà presque sans vie ;  
Si son secours eût tardé d'un moment

Aux

Aux quatre Amants elle eût été ravie.  
Il court au monstre , & le fer à la main ;  
Pour l'entamer il se tourmente en vain ;  
A tous ses coups il est impénétrable.  
Au somnifere il a recours soudain.  
Par sa vertu , l'animal indomptable  
Cède à l'instant au sommeil qui l'accable.

Je vous ai dit les effets tout puissants  
De certaine herbe au coffret renfermée ;  
Par son secours la Troupe est ranimée.  
Propos d'amour , discours reconnoissants ,  
Sont des détails , Lecteur , que je supprime ;  
Tout , jusqu'au monstre est tiré de l'abîme.  
Les Chevaliers regagnent le Vaisseau ,  
Et les deux sœurs leur tiennent compagnie.  
Ils prennent tous le chemin de Nubie.  
Et l'animal ? La mer fut son tombeau.  
Et les Géants ? Déjà sur leur Navire  
Ils sont partis. Hé quoi , sans Ferragus ?  
Oui. Dans cette Isle il veut vivre en Reclus.  
Un tel dessein marque un retour sincere,

Il faudra voir combien il durera ;  
Nulle beauté , là , ne le tentera.  
Je le voudrois plus que je ne l'espere.  
Mais à Despine il nous faut revenir.

Elle s'afflige , & son malheureux pere  
Dans ces instans s'offre à son souvenir ;  
Je dois , Lecteur , vous en entretenir.  
Il avoit fait en vain , partout le monde ,  
Chercher l'objet de sa douleur profonde.  
Il se résout à quitter ses Etats ,  
Et parcourir les plus lointains climats ;  
Il prend le deüil , il fait noircir ses armes ,  
Se fait nommer le Chevalier des Larmes ,  
Et va sans guide en son ennui mortel  
Où le conduit son amour paternel.

Dans la Nubie enfin le fort l'adresse ,  
Sa triste fille , en ce séjour cruel ,  
A Sarpedon qui l'obsède & la presse ,  
Faisoit dessein de dévoiler son cœur.  
Je fais assez , lui dit-elle , Seigneur ,  
Que vous avez compté sur ma promesse ;

Mais si l'honneur a du pouvoir sur vous...  
Il l'interrompt pâlisant de courroux ;  
Son cœur frémit de ce qu'elle va dire ,  
Et lui lançant des regards enflammés ,  
Je dois, dit-il, au Palais vous conduire ;  
Là, vos serments me feront confirmés ;  
Là, vous devez dire que vous m'aimez.  
Il n'est pas temps qu'ici je vous écoute ,  
De votre foi je ne forme aucun doute ;  
Avec plaisir remplissez ce devoir ,  
J'ai pour garants de l'hymen qu'on prépare  
Ma volonté, mon amour, mon pouvoir.  
Cet air farouche, & cet ordre barbare,  
De la Princesse irritent les ennuis.  
Vous abusez de l'état où je suis ,  
Dit-elle alors ; mais ici je déclare  
Qu'un autre Amant a mon cœur & ma foi ,  
Souvenez-vous que je suis Souveraine ,  
Et sans prescrire ou l'amour ou la haine ,  
Quittez un ton qui n'est pas fait pour moi.  
A ce discours le flambeau des Furies  
Porte ses feux dans le sein du jaloux.

Si je n'ai sù te plaire comme Epoux ,  
Je fais du moins punir les perfidies ,  
Dit-il alors ; tu ne m'imposes pas.  
Quand pour punir un traître qui t'offense ,  
Et dont ta bouche a juré le trépas ,  
De ton aveu j'entreprends ta vengeance ,  
Un lâche amour te jette dans ses bras !  
C'est bien à toi , dans ton ardeur infâme ,  
A reclamer les droits des Souverains !  
Ceux que trahit ton impudique flamme ,  
Le sang d'un frere , & tes Dieux , sont-ils vains ?  
Oublions ceux que j'obtiens de toi-même ,  
Tu ne vaux pas l'honneur que je t'ai fait.  
De ton refus l'impudence est extrême ,  
Mais ton trépas expiera ce forfait.  
En finissant , le Nubien féroce  
Par les cheveux traîne cette beauté ;  
Un cri s'élève à cette cruauté ,  
Chacun frémit de l'attentat atroce.  
Mais sans pitié pour de si doux appas ,  
Ce monstre indigne , en sa rage obstinée ,  
Lève un poignard sur cette infortunée.

Son pere accourt , & lui retient le bras.  
La triste Reine eut bravé ses outrages ;  
Mais du Tyran les reproches cruels ,  
Et de son cœur les secrets témoignages.  
A chaque mot portent des coups mortels.  
Le Nubien encor tonne & menace ;  
S'il a permis qu'on défarmât sa main ,  
C'est qu'il conçoit dans son cœur inhumain.  
Qu'une mort prompte est pour elle une grace.  
Elle mérite un supplice nouveau ,  
Je veux , dit-il , prolonger sa souffrance ,  
Et l'enfermant vive dans un Tombeau  
Long-temps goûter une lente vengeance.  
Il en ordonne à l'instant l'appareil.

Dans un Palais de superbe structure  
Est une voûte aussi vaste qu'obscuré ,  
Impénétrable aux rayons du Soleil ;  
Séjour affreux , où deux lampes funébrés  
Trop foiblement combattent les ténébres.  
Là , cette belle , en longs habits de deuil ,  
Par le Barbare est conduite au cercueil.

Mille Guerriers font choisis pour sa garde ;  
De ces horreurs rien ne la doit sauver,  
Et l'ordre est tel que s'il peut arriver  
Qu'un Chevalier pour elle se hasarde,  
Seul contre tous il se doit éprouver.  
Si le Héros parvient à les abattre,  
Lors Sarpedon daignera le combattre ;  
Mais s'il succombe à ce premier effort  
Devant Despine il doit subir la mort.

Cette beauté dans ses larmes se noye.  
Tant de tourments dont son ame est la proye  
Ont à tel point allarmé sa raison,  
Que le moment qui ferme sa prison  
(Peut-on le croire!) est un moment de joye.  
Enfin, dit-elle, avec un grand soupir,  
Grace au destin dont la rigueur m'opprime,  
A d'autres yeux je n'ai plus à rougir  
Du tendre amour dont on me fait un crime.  
Serois-je donc criminelle en effet!  
Consulte-toi, malheureuse Princesse,  
Dois-tu haïr l'objet de ta tendresse?



T'est-il permis d'adorer Richardet ?  
Mais envers moi quelle est donc son offense ?  
Que dis-je , hélas , malgré son innocence  
Il a voulu l'expier par sa mort !  
Ce n'est enfin qu'une juste défense ,  
Et son forfait n'est que celui du sort.  
Avoit-il fû qu'il me privoit d'un frere ?  
Moi-même , hélas , lorsque mon cœur blessé  
Brûlant déjà d'une flamme si chere ,  
Prévint l'aveu de son ardeur sincere ,  
Ai-je donc fû qu'il l'avoit offensé !  
Mais on me dit , ( on connoît ma foiblesse ! )  
Que cet amour est contraire à ma loi.  
Ah , que les Dieux savent bien mieux que moi  
Combien Richard mérite de tendresse !  
O vérité , pourquoi te caches-tu !  
Si ta lumiere est inconnue aux hommes ,  
Nous pourrons donc , aveugles que nous sommes,  
Pécher encor en aimant la vertu !  
Non ; cette idée impie & téméraire  
Ne peut entrer dans un cœur innocent ;  
Ce feu si pur que mon ame ressent

N'est qu'un rayon du flambeau qui m'éclaire,  
Et pour les Dieux il n'a rien d'offensant.  
Que dis-je ! aimer n'est que leur rendre hommage ;  
J'aime en Richard leur plus parfaite image,  
Et tout mon crime est d'avoir en ce jour  
Osé rougir d'un légitime amour.

Tandis qu'ainsi la belle s'encourage,  
Et rétablit le calme dans son cœur,  
Le son d'un cor de sinistre présage  
Perçant soudain dans ce séjour d'horreur,  
Pour elle enfin annonce un défenseur.  
Toute la Garde a déjà pris les armes,  
Et dans la Place avance avec orgueil  
Un Guerrier sombre & tout couvert de deuil ;  
C'est, comme on voit, le Chevalier des Larmes.  
Ce triste pere avoit enfin appris  
Le sort cruel de sa fille ravie.  
Malgré son âge il avoit entrepris  
De la sauver, ou de perdre la vie.  
Il est instruit des loix de ce combat,  
Et qu'il doit seul avoir affaire à mille ;

Mais son grand cœur, qu'aucun péril n'abat,  
Sait mépriser un lâche assassinat,  
Et voit leur nombre avec un front tranquille.

Je viens, dit-il, maintenir contre tous  
Qu'injustement la Princesse est noircie,  
Que Sarpedon, ce Tyran, ce jaloux,  
Par trahison l'a lâchement ravie ;  
A tout combat ici je le défie.  
Le Scric à peine a prononcé ces mots,  
Que cette foule avance avec audace.  
Tel qu'un rocher stable au milieu des flots,  
Le Guerrier rit de leur vaine menace.  
S'il eut été ce qu'il fut autrefois  
Dans l'âge heureux de ses premiers exploits,  
Son cimenterre, aussi craint que la foudre,  
En un clin d'œil les eut réduits en poudre ;  
Et même encor, malgré ses cheveux blancs,  
Son bras puissant frappe, étonne, disperse,  
Son fier Courfier choque, mord & renverse,  
Des Escadrons il éclaircit les rangs,  
Tout est jonché de morts & de mourants.

Déjà le Scric ardent, & plein de gloire  
De son côté voit pancher la victoire ;  
Déjà tout fuit ; mais, ô rage ! ô douleur !  
La ruse enfin surmonte la valeur.  
Même en fuyant, ces ennemis timides  
Sur le Héros lancent leurs traits perfides ;  
De mille dards son cheval est percé ,  
Il tombe , & meurt , & lui-même est blessé !  
Rien n'affoiblit son courage invincible ,  
A son malheur il paroît insensible ;  
Son bras foudroye ; & le lâche vainqueur  
N'ose de près défier sa fureur ,  
Dans cet état il est encor terrible !  
Mais par la plaie ouverte dans son flanc ,  
Il perd ensemble , & sa force , & son sang.  
On l'environne , on le fait sans peine ,  
Et sur un char au Palais on le mene.  
Le Nubien reconnoît le Guerrier ;  
Mon Général devient mon prisonnier ;  
J'en rends , dit-il , grace à la Destinée.  
Tu dois , toi-même , approuver mon dessein ;  
Toi seul , peux vaincre une fille obstinée.

Pour un Chrétien , pour un lâche assassin ,  
Qui te priva d'un fils , elle , d'un frere ,  
Bravant les Dieux , deshonorant son pere ,  
Un fol amour brûle au fond de son sein.  
A la raison tâche de la réduire ,  
Fais agréer ma main & mon empire ;  
C'est à ce prix que je fauve tes jours.  
De l'art alors il reçoit les secours ,  
Puis au tombeau le Roi le fait conduire.

Laiſſons le pere & la fille cauſer.  
Mais le Roi Charle , accablé de vieilleſſe ,  
N'a pas le temps de ſe tranquillifer ;  
Troubles nouveaux le tourmentent ſans ceſſe.  
Du chaſte Alfonſe il reçoit un Courier.  
Des Sarrafins un complot meurtrier  
Amene encor du fond de la Libie  
De noirs Payens une nuée impie ,  
Qui ſans prétexte envahit ſes Etats.  
Avec horreur tout fuit leur barbarie ;  
Et ſi bientôt de leurs fiers attentats ,  
Par les François elle n'eſt défendue ,  
Il va périr & l'Eſpagne eſt perdue.

Pour prévenir un désastre si grand ,  
Le bon Monarque animé d'un saint zèle  
Dépêche en hâte à Renaud & Roland ,  
Et près de lui fans délai les rappelle.  
Au triste Alfonse il promet son secours ,  
Dût-il cent fois hazarder sa Couronne.  
De son Armée assemblée à Narbonne ,  
Il veut lui-même , au péril de ses jours ,  
Etre le guide , & combattre en personne ,  
Tant de sa foi le zèle l'aiguillonne.  
Pour seconder les efforts du Héros ,  
Nos Paladins viendroient bien à propos ;  
Mais vous savez ce qui tous les occupe ,  
Hors Ferragus , qui se tient en repos ,  
Et n'a souci de guerre , ni de jupe.  
L'avez-vous crû ? Pour moi , j'en ai douté.  
Quand dans les os le vice s'enracine ,  
Tout est égal , la laideur , la beauté ;  
Tous mets sont bons dans une faim canine.

En moins d'un mois , pour un tendre bijou ,  
Se prend d'amour notre humble Anachorete ,  
On peut juger si sa flamme est secreete.

La parenté du joli Sapajou  
 N'approuve pas cette ardeur indiscrete :  
 Que fait l'Hermite ? Un jour , sur un vaisseau ,  
 Malgré ses cris il la porte , & l'emmene.  
 Les traits vainqueurs de ce Pâris nouveau  
 Vous font connus , & voici son Hélène.  
 Taille d'un pied , ventre en porte-manteau ;  
 Œil blanc , sortant comme ceux de lamproye ;  
 Front large & plat , jambe grosse , pied d'oye ,  
 Le teint jaunâtre , & la peau de treillis ,  
 Nez écrasé , les seins faits en besace ,  
 Laine entre deux , qui gagne le taillis ,  
 Voilà les traits ; suppléez-y la grace.

Sur ce Navire étoient des voyageurs ;  
 Gens fort oisifs ; & certain Capitaine  
 Au nez pointu ; tous fort mauvais railleurs ,  
 Et les amours du Faune & de la Naine  
 N'étoient pas faits pour les rendre meilleurs.  
 Le Sort voulut que l'Hermite à fandale  
 Vît clairement qu'il étoit leur jouet.  
 Pendant la nuit , sans rumeur , sans scandale ,  
 Tout dans la mer fut précipité , net.



Il reste seul avec sa *Dulcinée* ,  
Et le vaisseau va sur sa bonne foi.  
Dans son ivresse , il voit sans nul effroi  
Ses mâts rompus , & la mer mutinée ;  
De tous côtés le Bâtiment fait eau ;  
La foudre éclate ; un catreau redoutable  
Frappe la Dame , & brise le Vaisseau.  
Sans s'émouvoir il jette son manteau ,  
Prend sur son cou le cadavre effroyable ,  
Puis en nageant lutte contre les flots.  
Le monstre affreux fut collé sur son dos  
Jusqu'au moment qu'il perdit connoissance.  
Laissons-le aller vers les côtes de France ,  
Et reprenons un plus triste sujet.

Vous avez vû le vaillant *Richardet*  
De l'Isle ardente achever l'aventure ;  
Mais par malheur , dans la caverne obscure ,  
Il a laissé le précieux coffret.  
De *Sarpedon* craignant la pétulance ,  
L'infortuné , dévoré de fougis ,  
De tous les vents implore l'assistance ,  
Et chaque instant est un siècle d'ennuis.

Un Matelot lui rend enfin la vie.  
Je vois, dit-il, la terre de Nubie.  
Richard ravi, dans son premier transport,  
Saute à la mer, & nage vers le Port.  
Mais ses cousins, & les sœurs voyageuses,  
Plus patients, abordent doucement ;  
Rien ne les trouble, & leurs flammes heureuses  
N'exigent pas le même empressement.  
S'étant rejoints, une vieille chagrine  
Vient leur conter avec mille sanglots,  
Qu'au jour suivant un généreux Héros,  
Qui s'exposa pour délivrer Despine,  
Devant ses yeux doit voir finir son sort.

Pour l'engager à regner en Nubie,  
Ce tendre pere a fait un vain effort ;  
En l'invitant à cet hymen impie,  
Son but n'est point d'échapper à la mort ;  
Pour elle seule il supporte la vie.  
Quoiqu'elle éprouve une vive terreur  
Du fort cruel d'un pere qu'elle adore,  
Rien ne fauroit déterminer son cœur  
A se livrer au monstre qu'elle abhorre ;

Mais l'heure approche , & d'un lugubre son ,  
L'augure affreux redouble ses allarmes.  
Par des Soldats le Chevalier des Larmes  
Est à l'instant conduit à Sarpedon.  
De son trépas la sentence est donnée ;  
Le Scric l'entend avec un fier fouris ,  
Et sur le Roi jette un œil de mépris.  
Sur l'échaffaut la Princesse amenée  
Remplit les airs de ses lugubres cris.  
Sèche tes pleurs , malheureuse Despine ,  
Lui dit son pere , en lui tendant les bras ;  
Un seul regret en mourant me domine ,  
Si j'entraînois ce traître en ma ruine ,  
Je bénirois l'instant de mon trépas.  
Mais si l'Amour l'enchaîne à tes appas ,  
A tes rigueurs je remets ma vengeance ;  
Lors , du même air qu'il marchoit aux combats ,  
Vers le billot le Monarque s'avance.  
Despine alors furieuse , s'élance ;  
Saisit le fer dans la main du soldat ,  
Il lui résiste , il dispute contre elle ,  
L'horreur lui donne une force nouvelle ;

Son

Son bras puissant le secoue & l'abat ;  
Sa main bientôt d'un sang vil est trempée.  
D'étonnement les esprits sont frappés ;  
Du Scric déjà les liens sont coupés ;  
Il en profite , & s'arme d'une épée ;  
Tous deux unis frappent avec fureur ,  
De toutes parts la mort les environne.  
Des affaillans le courage s'étonne ,  
Leurs seuls regards inspirent la terreur ,  
Tels aux combats on voit Mars & Bellone.  
Désespéré de ces faits glorieux ,  
Le Nubien incertain , furieux ,  
Est transporté d'une rage incroyable ;  
Mais dans la Place un tumulte effroyable  
L'occupe encor d'un soin plus sérieux.  
Tout retentit de clameurs & d'allarmes ,  
Trois Chevaliers portent par-tout la mort ,  
Et l'Escadron de ses mille Gendarmes  
Plie & succombe à leur vaillant effort.  
Avec sa Garde il vole à leur défense ,  
De sombres feux sortent de ses regards ,  
Pâle , indigné , dans un morne silence ,

Il voit les siens fuyant de toutes parts ;  
Il cherche en vain les auteurs de l'outrage ,  
Le peuple en foule , & les Guerriers épars ,  
Dans leur effroi lui ferment le passage.  
Dans les excès de sa bouillante rage  
Ses premiers coups tombent sur les fuyards.  
A cet accès de fureur intestine ,  
L'espoir renaît dans le cœur de Despine ;  
Elle se livre au doux pressentiment  
De ne devoir qu'à son fidèle Amant  
D'un tel secours l'assistance divine.  
Le Scric aussi calme ses noirs chagrins ,  
En s'embrassant leur ame est consolée ,  
Puis tous les deux courent vers la mêlée  
Pour se rejoindre aux braves Paladins.

Richard se sent agité des furies ,  
Quand le tyran s'offre à ses yeux jaloux.  
Traître, dit-il , enflammé de courroux ,  
Tu vas ici payer tes perfidies.  
Ces fiers rivaux ardents , désespérés ,  
Tous deux du sang l'un de l'autre altérés ,  
Libres enfin d'assouvir leur vengeance ,

Avec fureur signalent leur vaillance.  
A s'offenser ils mettent leur effort ,  
Et, se couvrir , leur semble une bassesse ,  
Trop fatifs dans l'horrent qui les presse  
En la donnant , de recevoir la mort.  
De ce combat l'affreux spectacle effraye ,  
Sous chaque coup s'ouvre une large playe ;  
De toutes parts on voit le sang couler ,  
Et leur armure en mille éclats voler.  
Mais tout à coup au corps ils se saisissent ,  
Leurs bras sanglants s'étendent , se roidissent ,  
Ils semblent prêts à s'entre-dévorer ;  
On en frémit ; on n'ose respirer.  
Tous deux enfin tombent sur la poussiere ;  
L'air menaçant , les yeux étincelants ,  
Vous les voyez le long de la carriere  
Rapidement l'un sur l'autre roulants.  
Chacun encor reprend le Cimeterre ,  
Et l'on diroit , à voir leur noble ardeur ,  
Que comme Antée , ils n'ont touché la terre  
Que pour combattre avec plus de vigueur.  
Un coup heureux termine enfin la guerre ,

Le Paladin armé du fer vengeur ,  
Du Nubien perce l'indigne cœur.

Après ce coup , il tombe de foiblesse ;  
Despine en pleurs auprès de lui s'empresse.

Comme en Eté vous voyez une fleur  
Que du Soleil l'ardeur a desséchée ,  
Courber sa tige , & la tête panchée ,  
Prête à périr d'une aride chaleur ;  
Si , dans l'instant qu'elle cède au malheur ,  
Par quelque main bienfaisante arrosée  
Elle reçoit une heureuse rosée ,  
Elle reprend sa vie , & sa fraîcheur ,  
Et brille encor de plus vive couleur ;  
Tel le Héros , éprouvant ces doux charmes ,  
Renaît soudain plus brillant & plus beau ,  
En recueillant les précieuses larmes  
Dont sa Maîtresse honore son tombeau.

De leurs discours peignez-vous la tendresse ;  
Après les maux qui les ont menacés ,  
Un calme heureux ramene l'allégresse ,  
Un seul regard les a tous effacés.



Leur fort va prendre une face riante.  
Je m'en flattois ; quelque conte badin  
M'est nécessaire ; & je m'impaiante  
De voir toujours Richard & son Amante  
Persecutés par leur mauvais destin ;  
Mais , c'est leur lot , & de leur rang enfin  
La Majesté ne permet pas qu'on rie.  
Ils sont Héros de la Chevalerie ;  
Quand on jouit de cet insigne honneur ,  
Il faut favoit se passer du bonheur.  
Mais , à vrai dire , en cette courte vie ,  
Sur ce point-là , tout état est égal.  
A ce sujet , écoutez , je vous prie ,  
Ami , Lecteur , mon songe original.

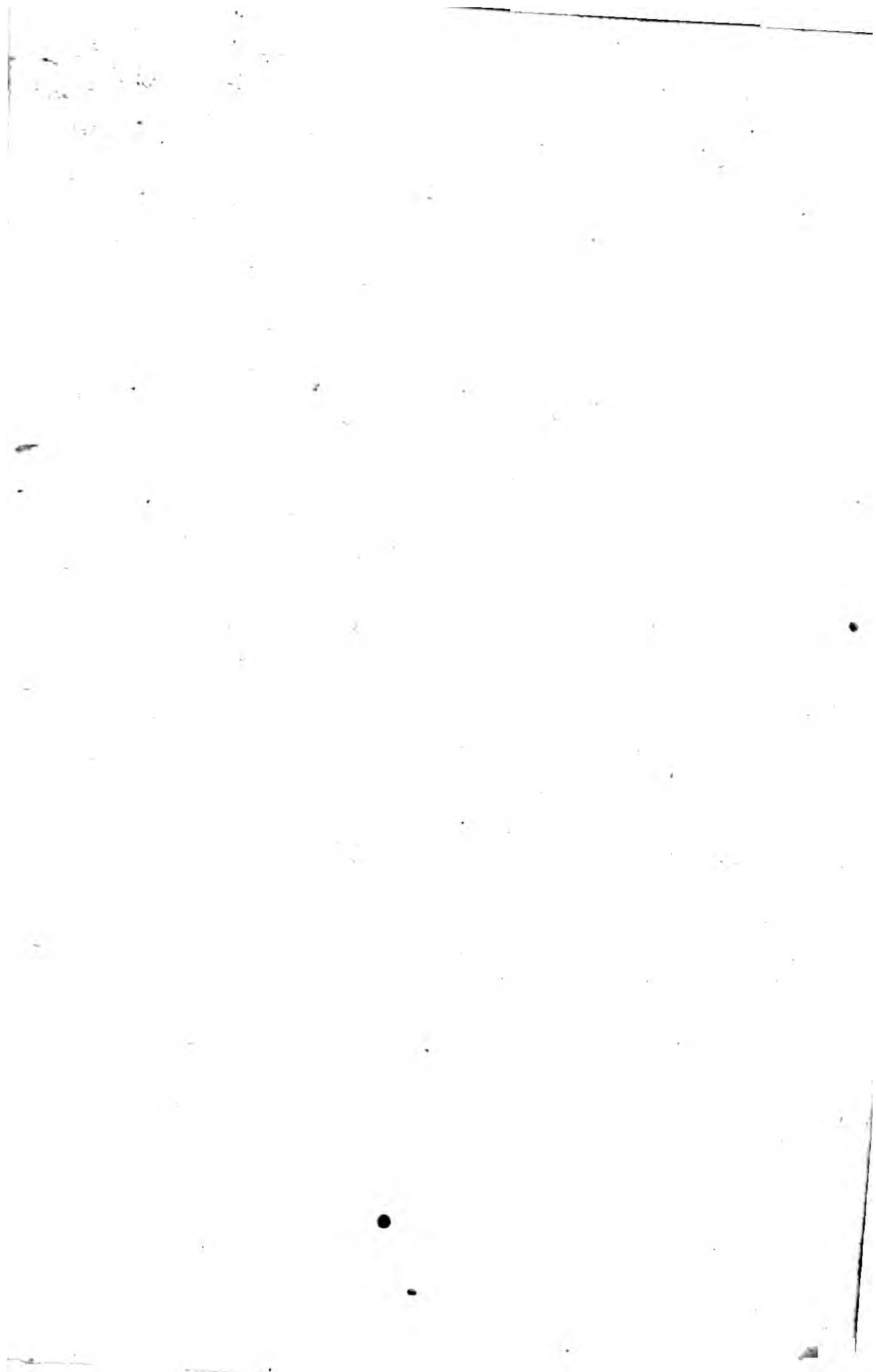
Je sommeillois , & dans ma rêverie ,  
Momus me mit dans une galerie.  
D'habits sans fin ses murs étoient ornés ;  
Diversément ils étoient façonnés.  
Du Ciel ici vois-je la friperie ?  
Dis-je étonné ; dans tous ceux que tu vois ,  
Me dit le Dieu , prends-en un à ton choix ;

Pour cinquante ans on te renvoye au monde.  
Tu trouveras en achevant ta ronde  
De quoi niper , du Pâtre , jusqu'aux Rois ;  
Prends-un état où le bonheur abonde.  
Veux-tu ce sceptre , & ce Royal Manteau ?  
Non. La Couronne est un trop lourd fardeau ,  
Ma foible tête y feroit à la gêne.  
Et ce collier , ce ruban azuré ?  
L'assortiment est leste , & bien doré ,  
Mais , avec l'or , il faut prendre la chaîne.  
Prends ces pouvoirs ; sois Ministre , crois-moi ,  
Rien n'est si doux que de donner la loi.  
Mes sentimens sont différens des vôtres ;  
Quand je vivrai cinquante ans pour les autres ,  
Qui , je vous prie , aura vécu pour moi ?  
Cette Thiare ? Elle est fort éclatante ;  
Mais par malheur elle est un peu gênante ;  
Ce long habit ôte la liberté ,  
Et de mes sens j'aime la faculté.  
Es-tu tenté de ce Bâton sublime ?  
Non. La paix seule a pour moi des attraits.  
Aimes-tu mieux cette ancre maritime ?

Point. De la mer je redoute l'abîme ,  
Rien ne m'en plaît, que son poisson bien frais.  
Prends une robe, ou pourpre, ou rouge, ou noire.  
Je n'en veux point. J'adore l'équité ;  
Mais je déteste un captieux Grimoire  
Trop favorable à la malignité.  
Ah ! chez Phébus tu prends parti, fans doute ,  
Plus d'une Muse a reçu ton encens.  
Non. Du bonheur ce n'est point là la route ,  
Puis, je voudrois conserver mon bon sens.  
Quoi, toujours non ? dit Momus qui s'irrite ;  
Que te faut-il, cervelle hétéroclite ?  
Plumet, froc, plume, ou comptoir, ou bureau ?  
De vos bontés, dis-je, je vous tiens quitte ;  
Plutôt rester cinquante ans au berceau.  
J'y suis enfin ! Prends cet habit champêtre ,  
Repart Momus, sur l'écorce d'un hêtre  
Tu graveras le chiffre de Cloris.  
Tu crois railler, dis-je alors, Dieu des ris ;  
Cette parure à mon cœur feroit chere.  
Mais ce bonheur qui fut réel jadis ,  
N'est aujourd'hui qu'une vaine chimere.

Vois ces bosquets , ces prés , cette riviere ,  
Ils sont encor tout ce qu'ils ont été !  
L'humble Berger , ni la pauvre Bergere  
N'y goûtent plus nulle félicité !  
Jusqu'en ces lieux , le faste & la licence ,  
Et l'avarice & la concussion ,  
Et la misere & la vexation ,  
Chez le plus simple ont détruit l'innocence !  
Laisse-moi voir si je puis trouver mieux.  
Un examen bien long , bien sérieux  
Ne m'offrit rien qui pût me satisfaire.  
De ces habits nul ne sauroit me plaire ,  
Dis-je à mon guide ; ils sont trop chauds , trop froids ,  
Ou trop pesants ; & dans ce vestiaire  
J'ai fait vingt tours sans pouvoir faire un choix.  
Momus alors que le dépit transporte ,  
Me prend le bras , & me pousse à la porte.  
Son brusque effort dissipa mon sommeil ,  
Et je me vis le même à mon réveil.

*Fin du sixième Chant.*



41623303

